Antoine Alhix. Jean Tout-Petit...

Jean Tout Petit




Andrée
Desenclos

Jean Tout-Petit

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

ANTHOINE ALHIX

Jean Tout-Petit

A la Ville et à la Campagne

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE 67 DESSINS PAR
GASTON LHUER



ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie, EDITEURS
A PARIS, 5, RUE PALATINE (VIe)



A MES CHERS PETITS FILLEULS :

JEAN A..... ET YVES DE LA F....

Je dédie les aventures de Jean Tout-Petit écrites pour eux, avec la persuasion que, parmi ces bons et ces mauvais exemples, ils sauront faire un choix judicieux.

A. ALHIX.

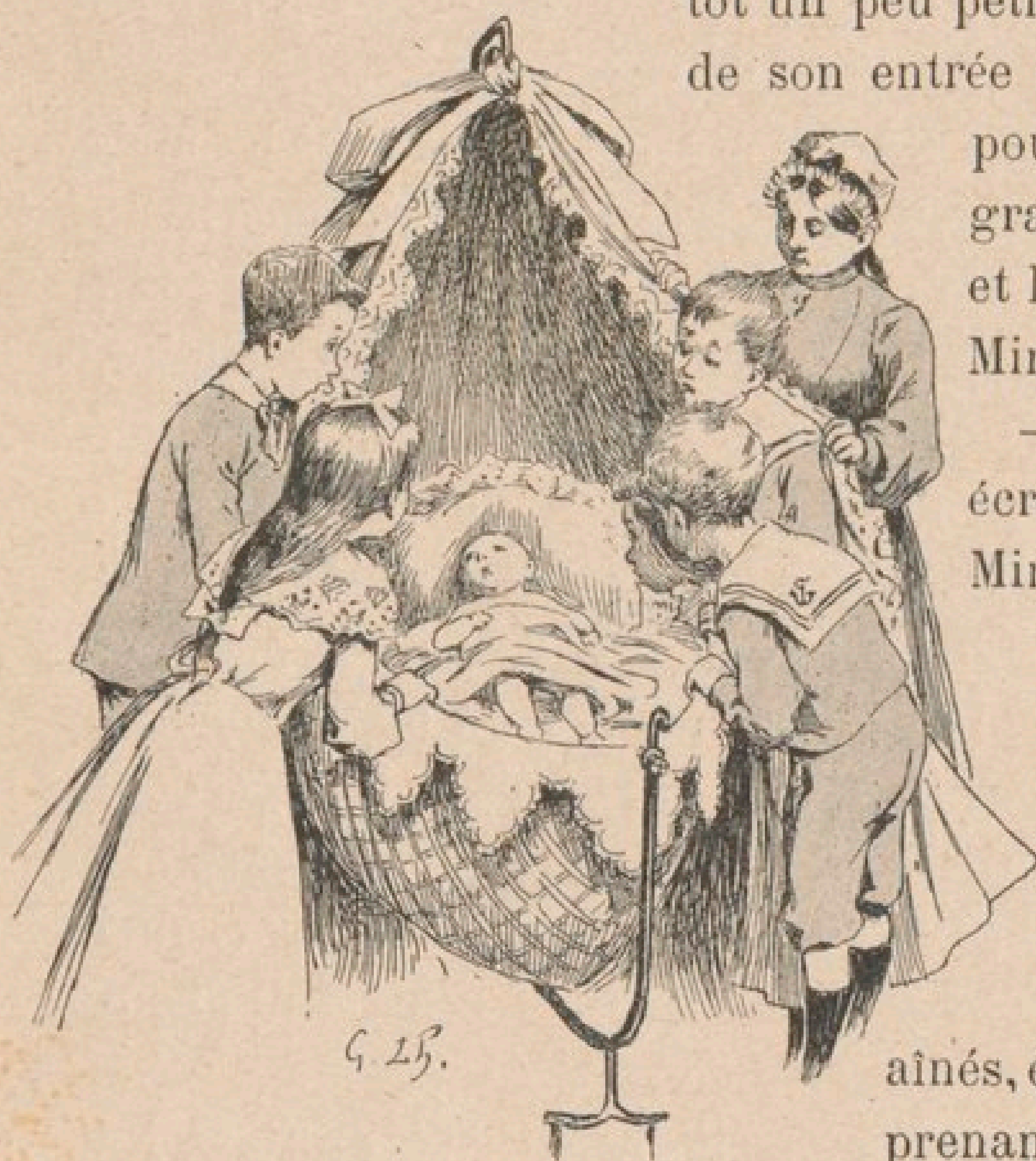
JEAN TOUT-PETIT

A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE

CHAPITRE PREMIER

JEAN TOUT-PETIT

Jean Tout-Petit ne devait pas son surnom à sa taille, quoiqu'il fût plutôt un peu petit pour son âge; mais, au moment de son entrée en ce monde, il y avait trouvé, pour lui faire bon accueil, deux grands frères et trois grandes sœurs; et la plus jeune de toute cette bande, Mimi, avait déjà six ans sonnés.



— Ah! il est tout petit! s'était écriée, en le voyant, cette pauvre Mimi, très désappointée, car elle s'était imaginé que, dès le premier jour, on pourrait commencer de bonnes parties avec le nouveau venu.

Et les autres grands avaient répété en chœur : Il est tout petit!

Puis, les deux garçons, les aînés, étaient partis pour le collège, comprenant qu'il n'y avait rien à faire qu'à le laisser grandir, ce pauvre tout petit!

Les grandes sœurs, elles, n'auraient pas demandé mieux que de jouer un peu à la poupée avec lui; une poupée qui remue, qui crie et qui fait

la lippe, sans qu'on lui pousse de ressorts dans le ventre cela ne se voit pas souvent! Mais la nourrice n'entendait pas de cette oreille-là :

— Ne le touchez pas! ne le prenez pas! si vous alliez lui faire mal!

Alors, les grandes sœurs, à leur tour étaient parties en murmurant :

— Pauvre tout petit! pauvre tout petit!

Et, d'un accord général, on ne l'avait plus désigné autrement.

Quand un parent ou un visiteur venait dans la famille et demandait à voir Jean, quelqu'un des grands courait bien vite appeler la bonne :



— Apportez donc le tout petit! On demande le tout petit!

Triomphalement, on l'exhibait, les grandes sœurs s'extasiant sur ses petits pieds, ses petites mains, et ses petits cheveux qu'on aurait pris pour du duvet de caneton.

A mesure que les jours et les mois passaient, Jean grandissait, mais il restait toujours le plus petit, le tout petit.

Il n'avait pas à s'en plaindre, c'était plutôt un privilège agréable.

Ainsi, il eut très tôt l'habitude un peu sans gêne d'empoigner les gens par le nez, quand ils approchaient leur figure de la sienne. Cela le faisait rire aux éclats; mais l'autre, dont le nez ne s'en tirait pas toujours sans douleur et sans balafre, trouvait la plaisanterie moins bonne.

Cependant, on ne s'en fâchait pas trop, car cinq ou six voix répétaient aussitôt, en guise de consolations et d'excuses :

— Que voulez-vous, il est tout petit! Il ne peut pas savoir pourquoi les nez sont faits, et deviner qu'on ne doit pas les tirer comme des boutons de sonnettes.

Plus tard encore, lorsque Jean sut marcher et courir et, quittant les genoux de sa bonne, put se mêler à la bande des cinq grands, il comprit si bien les nombreux avantages attachés à la qualité de tout petit qu'il lui arriva fort souvent d'en abuser.

Il trouvait très commode, par exemple, d'arracher des mains de ses aînés les joujoux qui ne lui appartenaient pas, s'ils lui plaisaient; de se faire porter par l'un ou l'autre, à la promenade, quand la fantaisie lui passait par la tête de se dire fatigué; d'administrer de bonnes tapes de sa petite main potelée, et de trépigner si on ne lui cédait pas tout de suite...

Pourquoi se serait-il gêné? il se trouvait toujours là des gens prêts à s'écrier : — C'est bien naturel, il est si petit! — Cédez-lui donc, c'est le tout petit!

Lui-même répétait fort bien, à l'occasion :

— Faut donner ça à Zean Tout-Petit... Zean Tout-Petit veut pas! — ou avec une grosse moue d'indignation et de reproche : — C'est pas zoli de faire du sagrin à Zean Tout-Petit!

Les grands frères, Louis et Pierre, se sentaient si gros, si forts, auprès de lui, qu'ils n'auraient pas osé lui donner la moindre chiquenaude, de peur de le tuer.

Quant aux grandes sœurs, c'était à qui des trois obéirait le plus vite aux caprices du marmot. Blanche lui laissait casser ses poupées, Jeanne lui abandonnait ses livres d'images et sa boîte à couleurs dont il semait les débris partout, Mimi était son esclave de tous les instants.

On les voyait sans cesse, accroupies autour de lui, en adoration, comme des Chinoises devant une de leurs idoles joufflues.

De ce train-là, M. Jean Tout-Petit courait très fort le risque de devenir un terrible enfant gâté. C'était un bien mauvais service qu'on lui rendait, car il n'y a rien de plus désagréable qu'un enfant gâté devenu grand : égoïste, douillet, volontaire, il se fait détester par tout le monde et n'est, lui-même, jamais content de rien ni de personne.

Heureusement, le papa et la maman de Jean y veillaient et l'empêchaient de devenir par trop tyran, en le punissant quelquefois... pas très souvent, je dois l'avouer, la maman surtout. Cependant, quand Jean avait été tout à fait méchant, il avait beau répéter sur tous les tons piteux ou indignés : — Tout-Petit!... Zean! Tout-Petit! — on l'enfermait dans un grand placard tout noir où il s'ennuyait terriblement et se trouvait très malheureux, même lorsque Mimi venait lui conter des histoires, à travers le trou de la serrure, pour le distraire.

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE CULOTTE

Jean Tout-Petit ne tirait plus le nez des gens, il ne zézayait plus comme les bébés et ne prononçait de travers que les mots très difficiles, par exemple : cacophonie ou « perspicacité »; il apprenait à lire,... il était arrivé à la veille de ses quatre ans.

Il fit, la nuit qui précéda ce beau jour, des rêves extraordinaires.

Il faut vous dire qu'on l'avait mené, durant l'après-midi, dans un immense magasin très curieux. On n'y voyait, du haut en bas, que des vêtements d'homme : des piles de pantalons, de jaquettes, de vestons; des chapeaux ronds, en tuyau de poêle, aplatis, à visière, ou en cloche à melon... On y voyait aussi des chaussettes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; et des chemises, bien empesées, se tenaient si raides, sur les tringles des étalages, qu'on aurait pu croire qu'un monsieur était logé dans leur plastron, rentrant les jambes et la tête pour jouer à cache-cache.

Jean Tout-Petit s'était beaucoup amusé de tout cela. Puis, un personnage très imposant, avec une fort belle cravate et un toupet pommadé qui embaumait, lui avait essayé un beau costume de marin : culotte, blouse et maillot rayé, qui, tout de suite, lui avait été comme un gant. On y avait ajouté un béret orné d'une ancre brodée en or, et le tout fut mis dans un carton à l'adresse de M. Jean Peyrolle, Avenue de Paris, Versailles.

Or M. Jean Peyrolle c'était, ne vous en déplaise, Jean Tout-Petit en personne; et, ce superbe costume de marin, il devait l'inaugurer le jour de ses quatre ans. Jusque-là, il n'avait porté que des blouses russes, avec des

ceintures de cuir, qui commençaient à l'humilier n'étant ni des robes de fille ni des vêtements de garçon; mais sa maman ne pouvait pas se résigner à le voir grandir si vite, et avait voulu attendre ses quatre ans pour l'habiller tout à fait en homme.



Vous jugez de l'événement : une première culotte!...

Jean rêva donc; et de quoi aurait-il rêvé si ce n'est de cette culotte?

Il la vit flotter dans les nuages, entourée de rayons d'or comme un soleil... Il la vit faisant des entrechats sur la pelouse du jardin, et lui, en chemise, courait après elle sans pouvoir l'attraper... A un autre moment, tandis qu'il l'enfilait, les jambes de cet intéressant vêtement s'allongeaient, s'allongeaient! si bien que ses pieds ne pouvaient pas arriver à sortir par le bout!.. Ou bien, elle était en papier et, quand il se croyait confortablement logé dedans, elle se déchirait, en mille morceaux qui s'envolaient au vent!... Puis, devenue culotte magique, elle le transportait, par-dessus les mers et les monts, dans des contrées inconnues, comme Mimi, qui aimait tant lire les

voyages, lui en avait parfois décrit; là, des sauvages n'ayant en guise de pantalon que des ceintures de plumes de serin, tombaient en admiration devant lui et le plaçaient sur un trône en forme de vol-au-vent, en le saluant roi, sous le nom de Tout-Petit I[er]. Soudain, le couvercle du vol-au-vent craquait et Jean tombait à l'intérieur dans une crème au chocolat...

Il en fut tiré par une voix criant à tue-tête :

— Monsieur Jean! Monsieur Jean! vous êtes donc encore si tout petit que vous ne pouvez pas vous réveiller le jour de vos quatre ans?

C'était sa bonne qui tirait ses couvertures et secouait ses rideaux.

Jean se mit sur son séant et se frotta les yeux : — C'était donc toi qui criais si fort, Marie? Je croyais que c'étaient les sauvages.

— Monsieur Jean, dit Marie offusquée, ce n'est guère poli ce que vous dites là : me traiter de sauvage! Si c'est comme cela que vous commencez vos quatre ans, ça promet!

Mais, Jean, au lieu d'écouter ces reproches, était tout entier à la contemplation de sa belle culotte de marin étalée sur une chaise.

Il se laissa faire très sagement sa toilette, sans grogner, sans trouver l'eau trop froide, ni les dents du peigne trop pointues, suivant sa coutume.

— A quoi pensez-vous, Monsieur Jean? demanda la bonne, inquiète de sa sagesse; — vous n'êtes pas malade, au moins, pauvre Tout-Petit?

— Non, répondit Jean, je ne suis pas malade du tout. Je pense qu'avec une culotte on peut faire tout ce qu'on veut, grimper partout...

— Excepté dans les endroits défendus, corrigea Marie; si vous grimpez sur la rampe de l'escalier, votre papa vous donnera bien le fouet, malgré votre culotte!

Jean fit semblant de n'avoir pas entendu. Il continua :

— Et puis, tu sais, il y a deux poches, deux grandes poches, très profondes, où on peut mettre des tas d'affaires, tout ce qu'on veut!...

— Allons bon! fit encore Marie, voilà qui va être amusant! Enfin, quand on aura perdu quelque chose on saura où aller le chercher! C'est des poches que je fouillerai tous les soirs...

Jean fut révolté de cette prétention de Marie : — Fouiller mes poches! Tu ne fouilleras pas mes poches; elles ne sont pas à toi!

— C'est pas ça qui me gênera.

— Les gens qui fouillent dans les poches sont des gens très malhonnêtes, déclara-t-il, de plus en plus indigné, — et si tu le fais, je te ferai arrêter par les gendarmes.

— Très bien ! vous irez chercher les gendarmes, Monsieur Tout-Petit; mais si les gendarmes trouvent mon dé ou mes ciseaux ou ma pelote d'épingles dans vos poches, c'est vous qu'ils mettront en prison.

Jean, très fâché contre Marie, sortit de la chambre et courut dans celle de sa mère. Mme Peyrolle, un peu souffrante, se trouvait encore dans son lit ; elle tendit les bras à son petit garçon :



— Voilà donc mon Tout-Petit devenu un homme! Ah mon Dieu! mon Dieu! que j'ai donc du chagrin! je n'ai plus de bébé!

Jean s'accrocha aux couvertures et grimpa comme un chat sur le grand lit; puis, croyant vraiment sa maman très malheureuse, il l'embrassa, l'embrassa pour la consoler, jusqu'à presque l'étouffer, si bien qu'elle finit par demander grâce en riant.

Puis, les grandes sœurs, arrivèrent et ce fut des cris d'admiration à n'en plus finir. Chacune lui apportait un cadeau en souvenir du grand jour. Blanche lui donna un fouet avec des pompons rouges au manche; Jeanne lui offrit un sifflet qu'on aurait cru en argent, tant il brillait, et Mimi une balle en celluloïde de toutes les couleurs.

Sa mère glissa dans le gousset de sa blouse une montre et une chaîne en or! ou du moins qui en avait tout l'air, et cela suffisait à Jean.

Son père lui remit un alphabet neuf; ce dernier cadeau fut moins de son goût; cependant, comme il y avait de belles images coloriées et qu'il n'était pas question de prendre une leçon tout de suite, Jean remercia son papa d'assez bon cœur.

Après toutes ces expansions, les grandes sœurs s'en allèrent faire leurs devoirs dans la chambre qui servait de salle d'étude, et comme, à ces moments-là, Jean était toujours mis à la porte sans rémission, il se dirigea vers la cuisine, afin de se montrer à Eulalie, la cuisinière.

Eulalie était en train d'arranger quelque chose dans un plat; en voyant

entrer Jean, elle jeta bien vite une serviette dessus, de sorte qu'il ne put pas voir ce qu'elle préparait de si mystérieux. Il allait le lui demander, mais Eulalie ne lui en laissa pas le temps et s'écria, avec son drôle d'accent alsacien qui changeait les *b* en *p* et les *v* en *f* et les *d* en *t*, etc. :

— Mon Tieu! Monsieur Tout-Betit que vous êtes donc peau!

Et Eulalie joignait les mains et écarquillait les yeux, d'une façon qui ne pouvait que flatter Jean; aussi, se tenait-il droit et fier devant elle.

— Fous me rappelez mon bauvre oncle qu'était tans la marine, continua Eulalie.



Jean la regarda attentivement :

— Est-ce qu'il te ressemblait ton oncle, Eulalie?

— Peut-être, Monsieur Tout-Bedit; bourquoi me demantez-vous ça?

— C'est qu'il devait être bien laid, Eulalie, — répondit avec gravité Jean, sans quitter des yeux le gros nez rouge et la grande bouche de la cuisinière. Celle-ci rit aux éclats, sans se fâcher comme bien d'autres auraient pu le faire, du mauvais compliment que lui servait là le petit garçon.

— Alors, Monsieur Tout-Betit, vous aimez mieux ne bas ressembler à mon oncle?

— Oui, Eulalie, j'aime mieux ressembler à papa.

— Pon! je ne beux pas fous dire que fous ayez tort, bour sûr!

— Dis donc, Eulalie, questionna Jean de plus en plus curieux en voyant que la cuisinière avait l'air de chercher à lui cacher la table, qu'est-ce que tu as là, sous cette serviette?

— Oh! ça, Monsieur Tout-Betit, répondit-elle sans ranger sa grosse personne qui empêchait Jean d'approcher, ça, c'est des mystères! Il y en a ce matin, tans ma cuisine, foyez-fous! je ne sais plus qu'en tire!

Jean réfléchissait :

— Qu'est-ce que c'est des mystères, Eulalie? Est-ce que ça se mange?

Eulalie se mit à rire si fort que ses casseroles en résonnèrent.

— Oui, Monsieur Tout-Betit, ça se mange quelquefois; mais, si on feut les foir avant qu'ils ne soient prêts, fruout!... ils s'en font par la cheminée, et on n'en entend blus barler, on n'en sent pas même le fumet!... Fous foyez, Monsieur Tout-Betit, qu'il faut mieux fous en aller de ma cuisine, de beur de les effaroucher.

En disant cela, Eulalie le poussait tout doucement vers la porte, et elle la referma à clef, derrière lui.

Un peu désappointé, il gagna le jardin.

Ce jardin était divisé en deux parties; la plus grande se trouvait derrière la maison, l'autre, placée devant, ne contenait que des petits arbustes et des corbeilles de rosiers; une grille assez haute la séparait de la rue.

Jean alla de ce côté, pour voir revenir ses frères du collège. Comme Louis et Pierre partaient de très bonne heure, il ne les avait pas encore vus ce matin-là. Bientôt, il les aperçut de loin, à travers les barreaux de la grille. Il se planta au milieu de l'allée sablée, les mains dans ses poches, et ne bougea plus. Quand les deux grands furent tout près de la grille et sur le point d'entrer, Louis s'arrêta le premier et, retenant Pierre par le bras, avec une exclamation :

— Ah!!... Dis donc Pierre, qu'est-ce c'est que cet homme qui est là dans le jardin? Le connais-tu?

— Mais non, je ne l'ai jamais vu! — répondit Pierre en prenant un air effrayé : — Il a une culotte bouffante, c'est peut-être un Turc!

— N'aie pas peur, reprit Louis; je crois plutôt que c'est un marin, qui passe par ici en revenant de Chine. Nous allons lui demander ce qu'il fait là dans notre jardin.

Jean ne bougeait pas, mais il avait bien envie de rire. Aussi, quand ses deux frères eurent poussé la grille, Louis criant : — Dites donc, Monsieur le marin... — il se précipita vers eux, en criant :

— Je ne suis pas un marin, je suis Jean!...

Pierre fit semblant de tomber assis par terre de frayeur, et Louis attrapant son petit frère au vol, le lança en l'air, tout au bout de ses bras :

— Jean!... Comment, c'est ce coquin de Tout-Petit! En voilà une

farce!... Attends, polisson, on t'apprendra à faire peur à tes grands frères!

Et le jetant sur ses épaules, il fit, au triple galop, le tour de la pelouse; puis, il l'envoya comme une balle entre les bras de Pierre qui le lui retourna de même, tout cela à la plus grande joie de Jean.

Lorsque le jeu eut assez duré, les grands frères remirent Jean sur ses pieds et lui offrirent, en l'honneur de ses quatre ans, un sac plein de billes de toutes les couleurs. Jean, aussitôt, en bourra ses poches, et pendant, toute la journée, ils firent avec Mimi des parties interminables.

Le soir, le mystère d'Eulalie fut dévoilé. Elle apporta sur la table, au dessert, un monstrueux « koukelouf », un gâteau de son pays, tout farci de fruits confits. Sur la croûte, on lisait, en lettres de sucre : « Jean Tout-Petit, quatre ans » et quatre bougies flambaient autour.

— Les quatre pouchies, expliqua Eulalie, sont bour les quatre ans de Tout-Betit; c'est un gâteau de naissance, comme on fait chez nous.

Le gâteau était aussi bon que beau; tout le monde trouva l'idée des bougies très jolie. Eulalie rayonnait; sa joie fut à son comble lorsque Jean, quittant sa place, courut se jeter à son cou et l'embrassa en lui disant :

— Je t'aime bien, Eulalie! Ça ne fait rien, va! que tu ne sois pas jolie.

Il y avait au dîner, le parrain de Jean, un vieil oncle tout ridé, tout blanc, avec une voix qui craquait, quand il parlait, ainsi qu'une noix dans une pince. Au moment où on allait boire à la santé de Jean, le vieil oncle fit signe qu'il voulait parler. On arrêta les conversations, et le parrain, ayant fait venir Jean près de lui, lui tint ce langage :

— Mon garçon, te voilà donc un homme; personne ne peut en douter puisque tu portes culotte, mais il ne faut pas te figurer que cela suffise. Il s'agit maintenant de marcher dans la vie, non pas comme un oison qui ne sait où il va, mais à la façon d'un être raisonnable. Désormais, quand tu commettras une sottise, au lieu de pleurnicher comme un bêta, observe un peu de quelles manières les choses se sont passées, afin de ne plus recommencer. C'est ainsi que les peuples ont acquis la sagesse et que nos pères nous ont laissé les proverbes pour... Sais-tu ce que c'est qu'un proverbe?

Jean resta la bouche ouverte, sans répondre, car il s'embrouillait un peu dans le discours de son oncle.

— Et toi, Mimi? dit le parrain, sais-tu ce que c'est qu'un proverbe?



LE SOIR, LE MYSTÈRE D'EULALIE FUT DÉVOILÉ.

Mimi, qui n'était jamais embarrassée, répondit très vite :

— Un proverbe, c'est une phrase que tout le monde sait par cœur et qu'on apprend dans les fables.

— Et toi, Jeanne? demanda encore le parrain.

Jeanne réfléchit : — Un proverbe, c'est des mots qui veulent dire beaucoup de choses sans en avoir l'air.

— Ce n'est pas mal, reprit l'oncle. Les proverbes sont des paroles très sages que les gens qui vivaient avant nous ont dites, pour que nous nous en souvenions et que nous ne fassions pas les mêmes sottises qu'eux. Tâche de les apprendre et de te les rappeler au bon moment, tu entends, Jean? ramasse beaucoup de proverbes, cela te fera un bagage de sagesse.

— Oui, parrain, dit Jean que tout cela ennuyait un peu; — mais les autres se fâchent quand je prends leurs affaires, alors, si je ramasse leurs proverbes, ils ne seront pas contents.

Tout le monde se mit à rire.

Le vieil oncle faisait mine de recommencer un discours, Jean, qui était pressé de manger son gâteau, dit bien vite : — Ça ne fait rien, parrain, j'en aurai tout de même des proverbes, je m'en ferai à moi, va! sur mon établi de menuisier.

On applaudit à cette idée de Jean Tout-Petit, et il alla grimper sur les genoux de sa maman, pour boire avec elle à sa propre santé. Là, il se sentait dans une forteresse où il était bien sûr que le vieux parrain ne viendrait pas le chercher pour continuer son sermon.

Le vieux parrain n'avait pas tort : les proverbes sont des maximes de sagesse fort utiles. La suite de cette histoire nous fera connaître comment Jean Tout-Petit en apprit un grand nombre, à ses dépens, quoiqu'il ne les fabriquât pas sur son établi de menuisier.

CHAPITRE III

« ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI »... ET AUSSI D'UN PLUS GRAND

Très souvent, Jean allait se promener avec sa bonne dans le grand parc du château de Versailles.

Il y a, là, des allées qui n'en finissent plus, si longues, si longues qu'on croirait, en les suivant, gagner le bout du monde! Et puis, des bosquets ornés de grottes, parsemés de statues à pied et à cheval, qui représentent des personnages faisant toutes sortes de choses singulières comme on n'en voit faire à personne : les uns soufflent dans de gros coquillages, les autres tirent de l'arc ou bien portent de grands cornets de marbre qu'ils tiennent à l'envers, semblant vouloir verser sur la tête des passants les pommes, les poires et les fleurs, en marbre, qui les remplissent.

A tous les tournants d'allées on rencontre un bassin, et, au milieu de l'eau, se trouvent encore des groupes de statues : tantôt de gros poissons bronzés ou dorés portant des enfants sur leur dos, ou encore des hommes et des chevaux qui, au lieu de jambes ont des nageoires! Un autre bassin est rempli de grosses grenouilles d'or qui ouvrent des bouches énormes et ont l'air prêtes à sauter. Jean était brave; il aimait beaucoup à les regarder de près, et à leur jeter des petits cailloux, pour se moquer d'elles.

Les arbres bordant les allées du parc sont si gros qu'il faudrait souvent se mettre plusieurs, les bras écartés, pour arriver à en mesurer le tour; ils sont si hauts, si touffus, que leurs branches en se rejoignant semblent former des voûtes qui font penser à celles des églises. A l'automne, quand les feuilles tombent toutes à la fois, il y en a de telles épaisseurs dans

les allées, qu'on ne peut plus y courir, car on y enfonce jusqu'aux genoux, et il était arrivé à Jean Tout-Petit d'en avoir par-dessus la tête.

Jean aimait beaucoup à se promener dans le grand parc, mais ce qui l'ennuyait, c'est que sa bonne, Marie, voulait toujours retourner dans les mêmes endroits : ou bien sous les quinconces où l'on jouait de la musique, ou bien au jardin du Roi, tout plein de grandes corbeilles de fleurs auxquelles il était défendu de toucher.

La musique ennuyait Jean, et, quand il voyait des fleurs, il avait tout de suite envie d'en faire un bouquet pour sa maman, de sorte qu'il préférait ne pas en voir que de ne pas pouvoir les cueillir à sa guise. De plus, Jean, tout petit qu'il était, avait déjà l'esprit aventureux, il aurait voulu entraîner Marie au fond des grandes allées, « si loin, si loin, disait-il, qu'on aurait mis des jours pour revenir! »

— Et que dirait votre maman de ne pas vous voir, tout ce temps-là? observait Marie.

— On lui écrirait des lettres, — répondait Jean, — et, quand nous reviendrions, elle serait bien contente, comme la maman du petit Poucet lorsqu'elle revoyait ses petits enfants perdus dans la grande forêt.

Marie n'avait pas du tout l'esprit aventureux, et préférait de beaucoup s'asseoir tout bonnement sur son pliant, au pied d'un arbre, en compagnie des autres bonnes qui gardaient des enfants de tout âge dans le parc.

Jean s'en consolait, tant que Mimi put venir à la promenade avec lui; ils s'amusaient si bien ensemble! Mais, maintenant, ce n'était plus que le jeudi et le dimanche; car Mimi était grande et allait en pension.

Tout-Petit n'aimait pas beaucoup à jouer avec les enfants, bien nombreux, pourtant, dans le parc; ses sœurs et ses frères l'avaient tant gâté qu'il ne trouvait plus les autres assez complaisants à son gré. C'était lui, au contraire, qui était trop exigeant et ne voulait jamais que des jeux à son goût; il ne comprenait pas encore qu'il faut accepter quelquefois ce qui nous ennuie, pour faire plaisir aux autres.

Un après-midi, peu de temps après le jour de ses quatre ans, Jean était avec sa bonne, sous les quinconces. Très fier de son beau costume d'homme, il regardait de haut en bas les bébés qui faisaient des pâtés de sable.

— Jean Tout-Petit, lui crièrent trois fillettes, nous voulons jouer au chat-perché, venez-vous avec nous?

— Je veux bien, dit Jean, mais je ne veux pas être au milieu.

— Bon! fit l'une des petites filles, vous n'y serez pas pour commencer; mais si on vous prend votre place...

— Je ne veux pas qu'on me prenne ma place! déclare Jean.

— Alors, ce n'est pas jouer au chat-perché, observe la plus jeune.

— Bah! venez toujours, dit une autre, entraînant Jean.



Le jeu commença; mais Jean était un peu lourd, et les trois fillettes, plus grandes que lui, couraient mieux; aussi, il se trouva bientôt seul au milieu, n'ayant plus de perchoir. Il fut très vexé. Il essaya un peu de rattraper une place, mais il arrivait toujours trop tard.

— Je ne veux plus jouer! déclara-t-il, ce n'est pas amusant.

— Mais, c'est le jeu! dirent les petites filles, et l'une d'elles fit exprès de laisser son perchoir vide pour que Jean pût le reprendre. Cette complaisance ne fit que l'humilier :

— Je ne veux plus jouer, répéta-t-il, ce n'est pas un joli jeu.

— Le jeu est joli, c'est vous qui n'avez pas un joli caractère! cria une brunette, l'aînée de la bande.

Jean leur tourna le dos :

— Je suis un garçon, je ne joue pas avec des petites filles.

Et il commença à se promener de long en large, au milieu des bébés; il ne voulait pas en avoir l'air, mais il s'ennuyait beaucoup.

L'un des petits, un gros joufflu, de moins de trois ans, se tenait, avec sa petite pelle et son seau, accroupi au milieu d'un cercle de superbes pâtés de sable qu'il semblait tout fier d'avoir confectionnés.

— Ils sont zolis, dis? demanda-t-il à Jean, au moment où celui-ci passait près de lui.

Jean regarda avec une moue dédaigneuse et ne répondit pas.

— Veux-tu zouer avec moi? demanda encore le gros joufflu qui le regardait, tout étonné, aller et venir d'un pas plein de dignité.

— Non, répondit Jean.

— Pourquoi? Est-ce que tu es en pénitence?

— Je ne suis pas en pénitence, fit Jean de plus en plus digne, mais tu es trop petit pour que je joue avec toi.

Le gros joufflu n'était pas orgueilleux sans doute, il ne se blessa pas des grands airs de Jean, et, lui tendant son seau et sa pelle, d'un geste engageant, il insista :

— Viens! tu vas faire un pâté aussi.

Jean s'éloigna, dédaigneux, et le pauvre bébé resta tout triste.

Un peu plus loin, des petits garçons sautaient à la corde. Jean s'approcha et, appuyé contre un arbre, il les regarda.

— Tiens! voilà Jean Peyrolle! dit l'un d'eux, — Jean Tout-Petit! Je ne le reconnaissais pas; il est en culotte, maintenant; ça le change.

— Tiens! c'est vrai; il paraît bien plus grand, le Tout-Petit!

Jean se redressait, très flatté de ces remarques.

— Veux-tu sauter avec nous proposa l'un des garçonnets?

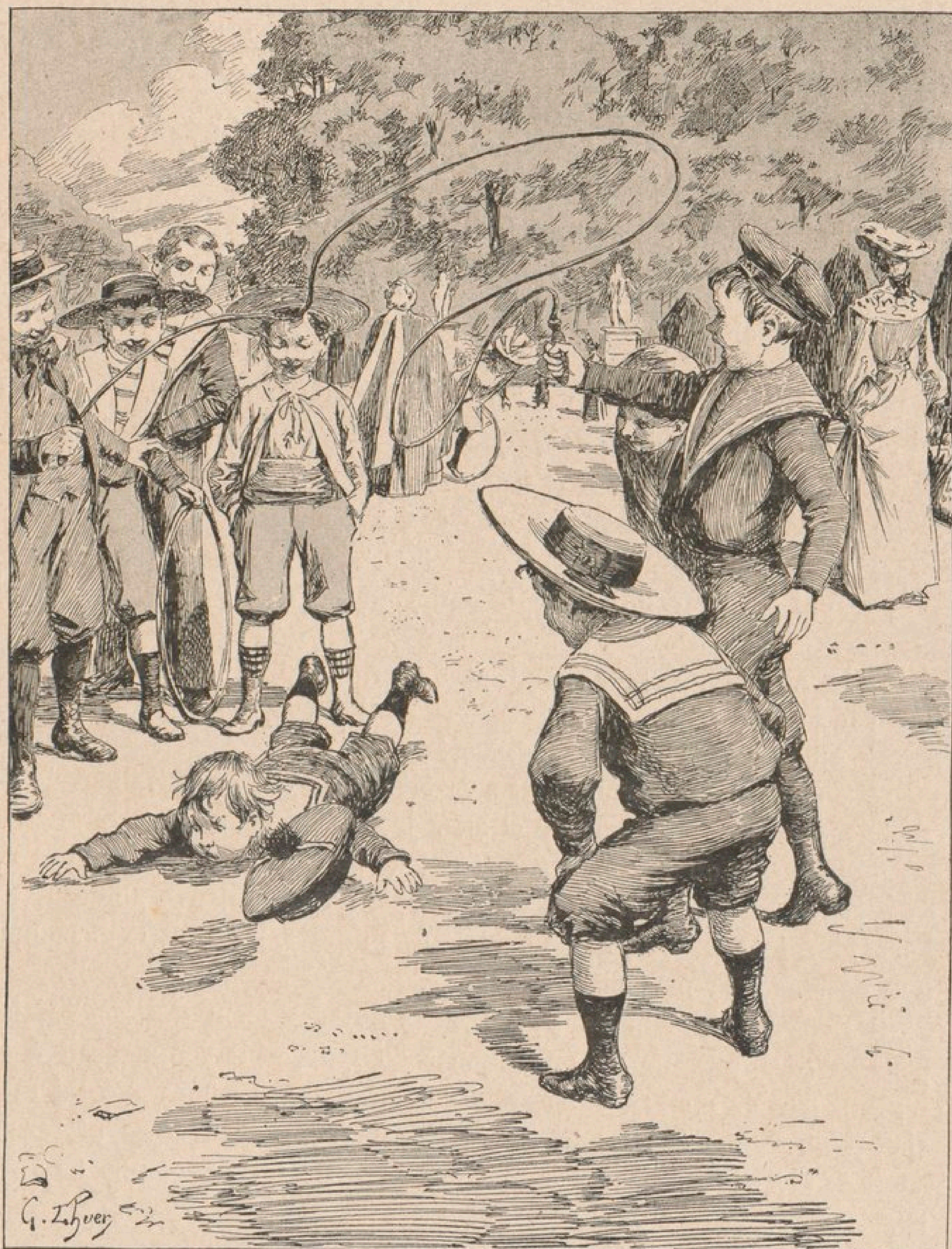
— Je veux bien, dit Jean, et il jeta un regard derrière lui, espérant que les petites filles qui jouaient au chat-perché verraient qu'il savait bien s'amuser sans elles. Mais elles avaient changé de jeu et étaient loin de là.

Quand le tour de sauter vint pour Jean, il eut les pieds pris dans la corde, dès le second coup, et faillit tomber.

Les autres rirent, cela le vexa, il se fit prier pour recommencer.

— Faisons pour lui comme pour les tout petits, dit un des enfants! En une, en deux, en trois!...

En une! en deux! en trois! Jean Tout-Petit parvenait à s'enlever, mais ce n'était pas très légèrement ni très gracieusement, et l'on croyait toujours que la corde allait l'accrocher. Ses camarades riaient :



IL FIT UNE CULBUTE ET TOMBA SUR LE NEZ.

— Il saute comme un éléphant, le Tout-Petit! Il a sûrement du plomb dans ses poches... ou dans le fond de sa culotte!

Jean n'était pas content, car il n'aimait pas du tout qu'on se moquât de lui. La dernière plaisanterie le fâcha.

— Ce n'est pas vrai! je n'ai pas de plomb dans le fond de ma...

Il n'eut pas le temps d'achever. La corde attrapa son pied droit, il fit une culbute et tomba sur le nez.

Le sable était épais à cet endroit-là; il ne se fit aucun mal, mais les rires des autres le mirent tout à fait en fureur. Il se releva d'un bond.

— Je ne veux plus jouer! puisque c'est comme ça!

— Mais si! viens donc, Tout-Petit; tu sautes très bien! personne n'avait encore fait une aussi belle culbute!

Jean rabattit son béret sur ses yeux :

— Je ne veux plus sauter!

— Tant pis pour toi! va-t'en, alors, puisque tu te fâches pour si peu.

Et on ne s'occupa plus de lui. Il retourna auprès de sa bonne et la tira par sa manche :

— Allons-nous-en autre part, Marie.

— Voyons, monsieur Jean, je suis bien établie ici, à travailler, je ne vais pourtant pas me déranger et aller je ne sais où.

Jean, voyant qu'il n'emmènerait pas sa bonne, sortit trois billes de sa poche et les fit rouler dans un coin. Ce n'était pas très amusant de jouer ainsi tout seul; au bout de quelques minutes, M. Tout-Petit bâillait à se décrocher la mâchoire.

Il regardait de loin les petites filles qui dansaient des rondes, les petis garçons qui s'étaient mis à jouer au loup, et il commençait à se repentir d'avoir montré si mauvais caractère, comprenant que lui seul était puni, tandis que les autres se passaient fort bien de sa présence.

Il se rapprocha, tourna autour des joueurs; mais personne ne s'occupait de lui.

Il revint du côté de Marie, et s'adossa penaud contre un arbre.

Il avait bien envie de pleurer, quand une petite voix dit tout à coup dans son oreille :

— Veux-tu faire des pâtés avec moi, maintenant? Dis, veux-tu?

C'était le gros joufflu qui revenait à la charge, sans rancune. Il offrait encore son seau et sa pelle et, de plus, un beau crible en fil de fer, pour passer le sable. Tous ces objets, dédaignés la première fois, parurent très séduisants à Tout-Petit, il s'ennuyait depuis si longtemps! Il était trop heureux de rencontrer un camarade qui voulût bien de sa compagnie, et il ne songeait plus à lui dire qu'il le trouvait trop petit.



Tous deux exécutèrent de magnifiques pâtés; puis, Jean imagina de planter dessus des feuilles de marronnier, cela faisait un effet superbe! le gros joufflu applaudissait de ses grosses mains potelées.

La dernière heure passa ainsi très vite. Jean constata qu'on peut s'amuser en amusant les autres, et, quand le pauvre gros joufflu lui demanda d'un air inquiet, au moment du départ : — Tu zoueras encore avec moi, une autre fois, dis? — il répondit de très bon cœur : — Oui, nous jouerons encore ensemble, — et il choisit la plus belle de ses billes pour la lui donner.

CHAPITRE IV

« QUI DORT DINE »... MAIS DINE MAL

Jean Tout-Petit avait un affreux défaut... Il était paresseux!

Une fois réveillé, il était bien réveillé et faisait assez de bruit dans la maison pour que tout le monde s'en aperçût; mais la grosse affaire c'était de le tirer du lit.

Tous les matins, recommençait une nouvelle scène avec Marie.

— Allons! monsieur Jean, réveillez-vous, réveillez-vous! J'ai ouvert les rideaux, voyez le beau soleil.

Jean, avec ses couvertures montées jusqu'aux sourcils, ne faisait pas un mouvement pour regarder le beau soleil.

— Allons! monsieur Jean, voilà que j'ai versé l'eau; voici la brosse et le peigne; tout est prêt, il faut sortir du lit!

Jean ne bougeait pas plus qu'une marmotte endormie pour tout un hiver.

Alors, Marie commençait à perdre patience :

— Vous n'avez pas honte, Monsieur Jean, de dormir comme cela, quand tout le monde est réveillé et au travail, dans la maison! Voilà plus d'une heure que vos frères sont partis pour le collège. Et lorsque, Mlle Mimi est venue vous embrasser, avant d'aller à sa pension, vous ne lui avez seulement rien dit!... Elle aurait aussi bien fait d'embrasser votre polichinelle, il a même l'air plus réveillé et plus aimable que vous!

Et Marie tirait les couvertures; mais Jean s'y cramponnait, en poussant des grognements inarticulés qui auraient permis de le prendre pour un très vilain animal (que je ne nommerai pas), et non pour un petit

garçon bien élevé. Marie, finalement, était obligée de l'enlever de force, entraînant en même temps l'oreiller et les draps.

Un matin, son père qui traversait le corridor, entendit tout ce bruit.

— Que se passe-t-il donc ici? demanda-t-il en ouvrant la porte.

— C'est, monsieur Jean que je ne peux pas sortir du lit, répondit la bonne; c'est tous les jours la même histoire!

— J'ai encore sommeil! pleurnicha Jean sous ses couvertures.

— Très bien! dit son père; vous voyez, Marie, que Jean est encore trop petit pour se lever comme un grand garçon. Il faut le laisser dormir tout son content. Je vous défends même de venir l'habiller avant midi. Refermez les rideaux et dites que personne ne doit entrer ici ni le déranger.

Marie fit aussitôt ce que lui ordonnait M. Peyrolle, et tous deux sortirent, refermant soigneusement la porte.

Jean demeura très étonné de cette décision de son père et un peu humilié, aussi, qu'on ne le traitât pas en grand garçon; mais son lit était tiède, son oreiller très doux, et, se pelotonnant comme un chat, il reprit son somme, sans plus s'inquiéter de rien.

Marie avait soigneusement refermé les rideaux, aussi la chambre était dans l'obscurité. Jean ne se rendit pas compte de la longueur du temps écoulé pendant qu'il dormait ainsi; tout à coup, il eut la sensation que quelqu'un lui posait quelque chose de très chaud sur le nez et s'amusait à passer une lumière devant ses yeux.

Il ouvrit les paupières, en grognant d'avance :

— Non! je ne veux pas! J'ai encore sommeil!

Il fut très étonné de constater qu'il n'y avait personne dans la chambre. Ce qu'il avait senti c'était un grand rayon de soleil, brillant et chaud, qui avait trouvé moyen de se glisser par une fente des rideaux et se promenait sur son lit.

Jean se retourna pour lui échapper et essaya de se rendormir; mais il entendait, au dehors, dans les arbres du jardin, les oiseaux qui chantaient comme des fous, sans crainte de s'égosiller, et le jardinier qui promenait son râteau dans les allées en faisant crier le sable : crreu!... crreu!... crreu!...

Jean Tout-Petit s'amusait beaucoup à ratisser avec le jardinier; il avait un petit râteau à lui qui fonctionnait dans la perfection. Il commença à regretter un peu de ne pas s'être levé quand Marie le lui avait dit.

— Elle va venir bientôt, sans doute, pour m'habiller, se dit-il, en guise de consolation; et j'aurai encore le temps de ratisser avant le déjeuner.

Mais Marie ne venait pas, personne n'entrait dans la chambre qui restait fermée et sombre.

Jean se tournait et se retournait dans son lit, il n'avait plus du tout envie de dormir et il aurait bien voulu qu'on vînt le tirer de là.

Il appela timidement : — Marie! Marie!... Maman!... — Personne ne lui répondit.

Il se souvint, alors, que son père avait commandé à sa bonne de ne pas rentrer dans la chambre avant midi? Est-ce que ce serait encore long à venir midi? Il regarda la pendule, mais, comme il ne savait pas lire l'heure sur le cadran, cela ne l'avança pas du tout.

Il attendit encore un temps qui lui parut très long, puis la pendule se mit à sonner : un coup, deux coups, trois coups... Jean en compta dix. Il se sentait des tiraillements au creux de l'estomac, ce qui n'était pas bien étonnant, puisque Marie ne lui avait pas apporté la tasse de lait et le morceau de pain qu'il mangeait chaque matin, une fois sa toilette terminée.

Jean s'assit sur le bord de son lit, les jambes pendantes, espérant que cela ferait passer les moments plus vite et amènerait sa bonne. Un long moment s'écoula ainsi; Marie ne paraissait pas.

Il entendit Pierre et Louis rentrer du collège. Puis, la petite voix de Mimi qui chantait dans l'antichambre, en déposant son chapeau et son carton plein de livres, cria tout à coup :

— Où donc est Jeannot Tout-Petit?

Et la voix de M. Peyrolle répondit :

— Jean doit dormir jusqu'à midi; surtout qu'on ne le réveille pas!

Jean avait bien envie de courir à la porte et de crier :

— Je ne dors pas du tout! je suis réveillé! Je ne veux plus dormir!

Il n'osa pas; il se sentait si honteux de sa paresse et de sa sottise!

Bientôt, des bruits de fourchettes et d'assiettes remuées montèrent jusqu'à lui, et il comprit que la famille s'était mise à table pour déjeuner. A cette découverte, les tiraillements de son estomac devinrent de plus en plus forts, et Jean Tout-Petit se sentit sur le point de pleurer :

— On m'oublie! se disait-il, combien de temps va-t-on me laisser comme ça? Quand donc sera-t-il midi! J'ai si faim!

Les tiraillements augmentaient toujours, exaspérés par certains fumets de cuisine qui lui arrivaient en bouffées savoureuses :

— Ça sent les pommes de terre frites! Il doit y avoir du bifteck!...

N'y tenant plus, Jean résolut de s'habiller tout seul, puisque Marie ne venait pas.

— Quand je serai prêt, je descendrai dans la salle à manger, et ils seront bien étonnés en me voyant!

Il ne trouva pas facile de s'habiller sans l'aide de Marie. En passant son éponge sur son cou, il se fit couler un ruisseau dans le dos et mouilla toute sa chemise. Puis, il avait beau donner des coups de brosse dans tous les sens, ses cheveux, qui étaient un peu longs et frisés, ne voulaient pas se mettre en ordre; plus il brossait plus les mèches s'ébouriffaient, et il savait que son père et sa mère ne voulaient pas qu'on se présentât à table mal peigné et en désordre!

Lorsqu'il s'agit d'enfiler ses vêtements, ce fut bien une autre affaire! Jean s'embrouillait dans les jambes de son pantalon; il y en avait toujours une à l'envers quand l'autre se trouvait à l'endroit. Pour les manches de sa blouse, même difficulté... Il y passa un temps interminable, et, ne sentant plus monter la bonne odeur des pommes de terre frites, il se disait avec inquiétude :

— Pourvu qu'ils ne les aient pas mangées toutes!

Enfin, Jean parvint à enfiler son pantalon, seulement une jambe tombait sur sa cheville, l'autre toute tirebouchonnée, s'arrêtait au milieu de sa cuisse, et il était attaché tout de travers. A grand'peine il passa aussi sa blouse, mais il ne put s'en tirer qu'en mettant par derrière l'ouverture qui aurait dû se trouver par devant.

Il enfila ses souliers, et, ne sachant pas nouer les lacets, il les laissa traîner.

Sa toilette ainsi terminée, il monta sur une chaise pour se regarder dans la glace, et se trouva si mal tourné qu'il avait l'air d'un vrai carnaval!



— Papa ne voudra jamais me laisser me mettre à table comme ça! se dit-il avec une forte envie de pleurer.

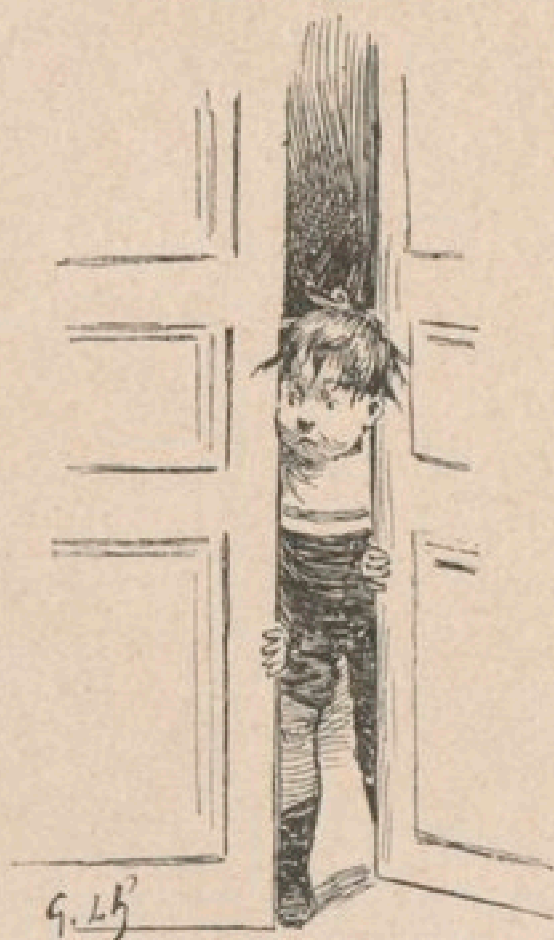
Cependant il avait si grand faim que, malgré la honte de paraître dans cet état aux yeux de sa famille, il descendit l'escalier et alla jusqu'à la porte de la salle à manger.

Il écouta et n'entendit rien. Alors il ouvrit la porte tout doucement et allongea sa tête ébouriffée par l'entrebâillement :

— C'est moi,... Tout-Petit...

Personne ne lui répondit, pour la bonne raison qu'il n'y avait personne dans la salle à manger depuis longtemps.

Toutes traces du déjeuner avaient également disparu : plus d'assiettes, ni de verres, ni de fourchettes; la table était essuyée et les chaises rangées contre les murs. Quant au bifteck et aux pommes de terre frites, on n'en sentait plus même le parfum!



Jean resta un instant consterné, la bouche ouverte...

Soudain il lui vint l'espoir qu'on eût gardé son déjeuner au chaud, dans la cuisine.

Il s'y rendit, et trouva Eulalie en train de laver sa vaisselle.

A la vue du petit garçon, elle éclata de son gros rire plein de bonne humeur :

— Ah! là là! Monsieur Tout-Betit, comme fous foilà fait!... N'y a blus qu'à fous mettre dans le cerisier, bour faire beur aux oiseaux qui viennent crignoter les cerises!

Un autre jour, Jean n'aurait pas manqué de se



AH! LA LA! MONSIEUR TOUT-BETIT, COMME FOUS FOILA FAIT.

fâcher, en s'entendant traiter ainsi d'épouvantail, mais, il avait si faim que tout le reste lui était égal.

— Je me suis habillé seul, dit-il piteusement, — c'est pour cela que mes affaires sont un peu de travers.

— Un beu! répéta Eulalie en se tenant les côtes; — mais vous avez mis votre blouse son tevant terrière et votre bantalon comme le roi Tagobert,.. Attendez, je vas vous remettre dout ça comme y faut.

— Non Eulalie! dit Jean, — donne-moi mon déjeuner d'abord; ça ne me fait rien de le manger avec mon pantalon à l'envers, j'ai trop faim!

— Votre técheuner! mon pauvre betit monsieur Tout-Betit? Mais je n'ai pas de técheuner à vous tonner, il est mangé le técheuner.

— Comment, Eulalie! il n'y a plus de bifteck? Plus de pommes de terre frites?...

— Non mon bauvre Tout-Betit, plus de pifteck! plus de bommes frites!... Dame! Monsieur fotre baba a dit que fous fouliez tormir jusqu'à midi et plus; on a pensé que vous ne fouliez pas de fotre técheuner. Si vous avez faim, je vais vous tonner le reste de ma soupe de ce matin; c'est de la panade que fous n'aimez pas, par exemple.

— Donne-la moi tout de même! dit Jean avec un soupir.

— Je fais foir dans mon garde-manger, continua Eulalie, mais je crois bien que je n'ai blus rien... Ah! foici un morceau d'omelette froide... fous n'en foudrez pas, c'est trop mauvais! Bourtant, je n'ai pas autre chose, excepté du pain tant que fous en foudrez.

— Donne l'omelette! soupira encore Jean.

Il se mit à manger.

Quoiqu'il eût bien faim, il trouvait son déjeuner de panade et d'omelette froide très mauvais, et il avait la larme à l'œil en songeant aux pommes de terre frites et au bifteck.

Eulalie le regardait et disait en hochant la tête !

— Dame! foyez-fous, Monsieur Tout-Betit : le proverbe dit : « Qui tort tine, » mais il ne dit pas qu'on tine pien!...

Comme Jean achevait son triste repas, il entendit chuchoter derrière lui; il se retourna et aperçut, à la porte donnant sur le jardin, toute une

rangée de têtes qui l'observaient en riant sous cape : ses frères, ses sœurs, Mimi, l'air consterné, sa bonne Marie, et le jardinier qui faisait tant d'efforts pour ne pas éclater tout haut qu'il en devenait rouge comme une tomate.



Jean fut si honteux qu'il se sauva en courant... et ne s'arrêta qu'entre les bras de sa maman.

Quand il en sortit, son pantalon n'était plus à l'envers, ni sa blouse le devant derrière, ni ses cheveux dans tous les sens; il avait l'air d'un garçon sage et raisonnable, et était bien résolu à ne plus jamais se montrer paresseux pour se lever le matin.

CHAPITRE V

« L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE » NI LE KÉPI LE SOLDAT

Quand on n'a pas encore cinq ans, et même plus tard, il y a toujours, parmi les joujoux préférés, un jouet en particulier auquel nous donnons toutes nos faveurs, parce qu'il répond le mieux à nos aspirations. Celui-là, pour Jean Tout-Petit, c'était une panoplie de cuirassier que lui avait donnée son parrain, au jour de l'an. Elle se composait d'un casque avec des crins noirs qui formaient, derrière, une superbe queue de cheval, d'une cuirasse à la taille de Jean, et d'un sabre avec son ceinturon.

Lorsque Jean sortait au jardin dans cet attirail, les moineaux épouvantés s'envolaient; s'il allait du côté du poulailler, les poules s'enfuyaient devant lui, et le coq lui-même ne savait où se cacher.

Les jours où Jean avait bien lu, et fait une bonne page d'écriture, sans trop de pâtés, on lui donnait une croix qu'il attachait sur sa cuirasse. Alors, il était encore plus fier et disait à qui voulait l'entendre :

— J'ai la croix parce que je suis un soldat et j'ai été tué au Transvaal.

Mimi lui expliquait, chaque fois, que quand on avait été tué on ne pouvait plus porter sa croix, et s'efforçait de lui persuader qu'il n'avait reçu au Transvaal qu'une simple blessure; mais Jean tenait à son idée : blessé, ce n'était pas assez beau, il voulait avoir été tué!

Ce ne sont pas les soldats qui manquent à Versailles! Jean, qui les aimait tant, était bien dans la ville qu'il lui fallait. Sans cesse, on en rencontre dans les rues, : des chasseurs, des cuirassiers, des artilleurs, des dragons, des soldats du génie et du train des équipages.....

A tout moment, leurs sonneries résonnent dans l'air, trompette ou clai-

ron : « turlutu... tu... tu... tu... tu! » C'est le boute-selle, ou la soupe, ou la manœuvre, ou le couvre-feu. Puis, le tambour roule : « ran plan... plan... ran plan plan... plan! plan! plan!... Fermez le ban! »

Jean connaissait tout cela mieux que moi, mieux que vous peut-être. Et il n'était jamais si content que lorsqu'il rencontrait quelque troupe défilant au pas, bien en ordre. Le plaisir était encore doublé, quand il s'agissait de canons qui faisaient sur les pavés un grand bruit de tonnerre, où d'une longue suite de dragons à cheval, leur lance appuyée fièrement à la botte.

Ce qui affligeait Jean Tout-Petit, c'était que son papa ne fût pas militaire : — Papa, pourquoi n'es-tu pas officier?

— Mon petit garçon, si tout le monde était officier, comment ferait-on? Il n'y aurait plus ni médecins, ni juges, ni avocats, ni notaires, ni banquiers, ni professeurs, ni peintres, ni sculpteurs, ni architectes...

— Qu'est-ce ça ferait qu'il n'y ait plus de tout cela? répliquait Jean.

Jean était donc très désolé de ne pas voir son papa en pantalon rouge, avec des bottes et un casque ou un képi; mais il le regrettait surtout parce que, dans son idée, si son père avait été officier, lui, Jean, aurait pu pénétrer dans les casernes où vivaient les soldats... C'était là son rêve!

Passer sous l'une de ces grandes portes, gardées par un soldat l'arme au bras; se promener dans ces grandes cours pleines d'hommes en uniforme et de chevaux; monter les grands escaliers où les sabres des militaires font un bruit de ferraille en traînant sur les marches; enfin visiter les chambrées où les soldats dorment dans des lits qu'ils appellent leurs « porte-feuilles », voilà ce que Jean Tout-Petit aurait voulu. Quand il en parlait, on lui répondait : — Tu verras tout ça quand tu seras grand.

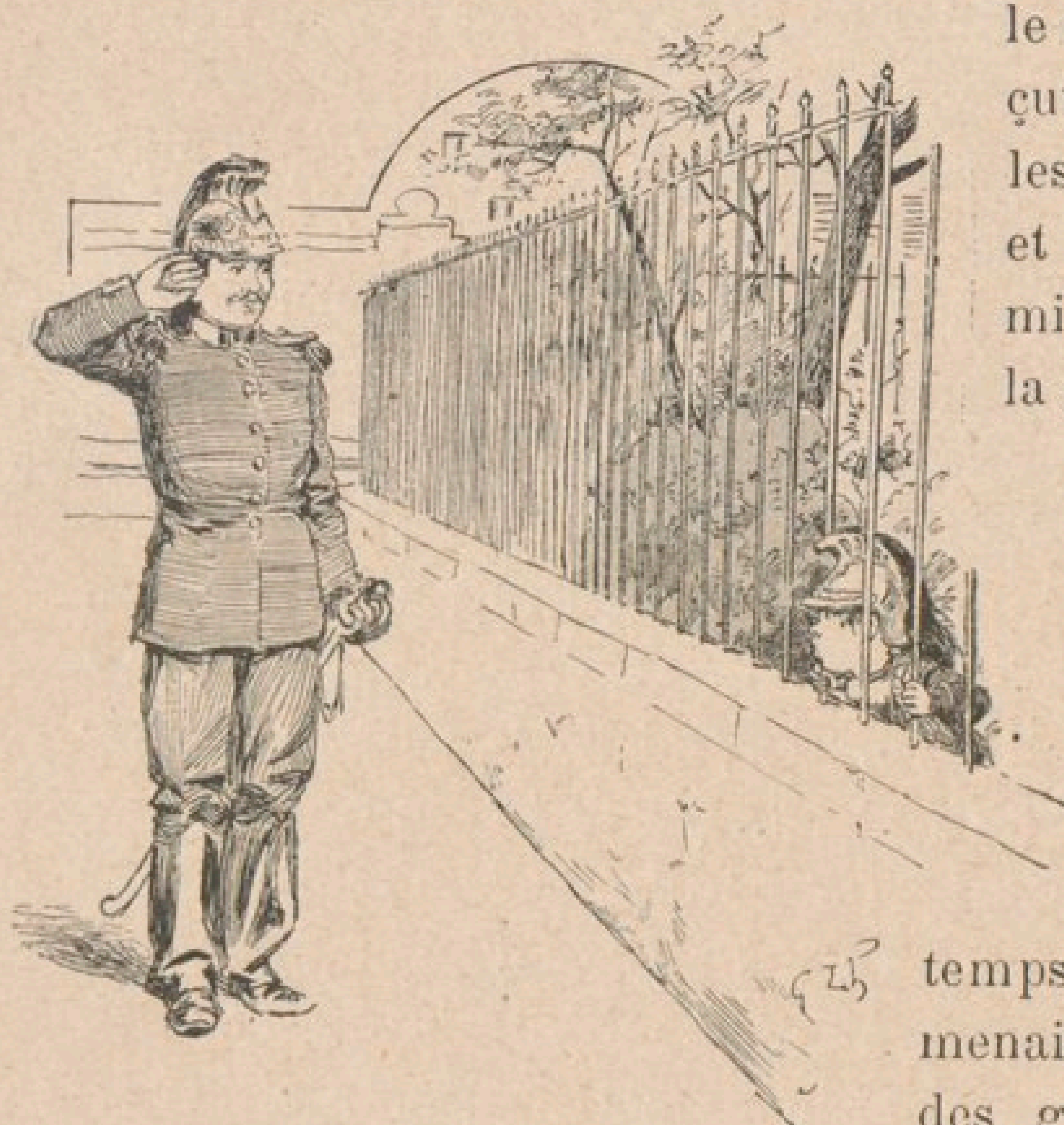
Cela l'ennuyait d'attendre si longtemps. Quelquefois, lorsqu'en se promenant, il passait devant une caserne ou un quartier de cavalerie, il disait à sa bonne :

— Marie, si tu demandais bien poliment, bien gentiment, au soldat qui est dans la guérite de nous laisser entrer, peut-être qu'il voudrait bien.

Marie, pourtant toujours si polie et si aimable avec tout le monde, ne voulait jamais parler à la sentinelle; elle se récriait : — On ne fait pas ces choses-là, Monsieur Jean! Pour qui me prendrait-il, ce militaire?

— Il te prendrait pour Marie, ma bonne, répondait Jean, et il pensait : — Marie ne veut pas le dire, mais elle n'ose pas lui parler de peur qu'il ne la pique avec sa baïonnette. Moi, je n'aurais pas peur!...

Un jour que Jean attendait le retour de ses frères, et se promenait, vêtu de son costume de cuirassier, dans l'allée du jardin qui longeait la grille donnant sur la rue, il aperçut un soldat qui passait en faisant sonner ses bottes sur le pavé. Il courut bien vite se coller à la grille pour le voir de plus près. Le soldat l'aperçut à son tour et, aussitôt, joignant les talons avec grand bruit de sabre et d'éperons, il fit à Jean le salut militaire. Jean, étonné, resta contre la grille, tout fier et tout rêveur.



— Je crois bien qu'il m'a pris pour un officier, pensait-il.

Alors, il lui vint à l'esprit une idée qu'il ne confia à personne, et se jura bien de mettre le plus tôt possible à exécution.

Quand Marie n'avait pas le temps d'aller jusqu'au parc, elle promenait Jean au plus près, sur l'une des grandes avenues de la ville. La place ne lui manquait pas, là non plus; il pouvait courir, sauter, jouer aux billes ou faire rouler son cerceau. Mais il oubliait tout cela pour regarder les soldats entrer et sortir du quartier de cavalerie voisin.

Un après-midi, sa bonne lui dit qu'elle ne pouvait pas le mener au parc, et qu'on ne ferait qu'un tour sur l'avenue. Jean parut enchanté. Il déclara qu'il allait mettre son costume de cuirassier. Marie fit quelques difficultés, d'abord, lui observant que son père ne lui permettait pas d'habitude de le porter en dehors du jardin; puis elle finit par y consentir, car, elle aussi, gâtait, à l'occasion, le Tout-Petit.

Bien mal lui en prit cette fois-là!

Au début de la promenade, Jean marcha près d'elle avec un air son-

geur et préoccupé qu'elle ne remarqua pas. Dès qu'elle se fut assise sur un banc, munie de son ouvrage, à côté d'une nourrice qui commença aussitôt à bavarder, le petit garçon s'éloigna sans qu'elle y prît garde.

La porte du quartier était là tout proche, et la sentinelle montait la garde, le fusil sur l'épaule. C'était un grand et gros soldat, avec des moustaches terriblement longues. Il n'avait pas l'air commode du tout, et Jean ayant fait mine de s'avancer trop près de la porte, il le regarda de travers, d'une certaine façon qui le fit reculer.

Mais comme la sentinelle faisait les cent pas, il y avait des moments où, nécessairement, elle tournait le dos; Jean choisit un de ces moments là, et, prestement, se glissa sous le porche. Il le traversa très vite et se trouva à l'entrée de la vaste cour intérieure du quartier. Deux soldats, qui se tenaient près de là, le regardèrent avec étonnement, mais ne lui dirent rien, s'imaginant sans doute qu'il était le fils de quelqu'un des officiers.

Cependant Jean s'étant avancé un peu dans la cour, ne savait de quel côté poursuivre son chemin. Il apercevait des écuries où des soldats astiquaient les harnais et pansaient leurs chevaux; puis, dans une seconde cour, moins grande, d'autres militaires qui lavaient leurs gros pantalons de toile grise, dans de larges auges de pierre. Tout cela était tentant à voir de près; mais, tout d'un coup, il se sentit intimidé, un peu effrayé même, et il eut presque envie de se sauver par où il était venu... Pourtant, au dehors, la sentinelle à l'air farouche continuait sa promenade devant la porte, que dirait-elle en voyant ressortir le petit curieux entré sans sa permission? — Et Jean Tout-Petit croyait sentir déjà, dans le dos ou par devant, la pointe si *pointue* de la baïonnette!

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions un peu tardives, les deux soldats qui l'avaient vu entrer, chuchotaient en le regardant. Jean réunit tout son courage, se tourna vers eux et leur fit le salut militaire. Les deux hommes le lui rendirent en riant, puis l'un d'eux l'interpella :

— Dites donc, mon officier, qu'est-ce que vous cherchez par ici? Voulez-vous quelqu'un ou quelque chose?

Jean, enhardi par ce titre d'officier, répondit avec la même gravité :

— Je ne cherche personne; je voudrais voir une revue.

A cette déclaration, les deux hommes rirent encore plus fort :

— Une revue, mon officier!... C'est qu'on ne nous avait pas prévenus qu'un si grand général viendrait nous voir, et rien n'est prêt; nos pantalons sont tous à la lessive, et nos chevaux crottés jusqu'aux oreilles!..

— Nous sommes sûrs, continua le second, d'attraper de la salle de police, tous! depuis le colonel jusqu'au dernier homme!

— Je voudrais voir les chevaux, dit Jean.

— On va vous les montrer tout de suite, affirma l'un des soldats en clignant de l'œil; en voilà justement deux, les plus beaux, qu'on vous amène. Hé! Chapulon! cria-t-il à un homme qui traversait la cour et tenait par la bride deux chevaux tout sellés; arrive ici! Il y a un petit général qui veut passer tes bêtes en revue.

Chapulon s'avança aussitôt, tirant ses deux chevaux. Il regardait Jean avec étonnement, mais ses camarades lui firent des signes et il demanda, en clignant de l'œil :

— C'est-y le général commandant la place?

— Pour sûr que c'est lui! T'as qu'à te bien tenir, Chapulon! c'est peut-être aujourd'hui que tu vas décrocher ton bâton de maréchal... de logis!

Chapulon fit le salut militaire à Jean Tout-Petit, et commença du ton d'un dompteur d'animaux féroces exhibant sa ménagerie :

— Voilà, mon général, les deux plus belles bêtes du régiment, les plus douces et les mieux dressées. Celui-ci, Coco, mord quand on lui étrille la queue, celle-ci, Cocotte, rue quand on lui débarbouille le museau...

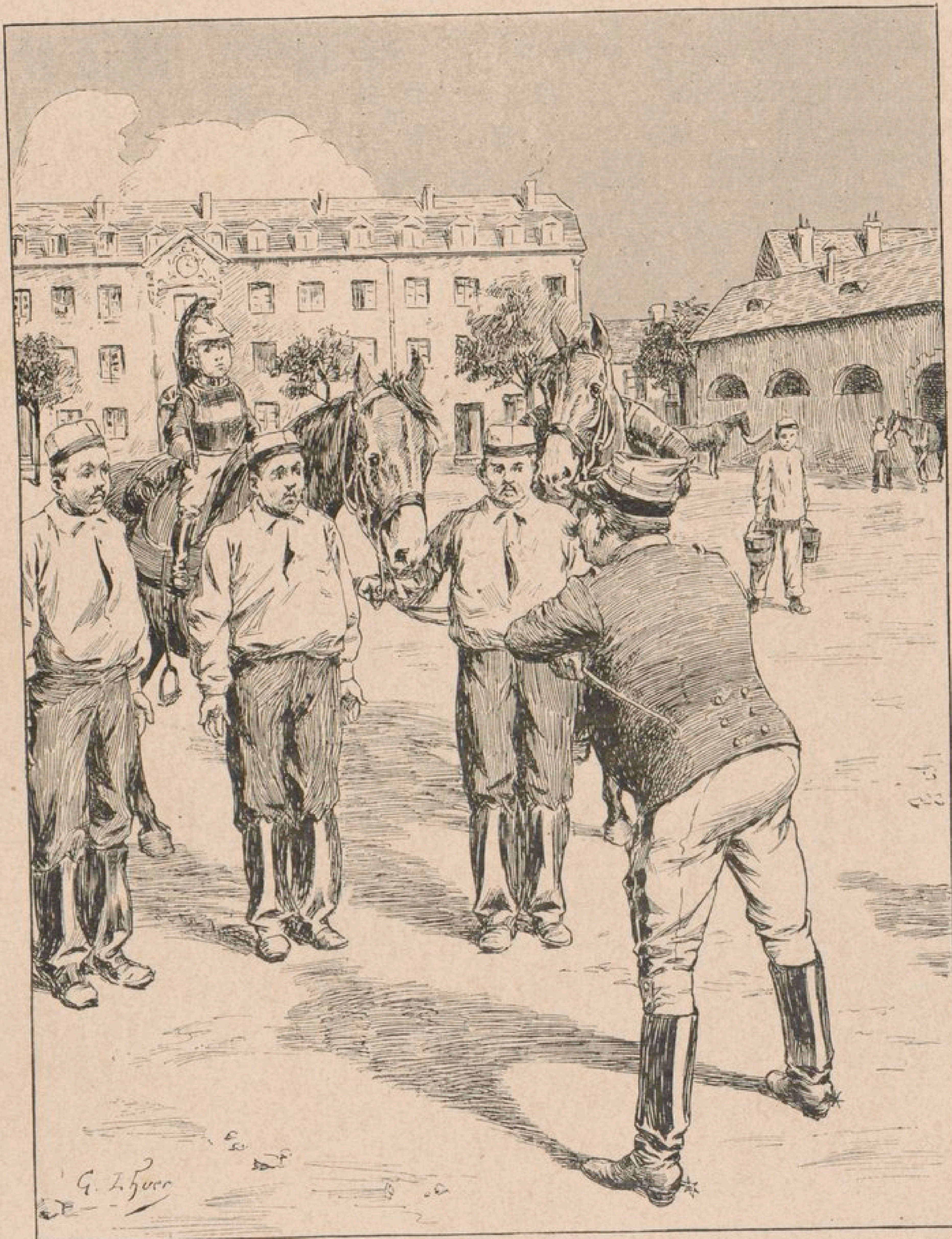
— Tiens, interrompit à mi-voix l'un de ses camarades, je vois le capitaine Guébin qui nous regarde par la fenêtre là-bas, c'est sans doute son petit garçon. Mets-le donc à cheval, Chapulon, ça va flatter le capitaine.

— Mon général, fit Chapulon empressé, si vous voulez essayer Cocotte...

Et prenant Jean dans ses bras, il le plaça sur la selle du plus grand des chevaux. Jean, tout fier, se redressait déjà comme un paon, quand, soudain, une grosse voix éclata en vrai coup de tonnerre :

— Qu'est-ce que ça signifie? Avez-vous fini vos balivernes là-bas! Attendez-moi un peu!

Presque aussitôt, on vit déboucher, par une porte, le capitaine qui observait la scène, depuis quelques minutes, d'une des fenêtres du quartier. En quelques enjambées, il traversa la cour et se trouva au milieu du



PENAUDS, ILS SE MIRENT EN LIGNE TOUS LES TROIS.

groupe consterné. Chapulon et ses deux camarades étaient de grands paresseux qui savaient bien le sévère capitaine peu disposé à l'indulgence à leur égard ; très penauds, ils se mirent en ligne, tous les trois, la main sur la couture du pantalon.

— Qu'est-ce que vous me fichez-là avec ce gamin, au lieu d'être au travail? Les enfants ne doivent pas entrer au quartier! déclara le capitaine de sa voix effrayante.

— Mon capitaine, nous ne savons pas... il était là dans la cour... nous avons cru que c'était à vous.

— A moi? ce n'est pas à moi du tout!... Qui est cet enfant-là?

Il regardait Jean d'un œil furibond. Jean se sentait tout intimidé; il essaya de faire bonne contenance sur son cheval, et balbutia :

— Je suis soldat... J'ai la croix parce que j'ai été tué au Transvaal...

Mais la phrase qui avait tant de succès dans sa famille ne lui réussit pas du tout. Le capitaine tonna, roulant de gros yeux :

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Je n'aime pas les plaisanteries, monsieur!... Tournez-moi les talons, vous autres! vous aurez, chacun, quatre jours de salle de police. Quant à toi, marmot, entré ici sans permission...

— Je suis Jean Peyrolle!.. cria le malheureux Tout-Petit épouvanté, en mettant ses poings dans ses yeux.

— Peyrolle? connais pas ça. Mettez-le à la salle de police.

Sans plus de façon, il empoigna Jean et l'enleva de la selle.

— Mon capitaine, faites excuse, dit un brigadier qui venait d'arriver par le grand porche; — mais il y a sur l'avenue une bonne qui pleure, parce qu'elle dit comme ça qu'elle a perdu un petit cuirassier; c'est peut-être celui-ci.

Le terrible capitaine, tenant Jean par le fond de son pantalon, traversa le porche. A peine débouchait-il sur l'avenue, que Marie, éplorée, se précipita vers lui :

Ah! le voilà! Ah mon Dieu! je le croyais perdu! Monsieur Jean, c est-y possible de faire des coups pareils!

— Mademoiselle, je vous le rends, dit le capitaine adoucissant un peu

sa grosse voix, — mais qu'il n'y revienne plus! sans quoi il tâtera de la salle de police, il peut en être sûr! Et vous ne serez pas près de le revoir, je vous en avertis!

— Oh! monsieur l'officier, il ne recommencera plus! protesta Marie.



Tandis que le capitaine rentrait au quartier, elle entraîna vers la maison Jean Tout-Petit, honteux, étouffant ses sanglots sous son casque.

A la suite de cette fâcheuse aventure, Jean garda rancune pendant quelque temps à son costume de cuirassier. Il l'avait caché au fond de l'armoire aux robes de sa maman et ne voulait plus le voir. Mais, peu à peu, des idées plus raisonnables lui vinrent, et il comprit qu'on peut très bien jouer au soldat, mais que pour en être un vrai, il ne suffit pas d'un casque et d'une cuirasse.

CHAPITRE VI

« APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS »

— Mimi! écoute! regarde! Vois-tu, les deux chaises qui ont les pattes en l'air, c'est une forteresse. Il y a Polichinelle dedans qui est un Turc. Moi, j'arrive avec mes canons et, boum! je lui envoie des obus!... Boum!... Mais, il faudrait que tu viennes, tu serais l'armée du Grand Turc et tu me renverrais mes ballons... je veux dire mes boulets de canons et mes obus. Mimi! tu n'écoutes pas! Viens donc, Mimi!

Et Jean, pour forcer Mimi à l'écouter, cherchait à lui enlever le livre dans lequel elle était plongée.

C'était un jeudi; il pleuvait à torrents, de sorte qu'il avait fallu renoncer à faire une promenade. Les deux enfants se trouvaient enfermés dans la salle d'étude.

Ordinairement, Mimi ne se faisait pas tant prier pour venir jouer avec son frère, mais, plus elle grandissait plus elle aimait la lecture, et, ce jour-là, un livre neuf, du plus haut intérêt sans doute, l'absorbait complètement. Jean tirait le livre, Mimi le retenait en suppliant :

— Rien qu'une page, mon Tout-Petit, je t'en prie! Rien qu'une! et puis je jouerai à la forteresse tant que tu voudras.

— Voilà une demi-heure que tu me dis tout le temps que tu ne liras plus qu'une page! grogna Jean.

— Cette fois-ci, c'est bien la dernière, je te le promets, dit Mimi.

Elle tint parole et la page finie, ferma le livre avec un gros soupir.

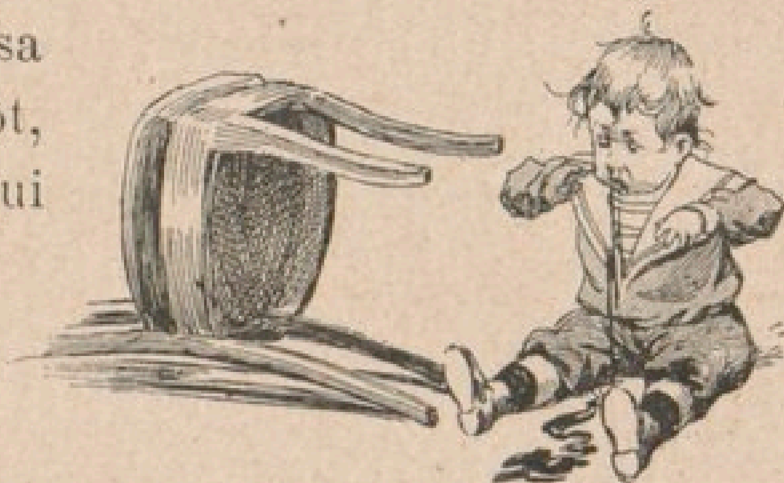
Le jeu de la forteresse commença. Jean avait réuni tout ce qu'il pos-

sédait de balles et ballons, en caoutchouc, peau ou étoffe, et il les envoyait, imitant, chaque fois, le terrible grondement du canon.

Mimi, derrière un rempart de chaises qui se dressaient les pieds en l'air, recevait les boulets et, boum! les renvoyait, de la part du Grand-Turc, à l'armée française représentée par Tout-Petit. C'était un combat terrible, de terre ou de mer, c'est ce que ne dit pas l'histoire.

Hélas! il n'y a pas de combats sans blessés! L'armée française poussa l'attaque trop vivement du côté d'une chaise appuyée, le dossier en bas, contre un fauteuil; ce morceau de rempart, déjà fortement ébranlé, s'écroula subitement, et renversa l'armée française, en lui donnant dans le nez un coup de l'un de ses quatre pieds.

Mimi abandonna aussitôt le Grand Turc, et se précipita au secours de son ennemi étendu sur le plancher.



Jean saignait du nez assez fort. Il poussa quelques gémissements d'abord, mais, bientôt, sa bravoure prit le dessus et il dit à Mimi, qui lui tamponnait son mouchoir sous le nez en pleurant presque :

— Je ne pleure pas, moi, Mimi! Un soldat ne pleure pas lorsqu'il est blessé. Quand je ne saignerai plus, nous nous battrons encore; il faut que je prenne la forteresse!...

— Mais elle est prise, mon Tout-Petit, affirma Mimi, tu l'as prise, ce n'est pas la peine de se battre plus longtemps, le Grand Turc est en déroute. Regarde! il est tombé dans le panier aux vieux papiers, on ne voit plus que ses pieds qui sortent.

Cette chute du Grand Turc fit beaucoup rire Jean et acheva de le consoler de sa blessure, quoique son nez fût tout endolori et gonflé.

— Ça ne fait rien, Mimi, il faut recommencer une autre bataille.

— Non, assez de batailles, supplia Mimi. Les garçons ne veulent jamais jouer qu'à se battre! Si c'était dans le jardin encore, mais, ici, nous finirons par casser quelque chose et nous serons grondés. Écoute! nous allons jouer à l'ambulance. C'est encore la guerre cela. Tu seras « les » blessés et moi je serai « les » sœurs de charité. Je te soignerai; tantôt

je te mettrai un cataplasme ou un bandage, quand tu auras la jambe ou le bras cassé, tantôt je te ferai boire des médecines, en te tenant la tête, parce que tu n'auras pas la force....

— Pas des vraies médecines, n'est-ce pas Mimi? interrompit Jean avec un peu d'inquiétude.

— Non, non! des médecines pour faire semblant, que je préparerai sur mon petit fourneau, avec le ménage de ma poupée. Tiens! cette chaise-ci, avec le tabouret au bout, cela te fera un très bon lit d'hôpital.

Jean s'étendit sur la chaise et Mimi lui jeta, en guise de couverture, un tablier sur les jambes. Puis elle se fit, avec un journal, une cornette de sœur de Saint-Vincent de Paul qu'elle attacha sur sa tête au moyen d'une grosse épingle; après quoi elle se dirigea vers son patient et, prenant une voix dolente :

— Eh bien! mon pauvre garçon, qu'est-ce que vous avez comme cela? Souffrez-vous beaucoup? (Réponds-moi « oui » en m'appelant « ma sœur »). — Elle lui souffla ces derniers mots à mi-voix.

— Oui, ma sœur, — répéta Jean qui étouffait de rire.

— Et, où êtes-vous blessé?

— J'ai... j'ai eu la tête emportée par un boulet de canon... Ça me fait bien mal aux dents...

— On va vous panser cela, tout de suite.

Mimi lui entortilla la tête avec les draps du lit de sa poupée.

Ensuite, elle alla tirer le polichinelle de la boîte aux papiers et l'amena près du lit de souffrance de Jean :

— Voici le médecin-major qui va vous examiner. Monsieur le major, c'est un pauvre soldat qu'on vient de ramasser sur le champ de bataille.

Alors, faisant une grosse voix pour imiter celle du prétendu major :

— Hou! hou!... il est dans un bien triste état. Voyons un peu...

Et Mimi promenait sur le corps du blessé, les mains en bois de Polichinelle.

— Tu me chatouilles, Mimi, tu me chatouilles! disait Jean en se tordant sur sa chaise.

— Il ne faut pas m'appeler Mimi, ni me tutoyer : je suis la sœur infirmière.

— Vous me chatouillez, ma sœur!... Monsieur le major, il ne faut pas me chatouiller comme cela. Oh la! la la!

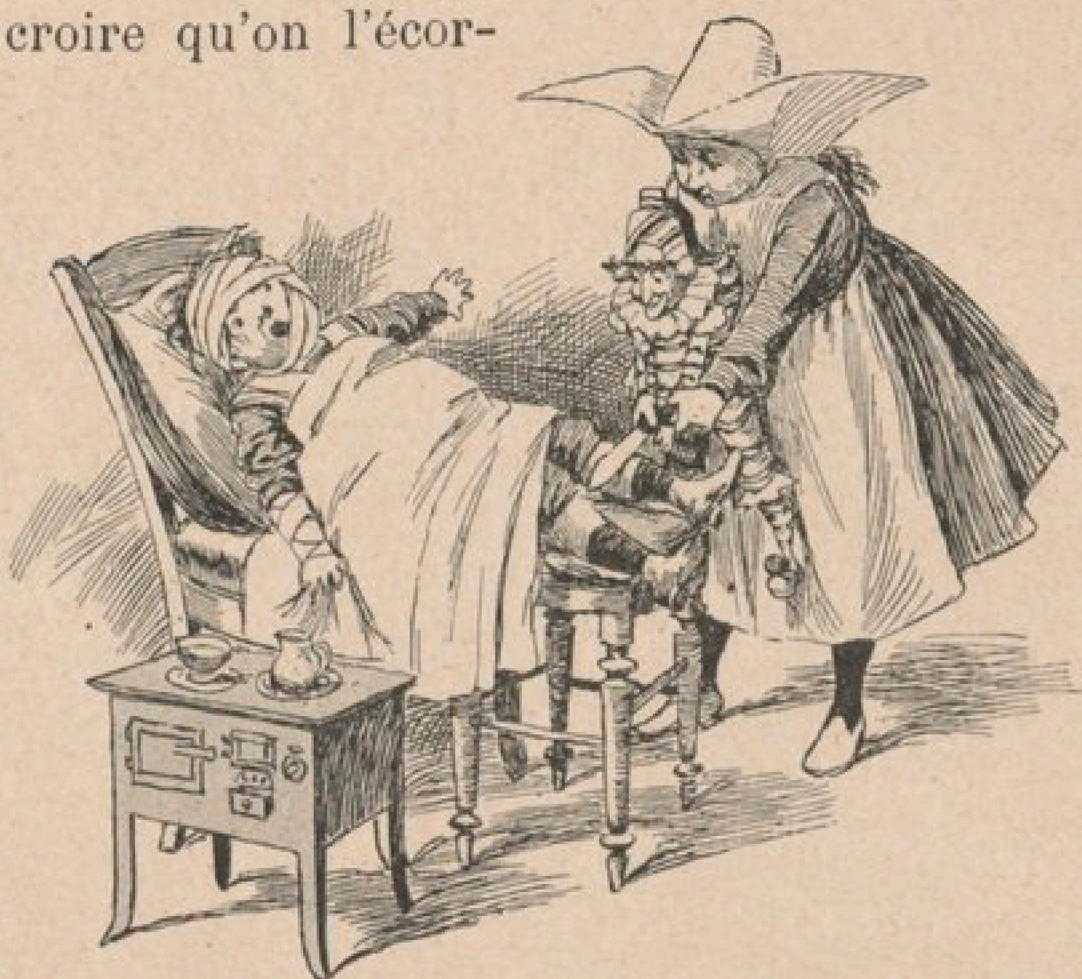
Mais le major, sans rien écouter, continuait son inspection :

— Mettez un bandage à ce bras-là. Et puis, cette jambe-ci, il n'y a pas moyen de la lui laisser. Nous allons couper ça. Mes outils, ma sœur.

La sœur, en pleurant, alla chercher un grand coupe-papier en bois qu'elle remit au major. Et aussitôt, il se mit à trancher à même le membre, avec une grande vigueur, aidé par la sœur infirmière.

— Crie! crie donc! disait celle-ci, tout bas, au patient.

Et Jean poussait des cris à croire qu'on l'écorchait vif.



— Voilà qui est fini. C'est un garçon bien douillet, vraiment! Crier si fort que cela pour une pauvre petite jambe coupée! prononça le major. Ma sœur, vous lui mettrez des compresses de... chiendent, et vous lui ferez boire de la décoction de... limaces, très chaude.

Le major se retira sous la table voisine. La sœur alla chercher des serviettes de toilette et les enroula autour des jambes du blessé, qui se trouva ficelé comme un enfant au maillot. Elle prépara dans un verre de l'eau parfumée de quelques gouttes d'eau de botot; mais le malade, en ayant goûté, refusa énergiquement de boire.

— Si vous ne buvez pas votre tisane, je vous ferai couper l'autre jambe par le major! menaçait la sœur.

— Ça m'est égal! c'est trop mauvais! répondait le blessé en se débattant, si bien qu'il renversa toute l'eau sur la robe de sa garde-malade.

Celle-ci lui déclara alors qu'il fallait dormir. Elle lui glissa un coussin sous la tête, puis accrocha au dossier de la chaise un châle qui retombait sur la figure de Jean, et formait rideau en lui cachant le jour.

Elle s'éloigna à petits pas, répétant tout bas : — Chut! chut! il faut que tout le monde dorme dans l'hôpital. C'est la nuit.

— Tu me réveilleras quand il fera jour?

— Oui, je vous réveillerai. Dormez!

Jean resta un long moment tranquille; il attendait que la sœur vînt l'avertir que le jour était revenu.

Comme il n'entendait plus aucun bruit, il finit par soulever un pan de son rideau, et aperçut Mimi, toujours coiffée de sa cornette, qui avait repris son livre et, pelotonnée dans un fauteuil, lisait sans lever les yeux.

Jean poussa une exclamation indignée :

— Mimi! tu lis encore!... Et les blessés?

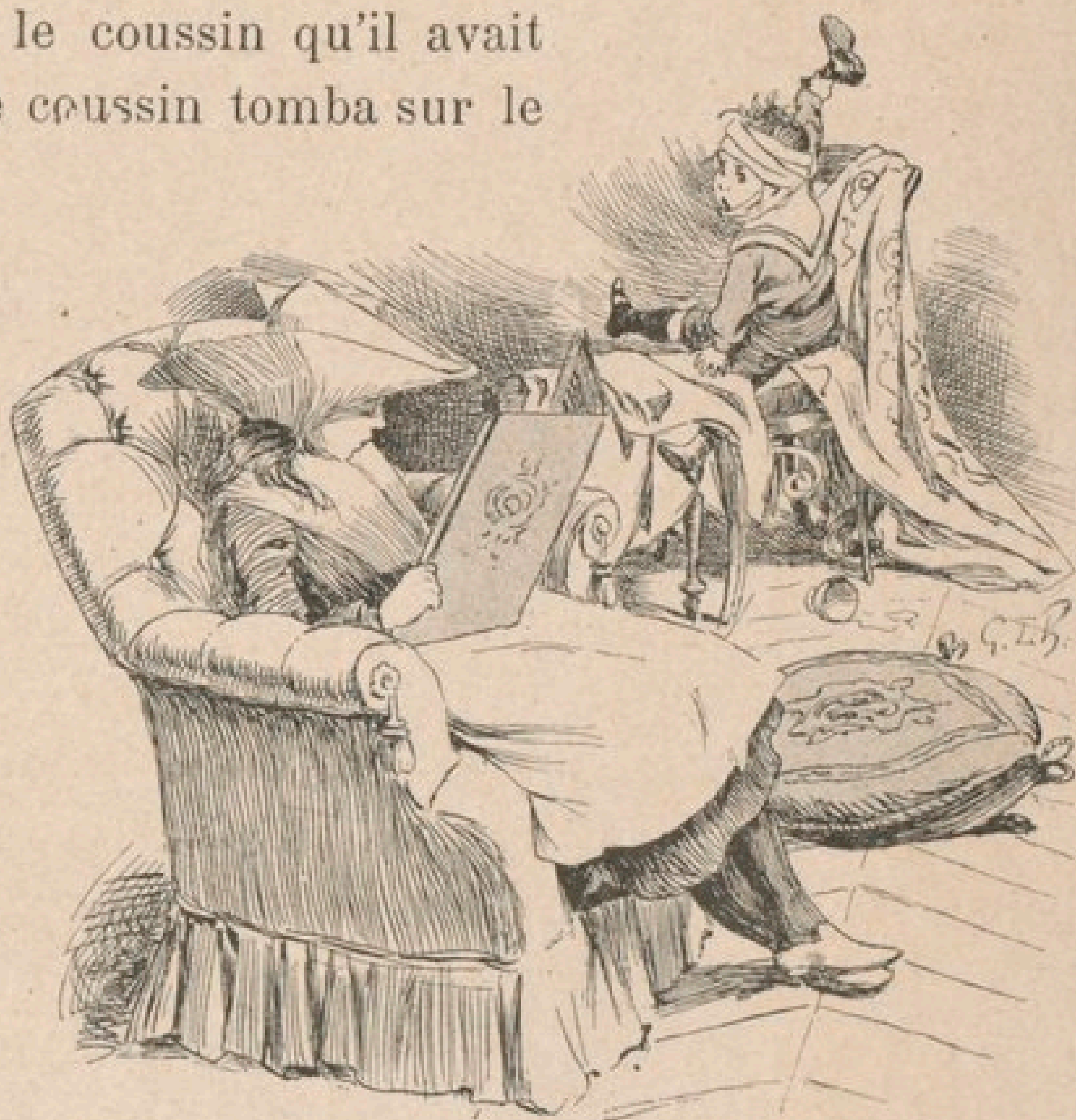
— Chut! les blessés doivent dormir, répondit Mimi continuant sa lecture.

— Non, j'ai assez dormi, je veux me lever!

Mais Mimi ne bougeait que pour tourner les feuilles de son livre.

— Mimi! criait Jean qui s'agitait désespérément, tu m'as attaché les jambes, je ne peux pas me défaire!

Dans sa fureur, il saisit le coussin qu'il avait sous la tête et le lui jeta. Le coussin tomba sur le livre qu'il fit sauter des mains de Mimi; mais, elle le ramassa et se remit à lire comme si rien ne lui était arrivé.



Alors Jean, de plus en plus furieux, voyant qu'en tirant sur les serviettes il ne faisait que resserrer les nœuds autour de ses jambes, enleva un de ses souliers et le lança à sa sœur. Le soulier l'atteignit en pleine figure, elle poussa un cri et

porta la main à sa tête; un des boutons lui avait fait une grosse égratignure, une goutte de sang coulait sur sa joue rose, tandis que des larmes remplissaient ses yeux :

— Méchant! méchant Tout-Petit :

A cette vue et en entendant ce reproche, Jean éclata en sanglots bruyants et se cacha la figure dans ses bras.

Tout de suite, Mimi fut près de lui; elle oubliait sa propre souffrance pour le consoler :

— Ne pleure pas, ne pleure pas! ce n'est rien, je n'ai plus mal du tout. Regarde, tu vas voir que je ris.

Jean regarda. Mimi riait en effet, mais ses yeux étaient encore rouges et il y avait toujours du sang sur sa joue, aussi, il se remit à pleurer :

— Pourquoi m'as-tu attaché comme ça, Mimi? Et puis tu ne veux pas venir quand je t'appelle!... C'est pour ça que j'ai jeté mon soulier.

— Oui, reprit Mimi, c'est de ma faute, j'aurais dû venir te détacher; seulement l'histoire était si intéressante que je ne t'entendais presque pas... Et puis, tu sais, quand les gens ne vous répondent pas, il ne faut pas leur jeter pour cela son soulier à la tête... C'est très dur un soulier!

— Je ne le ferai plus jamais, pleura Jean honteux et repentant, car il avait bon cœur et il aimait beaucoup sa sœur.

— Ne pleure plus, répéta Mimi, ce serait comme la pluie qui coule toujours et c'est si ennuyeux! Vois-tu, je vais défaire toutes ces serviettes; et puis, comme c'est bientôt l'heure de goûter, en attendant, je vais te raconter l'histoire que j'étais en train de lire, veux-tu?

Jean y consentit, son repentir le rendant plus accommodant que de coutume. Du reste, le récit de Mimi ne tarda pas à l'intéresser vivement; il était très joli et Mimi racontait très bien, avec beaucoup de « *et puis* » de « *mais* » et d' « *alors* », décrivant les choses à croire qu'elle les avait vues de ses propres yeux.

C'était l'histoire d'un petit garçon très charitable qui aimait beaucoup les pauvres. Il leur donnait tous les sous qu'il avait, mais comme il n'en possédait pas beaucoup, cela lui faisait très grande peine de refuser aux pauvres quand il ne lui restait plus rien. Un jour qu'il revenait de l'école, il rencontra un misérable petit ramoneur, habillé de haillons, et qui n'avait

ni bas ni souliers, pas même des sabots! C'était en hiver et les pieds du petit pauvre étaient tout bleus de froid. Le bon petit garçon, rempli de pitié, enleva aussitôt ses bas et ses souliers qu'il donna au ramoneur, puis il revint pieds nus chez lui.

Les pavés lui faisaient très froid, les cailloux lui piquaient les pieds et la glace des ruisseaux lui cuisait la peau comme une brûlure. Malgré tout, il ne regrettait pas d'avoir donné ses bas et ses souliers, et il se réjouissait à la pensée que le petit ramoneur avait bien chaud, lui! Quand sa bonne le vit rentrer dans cet attirail, elle leva les bras au ciel et poussa les hauts cris :

— Comment! vous avez perdu vos bas et vos souliers? Faut-il que vous soyez sans soin!

Mais la maman du bon petit garçon, ayant appris ce qui s'était passé, empêcha sa bonne de le gronder et dit qu'elle était très heureuse d'avoir un fils si charitable.

Jean trouva l'histoire fort jolie, et rit beaucoup à la description de l'étonnement et des cris de la bonne. Il répétait, en levant ses petits bras vers le plafond :

— Comment! vous avez perdu vos bas et vos souliers!...

Mimi jeta, tout à coup, une exclamation de joie :

— Regarde Jean! il ne pleut plus du tout, voilà le soleil qui brille! C'est comme nous qui pleurions tout à l'heure et maintenant nous rions. Viens goûter! Allons manger notre pain et notre chocolat dans le jardin.

CHAPITRE VII

LA VRAIE GÉNÉROSITÉ VIENT DU CŒUR

Le beau jardin qui s'étendait derrière la maison de ses parents faisait la plus grande joie de Jean Tout-Petit. On y trouvait des bosquets, des allées droites et tournantes, des pelouses, et quantités de coins où l'on pouvait jouer à toutes sortes de choses : à Robinson Crusoé, au chasseur d'ours, ou, simplement, au jardinier en bêchant la terre et plantant des fleurs.

Il y avait aussi, dans ce beau jardin, une balançoire et un trapèze.

Jean montrait beaucoup de dispositions pour la gymnastique, cependant, il avait encore les jambes trop courtes pour pouvoir s'exercer sur le trapèze, excepté lorsque ses grands frères l'aidaient. Quand il était seul, ce qui lui arrivait pendant de longues heures chaque jour, les grands frères et sœurs étant tous à leurs collèges, leurs pensions ou leurs cours, Jean faisait de la gymnastique sur les branches des arbres. Mais quelquefois, il se retrouvait à terre plus vite qu'il ne l'aurait voulu, le pied lui ayant manqué, ou une branche, imprudemment enfourchée, s'étant cassée sous lui.

Heureusement, il ne grimpait jamais très haut, sans quoi ces petits accidents auraient pu avoir des suites graves. Malgré tout, ils faisaient des peurs terribles à la maman de Jean Tout-Petit.

Une autre personne que désolaient et la manie de grimper de Jean et tous les genres de distraction fournies par le grand jardin, c'était Marie, la bonne du Tout-Petit.

Quoique le Tout-Petit ne fût *en homme* que depuis six mois, la quantité de culottes déjà usées par lui était effrayante. Cette pauvre Marie passait son temps à remettre des fonds, des genoux, des pièces de toutes espèces et ce n'était pas sans gémissements :

— Monsieur Tout-Petit userait du fer, déclarait-elle avec conviction et désespoir.

Ne pouvant donner à Jean des pantalons en fer, elle avait rapporté, un jour, un morceau de coutil, dur comme un carton, et l'avait montré, triomphante, à la mère de Jean :

— Voyez, Madame, ce que j'ai trouvé au magasin Bleu ! On m'a dit que c'était inusable! Ça en a bien l'air! Et puis, c'est à petits carreaux noirs et marrons, ce ne serait pas salissant du tout. Si Madame veut, je taillerai là-dedans un pantalon pour M. Tout-Petit... Il en aura peut-être pour quelque temps.

Mme Peyrolle ayant consenti à cet essai, Jean, bientôt, s'était trouvé muni du pantalon confectionné par Marie. Il lui paraissait affreux! Ça ne ressemblait pas à un vêtement de marin comme les culottes de drap ou de toile bleue qu'il avait portées jusque-là. Et puis, l'étoffe se tenait si raide que les frères de Jean, pour s'en moquer, disaient qu'il avait un pantalon en carton-pierre. Cela humiliait très fort le Tout-Petit.

Ce qu'il y avait de plus triste dans cette affaire c'est que le coutil de Marie était réellement inusable. Les escalades dans les arbres, les chutes sur l'herbe, les longues heures de jardinage, à genoux sur la terre ou le gravier, rien n'y faisait! Le pantalon à carreaux s'en allait faire un tour à la lessive et revenait toujours aussi raide et, suivant Jean, aussi laid qu'auparavant.

Un après-midi, peu de temps après le jour de pluie dont nous avons fait le récit dans le chapitre précédent, Jean se promenait, seul et assez mélancolique, dans le jardin.

On était au printemps et il faisait pourtant bien beau ce jour-là ; mais Jean s'ennuyait d'être seul. Il avait rêvé une longue promenade dans le Parc, et par malheur Marie avait eu un grandissime nettoyage à faire; or, les jours où Marie entreprenait de grandissimes nettoyages, il était inutile de lui parler du Parc.

Jean ayant arpenté le jardin dans tous les sens et ne sachant comment se distraire jusqu'au retour de Mimi qui était à sa pension, finit par aller chercher des albums d'images. Il s'installa sur le perron, devant la maison, pour les feuilleter.

Comme il les connaissait tous par cœur, cela ne l'amusait guère, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait apporté, en même temps, un livre à Mimi. Il se mit à en tourner les pages, essayant de lire ce qui était écrit au-dessous des images. Mais, Jean Tout-Petit, qui n'aimait pas beaucoup à se donner du mal pour apprendre, savait très peu lire; il embrouillait les mots, les syllabes, et n'avait rien compris, naturellement, quand il était arrivé au bout d'une ligne avec bien de la peine.

— Ce doit être amusant, tout de même, de savoir tout à fait bien lire, se dit-il, ce jour-là, en poussant un soupir; — savoir lire comme Mimi! L'histoire qu'elle lisait l'autre jour et qu'elle m'a racontée était très jolie.

Jean était en train de se remémorer l'aventure du bon petit garçon et du ramoneur, lorsqu'il vit quelqu'un s'arrêter contre la grille qui séparait le jardin de la rue, et une voix enrouée cria :

— N'y a pas de chiffons à vendre?

Jean regarda. C'était une femme maigre et vieille, ayant l'air très misérable, avec de vieux vêtements usés jusqu'à la corde, à tel point qu'on apercevait ses jambes à travers les accrocs de sa jupe.

Elle portait sur son dos un gros sac à moitié plein, et elle tenait à la main un bâton terminé par un crochet en fer.

— N'y a pas de chiffons, mon p'tit monsieur?

— Non non! dit Jean un peu effrayé.

— En êtes-vous bien sûr, mon p'tit monsieur? Si vous demandiez à votre maman ou à votre bonne? J'ai si grand besoin d'en trouver des chiffons.

La femme ne semblait pas méchante, mais plutôt très malheureuse. Jean qui n'était point sot cessa d'avoir peur, voyant bien qu'il n'y avait pas de raison pour cela. En même temps, il pensait :

— Cette bonne femme a l'air très pauvre, aussi pauvre que le petit ramoneur de l'histoire de Mimi... J'ai bien un sou mais... si je le lui donne... je ne l'aurai plus.

Et, tout pensif et hésitant, Jean tournait et retournait son sou dans sa poche. Tout à coup, sa figure s'éclaira :

— Tiens! mais si... si je lui donnais mon pantalon à carreaux!.. Ça lui ferait peut-être plaisir et, moi, je ne l'aime pas du tout.

Il courut vers la grille et demanda à la femme, en baissant un peu la voix, car il ne savait pas trop où se trouvait Marie et il avait peur d'être entendu :

— Est-ce que vous aimeriez un pantalon, Madame?

— Si j'aimerais un pantalon? répéta la chiffonnière, un peu étonnée de cette question; j'aime tout ce qu'on me donne, mon p'tit monsieur.

— Eh bien! attendez, je vais vous en donner un.

Et Jean partit en courant. Son pantalon à carreaux venait de passer à la lessive, mais il savait très bien où le trouver : sur une haie, dans le jardin, où il séchait au soleil. Jean l'y avait vu, un quart d'heure plus tôt.

Il s'en empara, en fit un bouchon, et, toujours courant, revint à la grille d'entrée. Il avait grand peur que la chiffonnière ne fût repartie... Elle était toujours là; ses yeux fatigués regardaient dans le jardin, sans avoir l'air de voir, et ses mains noires et ridées s'appuyaient sur son bâton crochu.

— Voilà, Madame, dit Jean en glissant le vêtement à travers les barreaux de la grille! Il n'est pas joli, mais si vous en voulez, je vous le donne.

— Je crois bien que j'en veux! dit la femme qui déploya le vêtement; il n'a pas un trou! ça fera bien l'affaire de mon garçon. Merci, Monsieur, et bonjour.

La chiffonnière s'éloigna. Jean retourna prendre sa place sur le perron, en gambadant. Il se disait :

— Je suis joliment content de ne plus avoir mon vilain pantalon à carreaux qui était si laid... Je suis comme le petit garçon... j'ai donné mon pantalon, c'est même encore bien mieux que de donner simplement ses bas et ses souliers!

Et Jean Tout-Petit, songeant à cela, se sentait si content de lui, que, s'il avait pu, il se serait mis dans une niche comme un petit saint, avec une auréole autour du front.



VOILA, MADAME, DIT JEAN, JE VOUS LE DONNE.

Le lendemain matin, Jean, à demi réveillé, pelotonné sous ses couvertures, attendait que Marie vînt l'avertir de se lever, lorsqu'il entendit, dans le corridor, un bruit de discussion qui lui fit ouvrir tout à fait les yeux.

La voix un peu pointue de Marie disait sur un ton mécontent :

— Je suis sûre, Eulalie, que vous l'aurez ramassé, sans faire attention, avec vos torchons; il séchait sur la haie voisine.

Et la bonne grosse voix de la cuisinière répondit sans se fâcher :

— Voyons! je ne suis bourtant pas si pête que j'irais brendre le bantalon de M. Tout-Betit bour un torchon!

— Enfin! je ne peux le trouver nulle part; je le cherche partout, depuis une heure! Je voulais lui donner un coup de fer pour le mettre à M. Jean ce matin. C'est tout de même ennuyeux à la fin! il faut bien que quelqu'un l'ait pris; — grondait Marie de plus en plus fâchée.

Jean, qui ne perdait pas un mot de tout cela, riait sous ses couvertures, et s'amusait beaucoup de la colère de Marie. Mais, il entendit Eulalie qui reprenait :

— Savez-fous, Marie, eh pien! je serais pas étonnée tu tout si c'était M. Tout-Betit lui-même qui l'avait bris et caché, son bantalon. Fous savez qu'il ne l'aime pas et qu'il est toujours fâché quand fous lui mettez...

— Ah! si c'est lui, par exemple!...

Et Marie entra comme un coup de vent dans la chambre de Jean. Celui-ci, le nez enfoui dans son oreiller, semblait dormir très fort.

— Monsieur Jean, Monsieur Jean! Écoutez donc!... Allons! vous êtes réveillé, les rideaux sont ouverts, c'est inutile de faire semblant de dormir. Qu'est-ce que vous avez fait de votre pantalon?

— Mon pantalon?

— Oui, votre pantalon à carreaux? Vous l'avez pris et caché, ce n'est pas la peine de me le faire chercher plus longtemps, j'en ai assez de cette plaisanterie-là!

— Ne le cherche pas, Marie.

— Alors, dites-moi où il est.

— Je ne sais pas. Il est peut-être très loin... Un pantalon ça a des jambes, peut-être que ça peut marcher quand ça veut.

— Allons, mon Tout-Petit, soyez gentil, dites-moi où vous l'avez caché.

— Je ne l'ai pas caché.

— Écoutez, Monsieur Jean, je vais me fâcher! Si vous ne voulez pas me dire où il est, comme vous avez encore fait un accroc à votre pantalon de drap, hier, je vous remettrai une de vos vieilles blouses, et vous serez habillé en fille, ni plus ni moins qu'il y a six mois.

— Je ne veux pas être en fille! cria Jean furieux et indigné; et, s'échappant des bras de Marie, il courut en chemise jusque dans la chambre de sa mère.



— Maman! Marie veut me mettre en fille!

— Madame, Monsieur Jean ne veut pas me dire où il a caché son pantalon à carreaux, criait Marie arrivant derrière lui; — il a déchiré son pantalon de drap, hier, et le troisième est chez le teinturier, ainsi je n'ai pas autre chose que ses vieilles blouses pour l'habiller.

— Maman, n'est-ce pas que tu vas lui défendre de me mettre en fille!

— Voyons, Jean, où as-tu caché ce pantalon à carreaux, questionna sa mère d'un ton sérieux.

— Je ne l'ai pas caché, dit Jean en riant, je l'ai donné, hier, à une très pauvre femme qui passait dans la rue. J'ai fait comme le petit garçon de l'histoire de Mimi qui avait donné ses bas et souliers...

Mme Peyrolle ne comprenait pas bien, mais Mimi qui se trouvait dans la chambre, lui expliqua la chose; cette pauvre Mimi était tout attendrie, elle trouvait son tout petit Jean admirable et l'embrassait tant qu'elle pouvait :

— Maman, il ne faut pas le gronder. C'est très beau ce qu'il a fait là!

Marie, comme la bonne du bon petit garçon, levait les bras au ciel :

— Il a donné son pantalon! un pantalon tout neuf encore, et si solide! Je ne retrouverai jamais le pareil!

La maman de Jean, au milieu de tout ce tapage, regardait son fils d'un air grave :

— Viens sur mes genoux, Jean, et écoute-moi bien. Est-ce que cela t'a fait beaucoup de peine de donner ton pantalon à carreaux?

— Oh non! avoua Jean, il était si laid! je ne l'aimais pas du tout.

— C'est pour cela que tu l'as donné à la pauvre femme et non pas pour lui rendre service?

Jean baissa la tête :

— Elle a dit qu'elle était bien contente, la pauvre femme...

— Mais, dis-moi? tu devais avoir au moins un sou dans ta poche, le lui as-tu donné aussi?

Jean baissa la tête encore plus bas et balbutia :

— Non.

— Ainsi, continua sa mère; tu as gardé ce qui te faisait plaisir et tu as donné ce que tu n'aimais pas. Eh bien! mon petit garçon, cela ne s'appelle pas du tout faire la charité, et tu ne ressembles en rien à l'enfant charitable de l'histoire de Mimi. Lui, s'était privé de quelque chose qui lui était agréable, toi tu t'es débarrassé de ce qui t'était désagréable; tu vois la différence.

Jean tenait sa tête si bas qu'on ne voyait plus que ses cheveux. Sa mère continua :

— Je vais te dire, de plus, qu'un petit garçon de ton âge ne doit rien donner (sauf les sous qui lui appartiennent) sans en avoir la permission, parce qu'il court le risque de faire des sottises comme tu en as fait une. Si tu étais venu me dire que cette pauvre femme demandait la charité, je lui aurais trouvé sans doute des choses tout aussi utiles que ce vêtement.

Jean restait silencieux. Sa mère l'embrassa :

— Tu as compris, je le vois, que tu n'avais aucune raison de te sentir si fier, et je suis sûre qu'une autre fois tu réfléchiras avant d'agir. Maintenant va t'habiller.

— Je ne veux pas être habillé en fille, — pleurnicha Jean.

— Il faut bien qu'on te mette une de tes blouses, jusqu'à ce que

Marie ait eu le temps de raccommoder l'accroc que tu as fait à ton pantalon de drap.

Jean pleura pendant tout le temps que dura sa toilette, malgré les efforts de Mimi pour le consoler. Quand ce fut terminé, quand Marie lui eut enfilé une de ses anciennes blouses, devenue trop courte, car il avait beaucoup grandi depuis six mois, il se sentit si honteux que, pour n'être vu de personne, il courut se cacher dans le jardin, sous le perron, derrière une rangée de gros vases de fleurs.

Il y resta longtemps, bien que sa mère et Mimi l'eussent appelé à plusieurs reprises. Ce qui le désolait le plus c'était l'idée que ses grands frères, en rentrant du collège pour le déjeuner, le verraient avec sa robe de fille.

Il était plongé dans ces tristes réflexions, lorsqu'il entendit tout à coup, dans la rue, une voix enrourée qui criait :

— Avez-vous des chiffons à vendre? Avez-vous des chiffons!

Jean reconnut tout de suite le cri de la chiffonnière; il s'élança aussitôt de sa cachette et courut à la grille.

— Madame! Madame! appela-t-il.

La femme se retourna :

— Qu'est-ce que vous avez fait de mon pantalon que je vous ai donné hier?

La figure noire, toute pâle et ridée de la chiffonnière, s'éclaira d'un sourire heureux :

— Ce que j'en ai fait, mon petit monsieur? Tenez! voyez!

En disant ces mots, elle poussa, vers la grille, un tout petit garçon qu'elle traînait par la main. Il n'avait guère que trois ans et serait arrivé à l'épaule de Jean; celui-ci vit qu'il était affublé de la fameuse culotte à carreaux qui lui tombait sur les talons; il en semblait tout fier et la contemplait avec extase.

— Ah! continua la chiffonnière; il a été joliment content quand je la lui ai mise... plus fier qu'un roi!

— Il faut me la rendre, dit Jean sans l'écouter; on m'a grondé parce que je vous l'avais donnée, et puis je n'en ai plus d'autre, maintenant.

— Vous la rendre! se récria la femme. — Mais pensez donc, mon petit

monsieur, que, depuis trois jours, je n'avais pas sorti mon pauvre Jujules, parce que je n'avais plus rien à lui mettre sur le corps.

— Moi non plus, je n'ai plus rien! je ne veux pas rester avec cette vilaine robe de fille! Rendez-le moi, mon pantalon!

La chiffonnière joignit les mains :

— Mon Dieu! c'est-il possible que vous me demandiez une chose pareille, quand vous avez été si charitable hier! Si je vous rends votre pantalon, Jujules n'aura plus autre chose sur lui qu'une mauvaise chemise!

En entendant les plaintes de sa mère, et cette menace de lui enlever le pantalon tant admiré, Jujules se mit à pleurer, les poings enfoncés dans ses yeux.

Jean resta muet, hésitant. Tout à coup, la voix de sa mère dit derrière lui :

— Veux-tu, vraiment, que ce pauvre petit te rende ton pantalon et retourne chez lui en chemise? Crois-tu que ce soit bien de reprendre ainsi ce qu'on a donné?

— Non, dit Jean Tout-Petit, le cœur très gros et tout attendri; je ne veux pas le lui reprendre, puisqu'il pleure. Je ne vais pas te le reprendre, va! ne pleure pas.



Le pauvre Jujules, à ces paroles réconfortantes, s'essuya le nez et les yeux sur sa manche.

— Remercie le petit Monsieur, lui dit sa mère.

— Merci m'sieur, marmotta le petiot.

De plus en plus attendri, Jean fouilla dans sa poche et en tira son unique sou :

— Tiens! prends ça aussi.

— A la bonne heure!

dit Mme Peyrolle, et elle joignit une aumône à celle de son fils. La chiffonnière et Jujules s'en allèrent consolés et tout heureux.

Alors, la maman de Jean le prit dans ses bras et lui demanda :

— Tu vas donc rester avec ta robe tout l'après-midi?

— Tant pis! fit Jean, très courageux, mais un peu triste; je vais rester avec ma robe.

— Voilà qui est bien! s'écria sa mère en l'embrassant très fort, c'est cela, mon chéri, la vraie générosité qui vient du cœur. Tu ressembles tout à fait, maintenant, au bon petit garçon de l'histoire; et je vais te récompenser en t'ôtant cette vilaine blouse qui te chagrine tant. Ton pantalon est raccommodé, je l'ai reprisé moi-même, pour que tu n'aies pas besoin d'attendre que Marie ait le temps de le faire.

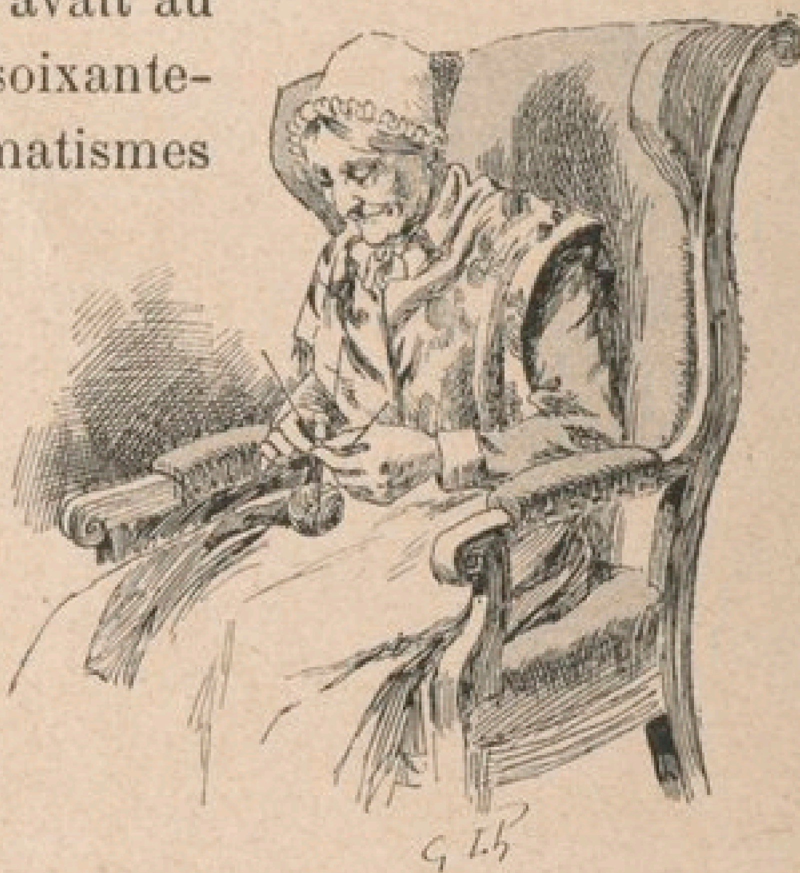
CHAPITRE VIII

« VENTRE AFFAMÉ N'A PAS D'OREILLES »

Il y avait, dans un coin de la maison des parents de Jean, une chambre habitée par une vieille femme très âgée.

C'était la vieille Ursule, qui avait été la bonne de M. Peyrolle, le père de Jean, quand il était petit.

Jean Tout-Petit nous aurait dit qu'elle avait au moins cent ans; elle n'en avait guère que soixante-quinze, mais c'est déjà un bel âge, et les rhumatismes qui la tourmentaient depuis longtemps l'avaient toute cassée et presque paralysée. M. Peyrolle aimait beaucoup sa vieille bonne qui l'avait servi, lui et sa famille, si fidèlement, pendant tant d'années, aussi il avait voulu la garder dans sa maison lorsqu'elle était devenue impotente et incapable de travailler.



La vieille Ursule, qui ne pouvait presque plus se remuer, restait toute la journée dans un grand fauteuil à oreillettes qui lui venait de sa grand'mère (je vous laisse à penser quel âge pouvait avoir ce fauteuil!), au coin de sa cheminée, en hiver, et auprès de la fenêtre, en été.

Elle portait sur ses cheveux gris une coiffe toujours bien blanche, sur ses épaules un beau fichu d'indienne à ramages, et, sans cesse, sans

jamais s'arrêter, même lorsqu'elle causait, elle tricotait, tricotait...

Jean aimait beaucoup à aller voir Ursule, surtout les jours d'hiver ou les jours de pluie, quand il ne pouvait pas courir au jardin. Ursule avait dans sa chambre toutes sortes de choses curieuses à regarder de près : des gravures toutes jaunies; des photographies si passées qu'il fallait les retourner pendant un quart d'heure, avant de pouvoir trouver le sens où l'on apercevait vaguement quelque chose qu'on ne distinguait pas très bien; des statuettes en plâtre ou peintes, de la sainte Vierge, de l'enfant Jésus et de tous les saints du paradis... Sur la cheminée, on voyait encore des boîtes en coquillages; deux bonshommes très singuliers, construits avec des pinces de homards et qui avaient l'air de se disputer, enfin, sous un globe de verre, une corbeille de fleurs et de fruits en cire, si parfaitement imités qu'on les aurait crus vrais! Lorsqu'on allait chez Ursule, on y trouvait fort souvent, assise en face d'elle, une autre vieille femme, presque aussi ridée et cassée que la vieille bonne, quoiqu'un peu plus alerte, puisqu'elle pouvait marcher, en boitillant, à l'aide d'une canne. C'était Mam'zelle Pulchérie Poilon, l'amie d'enfance d'Ursule, qui venait lui rendre visite presque tous les jours. Les deux bonnes femmes étaient enchantées quand elles voyaient arriver Jean Tout-Petit, et elles lui faisaient un accueil charmant :

— Voilà monsieur Tout-Petit. — Est-il gentil! — Comme il grandit!... — Comme il a l'air sage!

Ce dernier compliment n'était pas toujours mérité, mais les gens très vieux n'y voient plus très clair et sont souvent portés à l'indulgence.

— Il est tout le portrait de son père! disait encore Ursule avec fierté, et il a joliment raison!

— Il me rappelle aussi beaucoup M. de Vergny, mon vieux maître, quand il avait quatre ans, observait Mlle Pulchérie.

Jean était content de ressembler à son père, mais il avait vu souvent M. de Vergny, un gros monsieur, avec un grand nez rouge, un menton qui n'en finissait plus, et des sourcils gris si épais, au-dessus de ses yeux noirs, qu'on les aurait pris pour une paire de moustaches qui auraient poussé là par erreur au lieu de pousser sous le nez; et Jean ne se sentait pas du tout flatté de la prétendue ressemblance découverte par Mlle Pulchérie.

Il montait sur une chaise, se regardait dans la glace, et déclarait, chaque fois, avec gravité : — Je ne ressemble pas du tout à M. de Vergny, mademoiselle Pulchérie.

Cela faisait beaucoup rire les deux vieilles; puis elles se remettaient à causer, tandis que Jean jouait sur le tapis, auprès d'elles, ou se promenait à travers la chambre. De temps en temps, Mam'zelle Pulchérie tirait sa tabatière, Ursule, aussitôt, faisait de même, et toutes deux s'offraient réciproquement une prise de tabac qu'elles humaient avec lenteur et délice.

— Ah! soupirait Mlle Pulchérie qui était un brin sentimentale, si on n'avait pas ça pour se remonter de temps en temps, le cœur vous manquerait bien souvent, à toutes les tristesses qu'on repense! Mais c'est la consolation des vieux, la prise, cela égaye... at... chum ! cela regaillardit... at... chum !...

— Oui, répondait Ursule plus prosaïquement, — cela éclaircit les idées, at... chum! c'est une bonne chose, at... chum!... celui qui l'a inventée n'était pas une bête.

Jean les regardait faire, et se demandait, avec étonnement, comment il pouvait être si agréable de se bourrer le nez avec cette vilaine poudre noire qui sentait fort et provoquait d'irrésistibles éternuements.

Mlle Pulchérie ne manquait guère souvent de rouvrir sa boîte pour lui offrir une prise :

— Vous n'en voulez pas, monsieur Jean ? Ah! si vous saviez ce que c'est bon! Mais vous êtes encore trop jeune, vous y viendrez plus tard, allez!

— Non ! disait Jean ennuyé de cette supposition.

— Laissez-le donc, ce petit, — reprenait Ursule, — est-ce que le tabac est bon à son âge? Je sais bien quelle prise il aime, moi!

Et elle tirait de sa boîte à ouvrage une bonbonnière où se trouvaient des pastilles de chocolat :

— Tu ne refuseras pas ma prise à moi, hein, monsieur Tout-Petit?

Et Jean ne refusait jamais, car il était très gourmand de chocolat.

Quand Mlle Pulchérie Poilon n'était pas là, ou quand elle s'était retirée avec force révérence et des : « Au plaisir de vous voir, Ursule! et vous aussi M. Tout-Petit », dix fois répétés, Jean s'amusait d'une autre façon, il se faisait raconter des histoires par Ursule.

Ah! elle en savait de bien belles, comme personne autre n'en pouvait dire. Mimi et Jean étaient souvent demeurés des après-midi entiers à l'écouter, en regardant voltiger ses aiguilles. Car, tandis que la langue d'Ursule fonctionnait, les grandes aiguilles de bois ou d'acier allaient toujours leur train, cliquetant entre ses doigts longs et jaunis, avec un petit bruit de castagnettes; et les chaussettes, les bas d'enfants, les jupons de pauvres s'empilaient dans une grande corbeille, à côté d'elle.

Un matin, vers l'heure du déjeuner, Ursule vit sa porte s'ouvrir lentement, et Jean entra, les lèvres en moue et la figure très assombrie.

— Eh bien! mon Tout-Petit? C'est gentil de venir dire bonjour à la vieille Ursule.

Jean l'embrassa, mais il demeurait silencieux et taciturne.

— Cela ne va donc pas ce matin? — questionna Ursule en le regardant par-dessus ses lunettes.

Jean ne répondit pas; au bout d'un instant, il questionna à son tour :

— Est-ce que tu as déjeuné, Ursule?

— Oui, mon Tout-Petit, j'ai mangé, il y a une petite demi-heure.

Jean soupira et se replongea dans ses sombres méditations; puis de nouveau :

— Tu étais contente de déjeuner, Ursule?

Les yeux bleu-pâle d'Ursule, qui étaient très malins par moment, commencèrent à rire un peu, mais elle resta sérieuse et répondit :

— Que non! mon Tout-Petit, je n'étais pas si contente que cela; ce sont les gourmands qui se réjouissent de manger, comme s'il n'y avait pas bien d'autres occupations plus jolies et plus agréables dans la vie. C'est très vilain, tu sais, d'être gourmand.

Il se fit un silence encore plus long que les précédents, puis Jean, qui tournait autour du fauteuil de la vieille, dit d'un ton insinuant :

— Tu ne prises pas, ce matin, Ursule?

— J'attends Mlle Pulchérie pour cela, c'est plus agréable encore en compagnie; et, du coin des yeux, Ursule, riait de plus belle.

— Hum! fit Jean Tout-Petit qui n'avait nul besoin de tousser; — tu... tu... ne m'offres pas une prise de chocolat, Ursule?

— Non, je ne t'en offre pas, parce que mon petit doigt m'a dit qu'il ne fallait pas t'en offrir.

— Pourquoi cela! Il est bête ton petit doigt.

— Du tout! il est bien renseigné, voilà! Il m'a dit que tu avais avalé ce matin une bonne médecine, et que tu ne dois rien manger d'ici une heure... Est-ce qu'il se serait trompé, par hasard? Est-ce qu'il aurait menti? Cela ne lui arrive pourtant jamais.

— Ce n'est pas ton petit doigt, va, je sais bien! c'est Marie ou maman qui t'a avertie pour que tu ne me donnes rien.

— Elles ont bien fait, petit gourmand! car tu es venu ici, tourner autour de ma boîte de pastilles, comme le renard autour du poulailler.

— C'est que j'ai bien faim! si tu savais, Ursule. Tout le monde déjeune, il n'y a que moi qui n'ai rien... C'est pas gentil! Si tu me donnais une petite pastille, tu sais, ça ne me ferait pas mal, je t'assure.

— Moi je te dis que ça te ferait mal, et que tu serais fâché ensuite de l'avoir mangée. Quand on est petiot, vois-tu, il faut croire les gens âgés.

Jean s'assit sur un tabouret, avec un gros soupir :

— Quelle heure est-il, Ursule?

— Il est midi moins le quart, mon Tout-Petit; tu n'as plus guère que trois quarts d'heure à attendre.

— C'est long, dis, Ursule, trois quarts d'heure?

— Mais non ce n'est pas si long que tu le crois.

— Oh! tu dis cela parce que tu as déjeuné, toi!

— Écoute, reprit Ursule, veux-tu que je te raconte une histoire, une belle, pendant ces trois quarts d'heure-là? Tu verras que tu ne penseras plus à ta faim.

— Oh! répéta Jean d'un air de doute; — tu dis cela parce que tu as déjeuné, toi!

— Alors, tu ne veux pas de mon histoire?

— Si! mais j'aimerais mieux que tu me donnes quelque chose à manger pendant que tu la raconteras.

— Allons! allons! mon Tout-Petit, tu es trop gourmand, ce n'est vraiment pas beau. Écoute un peu l'histoire :

« Il y avait une fois un petit prince et une petite princesse qui s'appe-

laient Bellindor et Belladora. La petite princesse était belle comme le jour et le petit prince beau comme le soleil. Leurs pères étaient rois de deux pays voisins, aussi ils se voyaient très souvent et jouaient sans cesse ensemble, comme toi et Mimi... »

— Est-ce qu'ils mangeaient leur goûter ensemble? interrompit Jean.

— Je ne sais pas, reprit Ursule; — ils n'étaient gourmands ni l'un ni l'autre, et, quand ils mangeaient leur goûter ils n'y prenaient pas grand intérêt...

« Le petit prince et la petite princesse étaient les plus gentils enfants qu'on pût voir et parfaitement élevés par leurs parents.

« Bellindor se montrait toujours brave, doux, généreux; il n'était pas orgueilleux, jamais il ne mentait, sachant qu'il n'y a rien de plus horrible et de plus lâche que le mensonge. Quoiqu'il fût grand et fort, jamais il n'en abusait avec de plus petits que lui.

« Belladora aimable, obéissante, charitable, se faisait adorer de tout le monde, aussi, chaque jour, elle devenait plus jolie. Ce qu'il y avait de plus remarquable en elle c'étaient ses cheveux blonds : on les aurait cru couverts de poudre d'or, tant ils étincelaient, à les prendre pour les rayons mêmes du soleil! Dès l'âge le plus tendre, elle se les était toujours laissé parfaitement peigner, sans crier, se fâcher, grogner et pester, ainsi que beaucoup d'enfants le font, aussi ils avaient atteint une longueur extraordinaire. Deux femmes de chambre avaient fort à faire, chaque matin, pour les débrouiller et les natter, et jamais elles n'y seraient parvenues si Belladora n'y avait pas mis toute la patience...

— Est-ce que cela durait jusqu'à l'heure du déjeuner? questionna Jean; est-ce qu'elle pouvait boire son lait, pendant qu'on la peignait?

— L'histoire ne le raconte pas... Tout ce que je puis te dire c'est qu'il lui arrivait souvent, lorsqu'elle apercevait un pauvre par la fenêtre, de lui envoyer son déjeuner et de se contenter de pain sec.

« Elle était si bonne, si parfaite que, prétendait-on, les gens les plus désagréables, en vivant près d'elle, finissaient par devenir à peu près charmants; on racontait même, et j'ai de la peine à le croire, que les plus laids

devenaient presque jolis à force de la regarder »... — Qu'est-ce que tu fais donc, Tout-Petit? pourquoi montes-tu sur cette chaise ?

— C'était pour voir de plus près ta pendule, Ursule; il me semble qu'il y a une des aiguilles qui ne marche pas... Jamais elle n'arrivera à midi et demi, si on ne la pousse pas un peu.

— Pousser les aiguilles de ma pendule, monsieur Tout-Petit! que je t'y prenne! Tu sais bien que c'est défendu... Écoute mon histoire, et reste quelque temps sans regarder le cadran ni ses aiguilles, tu verras qu'elles avanceront.



Jean se rassit avec un soupir, et se prit la tête à deux mains pour l'empêcher de se lever vers la pendule.

— « Il y avait, non loin de là, continua Ursule, une reine fort méchante et qu'on disait même un peu sorcière. Elle possédait (et c'était sans doute en punition de toutes ses méchancetés que le ciel le lui avait envoyé) un fils affreux, un nain, bossu, bancal, avec des bras si longs qu'il lui était facile d'enfiler ses souliers, sans s'asseoir ni se courber; de plus, ses yeux tout de travers semblaient regarder sans cesse une grosse verrue, ornée de trois poils, qu'il avait au bout du nez! Il était si méchant que personne ne pouvait le souffrir, on le fuyait comme la peste. La reine Bavaré (c'était le nom de sa mère), ayant entendu parler de la petite princesse Belladora, se mit dans la tête de la donner pour épouse à son monstre de fils; elle pensait que dans sa compagnie il deviendrait peut-être un peu moins affreux, et que grâce à sa charmante femme, ses sujets arriveraient à le supporter. Elle prit donc des renseignements dans ce but, mais apprit, à sa grande fureur, que Belladora devait épouser le petit prince Bellindor : c'était une affaire convenue, les deux enfants s'aimaient tendrement et leurs peuples se réjouissaient d'avance à l'idée de cette union.

« Bavaré entra dans une grande colère, et commença par casser son sceptre sur le dos de son ministre des affaires étrangères qui était venu lui rapporter la chose. Le sceptre était en or massif, tu juges si ce traitement fit du bien au malheureux ministre! Il dut garder le lit pendant deux mois avec des cataplasmes de chandelle... »

— Et est-ce qu'on l'empêcha de manger, pendant tout ce temps-là? demanda Jean.

— C'est probable... Mais tout cela était fort indifférent à la méchante Bavaré; « quant à son effroyable fils, le prince Cancrelati, il ne fit qu'en rire.

« Cependant Bavaré s'en alla trouver un sorcier de ses amis, et lui promit, s'il lui donnait le moyen de s'emparer de Belladora, de lui céder tout le miel des ruches de son royaume. Ce sorcier était très friand de miel; si habile qu'il fût, il n'avait jamais pu s'en fabriquer par ses maléfices, et les abeilles qui sont des créatures du bon Dieu ne voulaient pas en déposer pour lui dans les ruches qu'il leur construisait. Il fut donc enchanté de la proposition, et jura, à la reine Bavaré, qu'il ne tarderait pas à lui livrer la petite princesse Belladora.

« Il se mit, en effet, à rôder autour du palais qu'elle habitait, guettant une bonne occasion. Un jour qu'elle se promenait, il l'enveloppa d'un gros nuage noir, pensant ainsi pouvoir l'enlever sans qu'on s'en aperçût; mais les cheveux d'or de Belladora brillaient d'un tel éclat qu'ils transperçaient le nuage, et ses suivantes ne la perdirent pas de vue un seul instant.

« Alors le méchant homme imagina autre chose. Un jour qu'il savait Bellindor à la chasse, et que Belladora se promenait avec deux suivantes dans le parc du roi son père, le sorcier se mit à imiter, dans l'épaisseur d'un fourré, la voix de Bellindor, et cria :

« — Oh! Belladora, ma petite amie, je suis affreusement blessé, viens vite à mon aide!

« Belladora se précipita au travers du taillis épais, avant que ses suivantes eussent eu le temps de la suivre. L'affreux sorcier qui la guettait, la saisit dans ses bras, enfourcha une grosse chouette qui lui servait de monture dans ces cas-là, et disparut en un clin d'œil, avec sa proie. Les suivantes eurent beau fouiller le taillis, battre les buissons, parcourir tout le parc, elles ne retrouvèrent plus trace de la petite princesse.

« En apprenant cette affreuse nouvelle, le père et la mère de Belladora crurent mourir de chagrin, et, dans tout le pays, tout le monde pleurait.

« Quand le prince Bellindor revint de la chasse et sut que Belladora avait disparu, il entra à son tour dans un grand désespoir. Mais il était brave et savait qu'on ne répare pas les malheurs en pleurant. Il fit seller

son cheval, Pieds-ailés, qui pouvait galoper des journées entières sans s'arrêter, il prit sa lance et son épée, embrassa ses parents et partit à toute bride en criant : — « Je reviendrai avec ma chère Belladora ou jamais !... »

— Est-ce qu'il ne prit pas le temps de déjeuner avant de partir ? questionna Jean Tout-Petit.

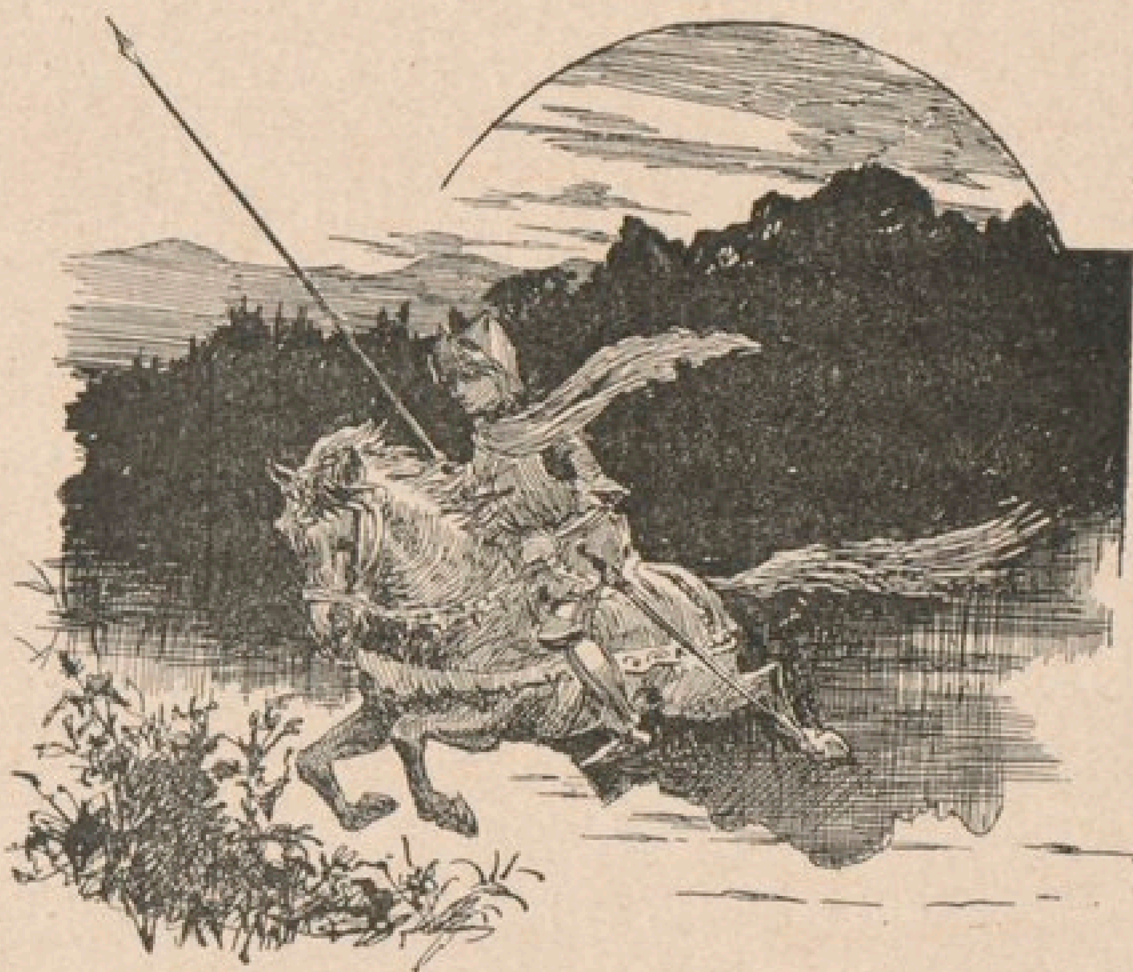
— Certainement non ! répondit Ursule, — il ne songeait qu'à Belladora et ne pensait guère à manger... J'ai bien peur que tu ne sois jamais capable d'en faire autant. Écoute donc la suite de l'histoire, au lieu de toujours guetter la pendule.

— Jusqu'où faut-il que l'aiguille marche pour qu'il soit midi et demi, dis ?

— La pendule sonnera un coup quand elle y arrivera, ainsi tu le sauras. Ce ne sera plus bien long maintenant. Tu ne veux pas savoir ce qui arriva au prince Bellindor ?

— Si, répondit Jean, je voudrais savoir combien de temps il galopa sans manger, sur son cheval.

— Toute la journée !... « Il s'en allait le long des routes, à travers les grands bois, sautant les rivières et les fossés, franchissant de grandes prairies. Et le lendemain il recommença, et le jour suivant, et bien des jours après... mais il ne trouvait pas trace de Belladora. Il continuait malgré tout, le cœur rempli de tristesse, et il demandait aux grands cerfs des forêts :



« — N'avez-vous pas vu, ma chère petite amie, Belladora ?

« Mais les grands cerfs, avec de grosses larmes dans leurs yeux, répondaient :

« — Nous ne l'avons vue nulle part.

« Il demandait aux fleurs, dans les prairies :

« — Avez-vous vu passer ma chère petite Belladora!

« Et les fleurs dans les prairies, toutes mouillées de rosée comme de larmes, répondaient : « — Nous ne l'avons pas vue passer...

« Il demandait à tous les petits oiseaux :

« — Est-ce que vous n'avez pas rencontré ma petite amie, ma chère Belladora?

« Mais les oiseaux pépiaient tout tristes :« — Nous ne l'avons pas rencontrée.

« Sans se décourager, le brave prince allait toujours. Ni les fleuves, ni les montagnes, ni les mers ne l'arrêtaient. Pieds-ailés, son bon cheval, ne se laissait effrayer par rien et nageait aussi bien qu'il galopait.

« Un jour, dans une forêt, Bellindor vit une affreuse araignée qui avait attrapé dans sa toile un pauvre petit colibri et se préparait à le dévorer. Bellindor était très bon, il eut pitié du petit oiseau, et du bout de sa lance déchira la toile.

« Le petit colibri se mit à voleter autour de la tête du prince, comme pour le remercier de sa délivrance, puis il s'élança devant lui, semblant l'appeler par des cris répétés, et Bellindor croyait entendre :

« — Suis-moi! suis-moi!

« — Allons! dit le prince à Pieds-ailés, et Pieds-ailés partit comme une flèche.

« L'oiseau volait devant, il avait l'air d'une petite flamme bleue et rose.

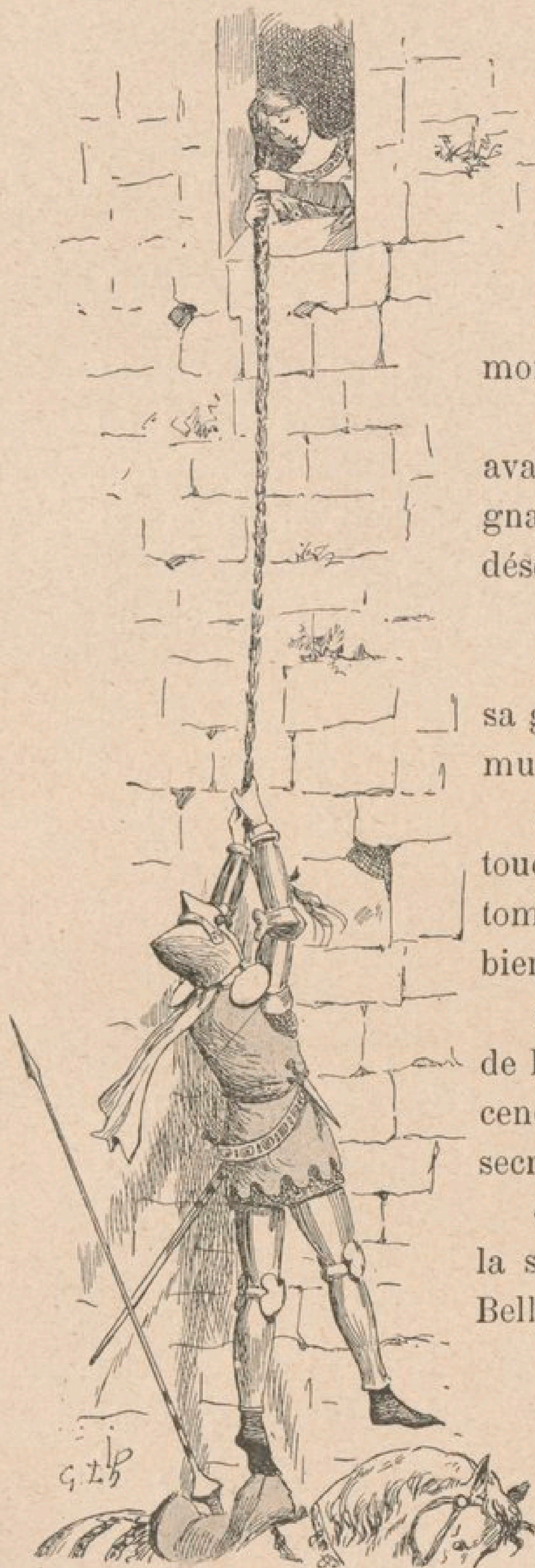
« Au moment où le soleil se couchait, ils arrivèrent dans une plaine, au pied de très grandes montagnes; et, au milieu de la plaine, se dressait une tour en or. Tout au haut de la tour, une fenêtre était ouverte. L'oiseau alla se percher sur le bord et, changeant son cri, il semblait siffler :

« — Ici! Ici! Ici!...

« Bellindor arrêta son cheval et regarda. A la fenêtre de la tour il aperçut Belladora qui nattait ses grands cheveux. Au même moment, Belladora abaissa les yeux vers la plaine et reconnut le cavalier arrêté au pied de la tour. Et, tous deux, en pleurant de joie, se tendaient les bras.

« Enfin le prince, posant sa lance en arrêt, se mit à faire le tour du donjon, pour en trouver la porte. Mais il eut beau recommencer trois fois,

il ne trouva rien : la tour n'avait ni porte ni fenêtre, excepté celle, tout en haut, où se tenait Belladora.



« Exaspéré, Bellindor se mit à frapper les murs d'or, mais ils étaient trop durs et ne bronchèrent pas.

« — Que faire, Belladora, ma petite amie, que faire? cria le prince.

« — Mets ton cheval, tout près du mur, et monte debout sur ta selle, lui répondit Belladora.

« Le prince monta debout sur sa selle, mais il avait beau s'allonger et tendre les bras, il n'atteignaït pas le bord de la fenêtre, et tous deux se désespéraient. Tout à coup, Belladora s'écria.

« — Et mes cheveux! et mes cheveux!...

« Se penchant par la fenêtre, elle laissa tomber sa grande natte, comme un cable d'or le long du mur : « — Monte! monte! disait-elle.

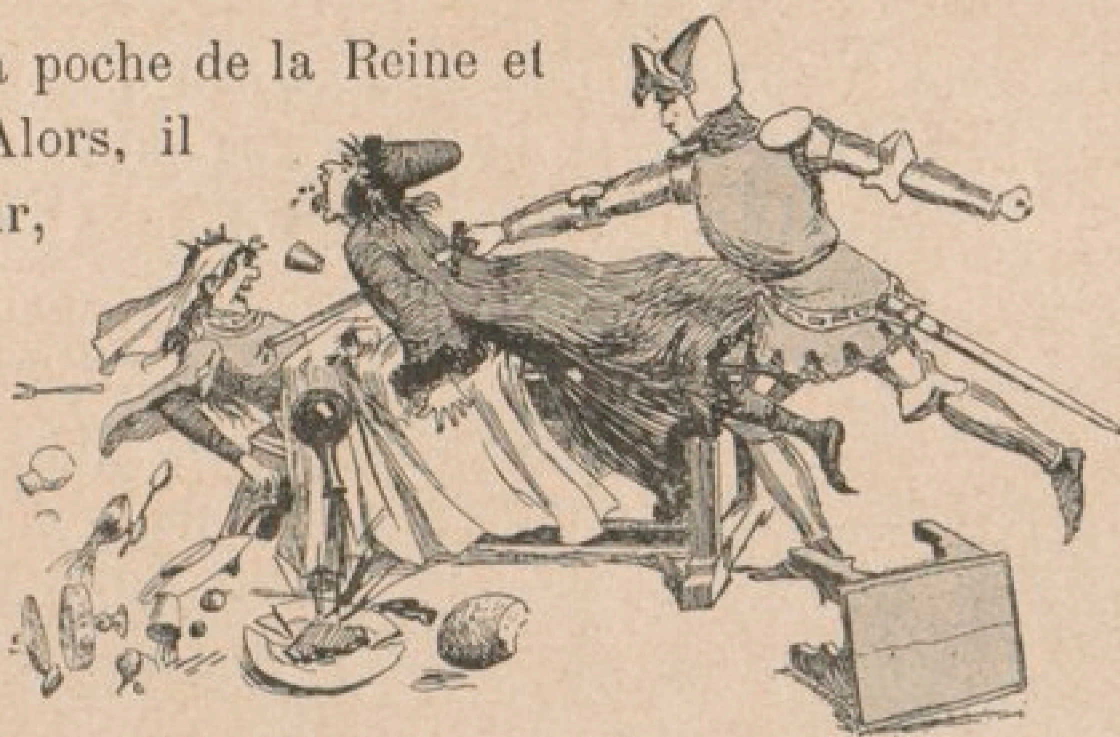
« Et Bellindor, saisissant la longue natte qui touchait ses mains, grimpa jusqu'à la fenêtre. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, ils étaient bien heureux!

« Cependant il fallait sortir de la tour. La natte de Belladora ne pouvait pas leur servir pour descendre tous les deux; il fallait découvrir l'entrée secrète de la tour d'or.

« Le prince, ayant fait sauter avec son épée la serrure de la petite chambre où était enfermée Belladora, descendit un escalier tournant. Il entendait au loin un bruit de vaisselle... » Ha! ha! cela te fait dresser l'oreille, Tout-Petit, mon ami!... « Il entendit donc un bruit de vaisselle, qui le guida vers une pièce où la reine Bavaré, en compagnie de l'affreux sorcier, voleur de Belladora, faisait un souper fin. Ils mangeaient des rayons

de miel à la crème et autres gourmandises. Bellindor, sans leur laisser le temps d'avaler la bouchée qu'ils avaient entre les dents, leur passa son épée au travers du corps.

« Ensuite, il chercha dans la poche de la Reine et trouva un trousseau de clefs. Alors, il descendit tout au fond de la tour, et découvrit un passage secret, menant à une petite porte qui ouvrait sur la campagne.



« Bellindor remontait l'escalier de la tour, pour chercher Belladora, lorsqu'il entendit un grand tapage et des cris affreux. Il se mit à courir, mais l'escalier avait près de mille marches et, en haut, le bruit continuait de plus belle.

« Voici ce qui s'était passé : tandis que Bellindor s'en allait dans le souterrain, au fond de la tour, chercher la porte secrète, le prince Cancrelati était arrivé dans la chambre de Belladora. Il était entré par la fenêtre, monté sur un lézard volant que lui avait prêté le sorcier pour voyager dans les airs.

« — Je viens vous épouser, avait-il dit à Belladora avec une affreuse grimace qu'il croyait un charmant sourire.

« — Jamais de la vie! s'écria Belladora; je n'épouserai que mon cher Bellindor.

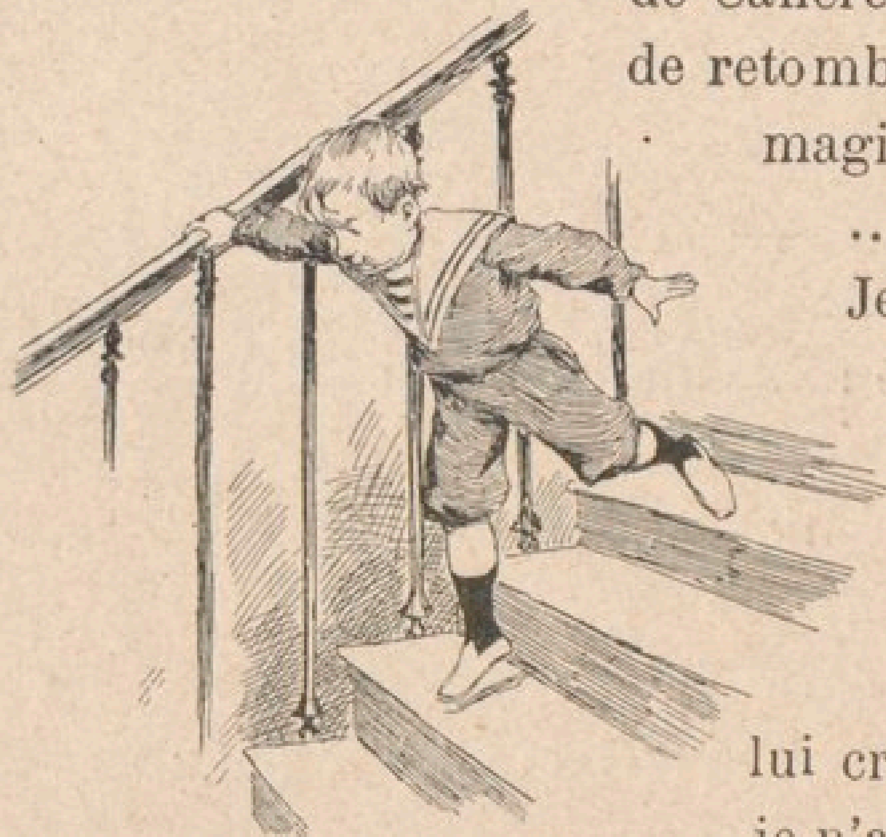
« — Bellindor n'est qu'une mauviette à côté de moi! rugit Cancrelati furieux, et c'est moi que vous épouserez. C'est une affaire décidée et je vais vous emporter sur le dos de mon lézard.

« Il voulut se précipiter sur elle, mais Belladora ne perdit pas sa présence d'esprit; elle saisit sa longue natte de cheveux et la jeta vivement autour des jambes tordues de Cancrelati qui trébucha du coup et tomba sur le nez. Sans lui laisser le temps de se relever, Belladora enroula sa natte, comme une corde, tout autour de lui, et le ficela ainsi qu'un poulet, prêt à mettre à la broche. « Cancrelati se débattait en vain, poussant des cris de rage; ce fut dans cet état que Bellindor le trouva, lorsqu'il arriva,

tout essoufflé, au sommet des mille marches. Il voulut tuer Cancrelati sur l'heure, mais Belladora le supplia, les mains jointes, de lui laisser la vie et il finit par y consentir.

« L'affreux Cancrelati, au lieu d'être touché de tant de bonté, ne fut pas plutôt délivré du câble d'or qui l'attachait, qu'il se précipita sournoisement sur Bellindor pour lui donner un coup de poignard.

« Heureusement, une bonne fée passait, en ce moment, dans un char traîné par des libellules, devant la fenêtre ouverte; elle vit le mouvement de Cancrelati et, avant que son bras n'eût eu le temps de retomber, elle le changea, d'un geste de sa baguette magique, en un épouvantable... »



... Ding! sonna la pendule d'Ursule.

Jean ne fit qu'un bond vers la porte :

— La pendule a sonné, Ursule! la pendule a sonné! Je peux aller manger!...

— Et Cancrelati? tu ne veux pas savoir en quoi il a été changé, et comment Belladora et Bellindor sont retournés chez eux? lui cria Ursule en riant; écoute donc, Tout-Petit, je n'ai pas fini!

Mais Jean ne l'écoutait point, il était déjà dans l'escalier, criant à tue-tête :

— Je vais déjeuner! je vais déjeuner!

CHAPITRE IX

« DANS LE DOUTE, ABSTIENS-TOI »

Un jour que Jean Tout-Petit se promenait, les mains dans ses poches (suivant une très mauvaise habitude que sa maman s'efforçait pourtant de lui faire perdre), devant la grille d'entrée, à travers laquelle il guettait si souvent le retour de ses frères, son attention fut attirée par l'arrivée d'un fiacre à la porte de la maison voisine.

Le fiacre, en lui-même, n'avait rien de singulier, et il en sortit un grand monsieur qui ressemblait à tous les grands messieurs du monde; mais, sur le siège, près du cocher, était assis un petit domestique vêtu d'une superbe veste rouge, un véritable éblouissement! Jean, qui ne le voyait que de dos, ne pouvait en détacher ses yeux.

Son admiration se changea en stupéfaction lorsque, le monsieur ayant prononcé quelques mots dans une langue inconnue, le domestique à veste rouge se retourna.

— C'est un singe! pensa Tout-Petit.

Car ce personnage, vêtu de façon si flamboyante, était muni d'une face du plus beau noir, agrémentée d'un nez épaté, de grosses lèvres rouges et de cheveux ou poils très crépus, poussant si bas sur le front qu'ils couvraient presque les yeux.

D'un bond d'une agilité extraordinaire, ce domestique étrange sauta à bas du siège et se mit à vider la voiture des nombreux colis qu'elle contenait. Il allait, venait, jetant à droite et à gauche ses grands bras terminés par des pattes noires comme son visage, bondissant sur le marchepied et les coussins avec des mouvements si vifs, si souples et drôles que

Jean croyait de plus en plus, en le regardant faire, voir un habitant du palais des singes au Jardin d'acclimatation.

Le monsieur et son domestique avaient disparu depuis une grande minute que Tout-Petit demeurait encore à la même place, la bouche ouverte.

Au déjeuner, Jean, très grave, déclara, profitant d'un moment de silence dans la conversation de ses aînés : — Il y a un nouveau monsieur, dans la maison d'à côté, qui a un singe pour domestique.

L'étonnement fut général : — Un singe!

— Je l'ai vu! répéta Jean avec importance, — il a une veste rouge, il est très grand, presque aussi grand que Pierre, avec des longues pattes noires, de gros yeux...

— Et une queue? suggéra Louis au milieu des rires.



— Je n'ai pas pu voir sa queue, répondit Jean, toujours sérieux, il avait un pantalon blanc... Le monsieur lui a parlé en singe et, alors, il a pris tous les paquets qui étaient dans la voiture.....

— Tu sais donc parler singe, Tout-Petit? — Et les rires redoublaient.

Jean commençait à avoir envie de se fâcher :

— Si vous ne voulez pas me croire, vous n'avez qu'à aller voir dans la maison d'à côté, et vous verrez bien que c'est un gros singe noir...

— Mais non, Jeannot, dit Mimi toujours désolée quand les grands taquinaient son Tout-Petit; c'est un nègre que tu as pris pour un singe : un homme comme nous, seulement il est noir au lieu d'être blanc.

— Un homme! répéta Jean avec mépris; — il n'a pas une figure d'homme comme papa, il a une figure de singe.

— C'est sa couleur noire qui t'a trompé.

Jean, humilié des moqueries, s'entêtait et voulait avoir raison :

— Si c'était un homme, pourquoi *qu'il* aurait la figure noire?

— Parce que c'est la mode dans son pays, comme c'est la mode, en Chine, d'être jaune citron, repartit Louis, le plus moqueur de la bande; dans ce pays-là, en Afrique, les gens, tous les matins, se cirent du haut

en bas, absolument comme Marie cire nos souliers; d'autres, les plus gourmands, prennent des bains de chocolat...

— Ne le crois pas, mon Tout-Petit, dit Mimi, c'est le soleil qui est très chaud en Afrique et qui leur rend la peau noire comme cela...

— Ce n'est pas le soleil, déclara Pierre à son tour, puisque les gens qui vont faire des explorations en Afrique, même lorsqu'ils y restent des années, ne deviennent pas noirs comme les nègres.

— Crois-moi, Tout-Petit, reprit Louis, c'est tout bonnement du cirage ou du chocolat; si tu pouvais lui sucer le bout du doigt, tu verrais!

Le pauvre Jean ne savait plus auquel entendre, mais, à cette dernière phrase de Louis, il se redressa indigné :

— Je ne lui sucerai pas le bout du doigt! Et je sais très bien que c'est un gros singe noir.

Il fallut que son père, mettant fin aux taquineries, lui affirmât que le domestique à veste rouge ne pouvait pas être un singe et était certainement un nègre, pour que Jean consentît à se rendre. Son papa ne pouvait pas se tromper : le domestique n'était pas un singe, puisqu'il le lui affirmait. Cependant, les plaisanteries de ses grands frères lui laissèrent un doute dans l'esprit sur l'origine de sa couleur, et il cherchait sans cesse le moyen de voir de près le négrillon, dans son désir inavoué de constater si ce personnage curieux était vraiment passé au cirage comme une paire de bottes, ou enduit de chocolat ainsi que le prétendait Louis.

Un mur bas, surmonté d'une grille, séparait seul, à un endroit, le grand jardin où Jean Tout-Petit passait de si bonnes heures, du jardin de la maison voisine. Cet endroit devint le coin favori de Jean. Il grimpait sur le petit mur et, accroché aux barreaux de la grille, il guettait, à travers les branches d'une haie de fusains qui garnissait le mur de l'autre côté, les allées et venues de la veste rouge.

Il n'était pas rare que Jean l'aperçût, car le nègre saisissait toutes les occasions de venir cabrioler sur les pelouses du jardin, grimper aux arbres et faire mille gambades. Jean apprit ainsi qu'il s'appelait Toby.

Son maître paraissait très sévère et il semblait en avoir très peur. Dès qu'il entendait son appel bref : — « Toby! » — le premier mouve-

ment du négrillon était de se cacher. Au second appel, encore plus bref, il se décidait à accourir d'un air empressé, en criant :

— Voilà mossiou! moi pas entendu la première fois.

— Tu mentiras donc toujours! disait son maître. Comment saurais-tu que je t'ai appelé une première fois, si tu ne m'avais pas entendu?

Et le rusé Toby recevait la correction que méritait son mensonge.

Il devait être fort paresseux. Jean surprenait souvent entre le maître et le domestique des conversations de ce genre que, grâce aux fenêtres ouvertes à cause de la chaleur, on entendait de fort loin :

— Toby! où sont mes chaussures?

— Chaussures, mossiou? Moi pas vu chaussures.

— Comment tu n'as pas vu mes chaussures? Tu ne les as donc pas nettoyées, petit garnement?

— Si mossiou, moi nettoyé chaussures, très bien, ce matin, avec brosse et cirage; moi tant frotté que moi n'avais plus de peau aux mains, et sueur à moi li tombait dans li boîte à cirage.

— Montre tes mains pour voir.

— Oh! mossiou verra rien, moi guéris mains avec baume de pays à moi.

— Toby! tu mens, prends garde à toi! Apporte-moi mes chaussures, et si elles ne sont pas propres, tu verras!

Il se faisait un silence, puis la voix du maître reprenait, irritée :

— Eh bien! tu les brosses maintenant! C'est comme cela que tu les as nettoyées ce matin?

— Moi bien nettoyé li chaussures ce matin, répondait la voix perçante de Toby, sur un ton piteux; — mais, y a tant de rats dans li maison!... li ont rongé tout le cirage sur li chaussures; moi en remets.

Ou bien encore, le maître se promenant dans son jardin : — Toby!

— Mossiou! — Et Toby, en train de faire une sieste au pied d'un arbre, se précipitait sur son râteau qui faisait la sieste également à son côté, et se mettait à ratisser vigoureusement une allée.

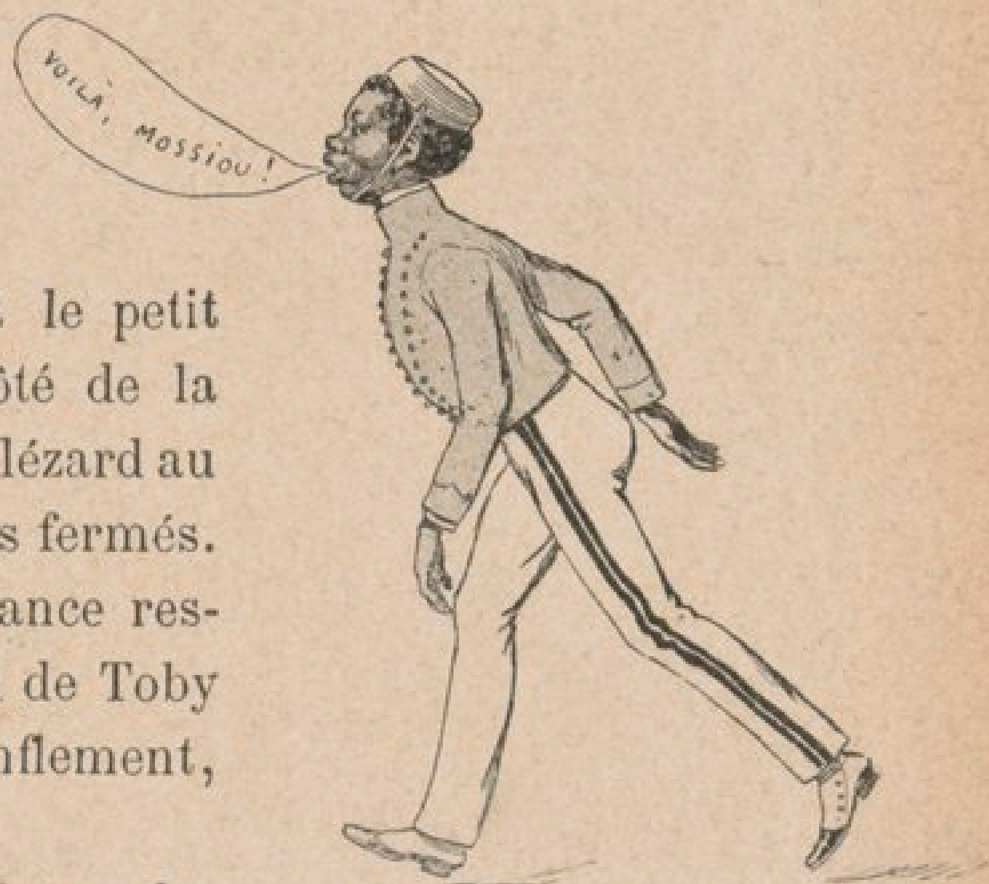
— Toby, tu n'as pas encore fini de ratisser cette allée et d'enlever les mauvaises herbes? Voilà deux heures que je t'ai envoyé à cette besogne!

— Oh! mossiou, c'est que moi ai donné, d'abord, à boire aux fleurs; li avaient bien soif, pauv' petites fleurs!

— Les fleurs des corbeilles? mais elles ne sont pas mouillées, comment donc les as-tu arrosées?

— Oh! mossiou, moi versé dessus plus de cinquante arrosoirs!... Mais li soleil de France si puissant! li a bu tout l'eau, déjà; li petites fleurs l'ont pas seulement eu le temps d'y goûter!

Jean se rendait compte que Toby était un abominable menteur et que son maître avait de bonnes raisons pour lui allonger dix fois par jour ses grandes oreilles noires; mais les inventions et le langage du petit nègre lui semblaient si drôles qu'il ne pouvait s'empêcher d'écouter, amusé d'avance, chaque fois qu'il entendait l'appel si bref : — Toby! — et la réponse : — Mossiou!



Un jour, arrivant dans l'allée qui longeait le petit mur, il fut tout saisi d'apercevoir de l'autre côté de la grille, allongé, sur le rebord de pierre, comme un lézard au soleil, le négrillon lui-même qui dormait à poings fermés.

Jean le regarda, en se tenant d'abord à distance respectueuse. Puis, rassuré par le sommeil profond de Toby dont le nez épaté laissait sortir un vague ronflement, Tout-Petit se rapprocha peu à peu.

Le soleil frappait en plein le visage du nègre, dorait sa peau, et lui donnait tout à fait la couleur du chocolat. Jean pensait :

— Je sais bien que Louis disait des bêtises quand il parlait de bains de chocolat, mais je voudrais savoir, tout de même, si sa peau est vraiment aussi noire ou s'il y met de la peinture.

Et il songeait à tous les mensonges qu'il entendait faire à Toby, sans la moindre vergogne, depuis le lever du jour jusqu'à son coucher.

— Il serait bien capable de se peindre pour faire croire à son maître qu'il est noir, il est si menteur!

A force de se rapprocher, Jean finit par se trouver au ras du mur; il se dressait sur ses pointes et sa petite figure rose se haussait à deux pouces du visage bronzé de Toby.

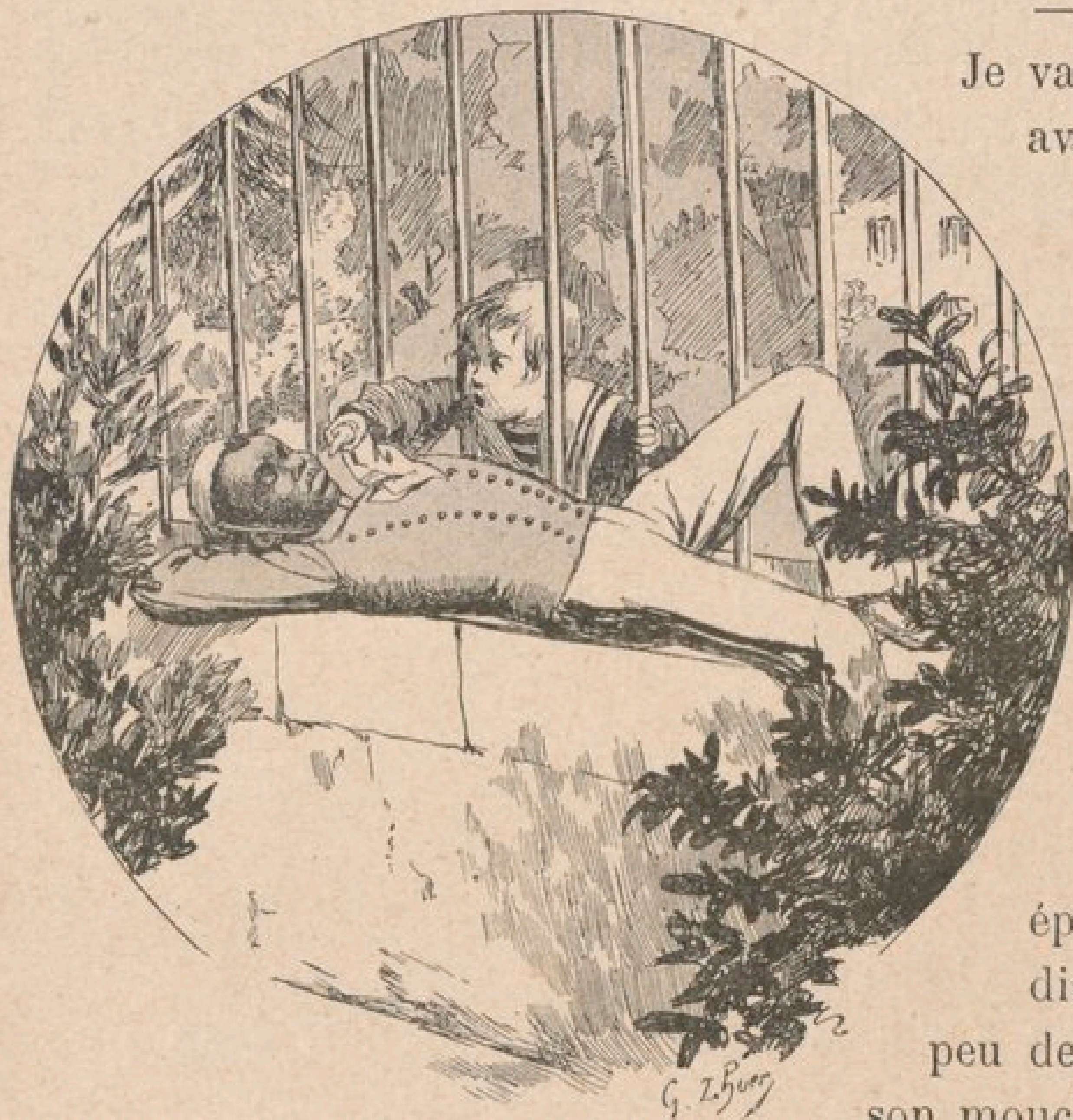
— Je voudrais bien savoir! se répétait Jean... Il dort si fort! si je frot-

tais tout doucement sa joue avec mon mouchoir, cela ne le réveillerait pas.

Il tira son mouchoir de sa poche, en mouilla un coin avec sa salive, et, tout tremblant de sa témérité, passa délicatement son doigt ainsi enveloppé sur la joue du nègre.

Il regarda son mouchoir et ne vit pas trace de peinture :

— Je n'ai pas appuyé assez fort... Je vais recommencer; s'il se réveille, avec la grille entre nous deux, j'aurai toujours le temps de me sauver.



Et Tout-Petit renouvela son expérience avec moins de discrétion.

Le nègre avait cesse de ronfler, mais il ne bougeait pas, et Jean ne remarqua pas que ses cils battaient, légèrement entr'ouverts. Il allongea la main pour une troisième épreuve, tout à fait concluante, se disait-il, car il lui semblait qu'un peu de noir commençait à venir sur son mouchoir.

Au moment où son doigt allait toucher la peau noire, près du coin de la bouche de Toby, cette bouche énorme s'ouvrit brusquement, et Jean se sentit le doigt pris entre deux mâchoires qui le retinrent comme une pince de fer... Il poussa un cri étouffé.

Toby le regardait, roulant de gros yeux terribles. Il saisit la main de Jean avec une de ses grosses pattes noires et, alors, desserra les dents, au grand soulagement de Tout-Petit.

— Quoi faisiez-vous à moi? demanda le nègre, en se redressant pour regarder dans le blanc des yeux le pauvre Tout-Petit terrifié.

— Je ne voulais pas vous faire du mal, protesta Jean.

— Pourquoi vous faisiez li mouche sur li figure à moi, avec li doigt

à vous? Quand mouches se promènent sur figure à moi, moi avale li d'un seul coup... com' ça.

Et il ouvrit et referma la bouche rapidement, avec un claquement de mâchoires qui fit courir un frisson dans le dos de Jean.

— Si moi avais avalé toute li main à vous d'un seul coup, hé?

Tout-Petit essayait en vain de retirer sa menotte emprisonnée dans la grosse patte noire, il avait beau se cramponner aux barreaux de la grille et se raidir, sa main et son bras restaient prisonniers. Il aurait été si penaud d'être surpris dans cette triste situation qu'il n'osait pas appeler à son secours. Oh! comme il regrettait sa malencontreuse curiosité! Cela lui était bien égal, maintenant, que Toby fût enduit de chocolat ou de cirage ou tout entier en bois d'ébène! Il aurait consenti volontiers à ne jamais le savoir de son existence, pourvu que le nègre le laissât aller! D'une voix tremblante, il essaya de menacer :

— Je vais appeler Eulalie, si vous ne me lâchez pas tout de suite!

— Qui ça Lalie? demanda Toby moqueur; li grosse dame qui rapporte grands paniers di légumes du marché? Li grosse cuisinière? Moi n'en ferais qu'une bouchée!

Jean fut très surpris de voir que le nègre savait qui était Eulalie, et sa prétention de ne faire qu'une bouchée d'un si gros morceau acheva de l'épouvanter. Sa petite figure grimaça et il éclata en sanglots piteux :

Les gros yeux noirs et blancs de Toby s'attendrirent aussitôt :

— Faut pas pleurer; dites seulement à moi pourquoi vous frottiez joue à moi avec li doigt.

— C'était pour... pour voir si vous mettiez du cirage ou bien du chocolat pour vous faire la peau noire, sanglota Tout-Petit.

Le nègre écarquilla ses gros yeux, puis partit d'un grand éclat de rire. Il avait vraiment l'air d'un diable avec ses prunelles brillantes et sa grande bouche rouge; les pleurs de Jean redoublèrent.

— Pour voir si moi étais en chocolat? répéta Toby. Écoutez, pleurez pas. Moi pas en chocolat, mais moi, voudrais bien savoir si li petits garçons comme vous sont pas en sucre. Si vous embrassez moi, moi lâcherai vous tout de suite.

Jean regarda autour de lui si personne ne pouvait le voir. Ses frères

et les grandes sœurs se seraient tant moqués de lui, s'ils avaient pu l'apercevoir embrassant ce gros nègre! Mais le jardin était solitaire; bien vite, Jean tendit sa joue, et, à travers les barreaux de la grille, la figure rose et la figure noire se frottèrent fraternellement l'une contre l'autre.



Toby, suivant sa promesse, lâcha la main de Jean, et celui-ci s'enfuit en courant comme le renard de la fable.



Sa première précaution fut d'aller constater devant une glace si le museau noir de Toby n'avait pas déteint sur sa joue; et, pour plus de sûreté, il se lava la figure à grande eau, puis frotta de toutes ses forces, jusqu'à s'en enlever la peau, avec sa serviette.

Depuis ce jour, Tout-Petit se tint éloigné du mur et de la grille, et le matin où il apprit que Toby et son maître, qui ne se trouvaient là qu'en passant, étaient partis, il se sentit un grand poids de moins sur l'esprit.

CHAPITRE X

UNE SURPRISE INATTENDUE

> « Qui trop embrasse mal étreint »...
> D'autres disent : « manque le train ».

Jean Tout-Petit venait d'avoir cinq ans. Il était bien élevé et d'un naturel sociable; on ne le voyait pas, comme certains enfants farouches et boudeurs, se sauver à la vue d'un visage étranger ou peu familier; jamais, quand on l'appelait pour dire bonjour à quelqu'un, il ne restait sottement muet, un doigt dans la bouche, le nez baissé, les pieds en dedans, attitude peu gracieuse, s'il en fut!

Cependant, il y avait quelqu'un à qui Jean ne faisait pas souvent bon accueil. Ce quelqu'un était le docteur Longuent. Un homme fort aimable pourtant, ce docteur; il avait une bonne figure souriante, rasée, toute ronde comme la lune, ornée d'un gros nez retroussé, de bonne humeur; et quand il ordonnait une médecine, c'était avec toutes sortes de plaisanteries drôles qui en faisaient, à l'en croire, une chose délicieuse.

Mais Tout-Petit ne s'y laissait pas tromper; il n'aimait pas les médecines et, fort injustement, s'en prenait au docteur quand il lui fallait en avaler. On lui avait expliqué bien souvent, pourtant, que ce n'était pas la faute du médecin s'il était malade, et qu'on était très heureux de le trouver là, avec sa science, pour indiquer tout de suite le remède.

Tous les raisonnements n'empêchaient pas Jean de s'enfuir dès qu'il entendait la voix du docteur, et de se cacher, dans n'importe quel trou, fût-ce un trou plein de toile d'araignée et de poussière.

Un matin, de très bonne heure, Jean s'éveilla tout effrayé. Qu'avait-il entendu?... Oui! il ne rêvait pas : c'était bien, tout à côté, dans la chambre voisine, la voix ronde et vibrante du docteur Longuent!...

Que faire? Se sauver n'était guère possible, en chemise et pieds nus... Se cacher? mais où?... Jean Tout-Petit sauta hors de son lit, avec l'intention de se glisser dessous. Comme le docteur Longuent possédait un gros ventre, un peu encombrant, il y avait des chances pour qu'il n'eût pas envie de se mettre à quatre pattes, à la recherche du fugitif.

Jean n'eut pas le temps de mettre ce projet à exécution, la porte s ouvrit et le docteur entra, suivi de M. et Mme Peyrolle. En voyant la physionomie effarée de Tout-Petit, ils ne purent s'empêcher de rire.

— Pris au gîte! comme un lapin dans son terrier! s'écria le docteur.

— Je ne suis pas malade du tout! cria Jean; je n'ai pas besoin de vous voir, je me porte très bien! Tenez! voilà ma langue, mais je ne veux pas que vous me tâtiez le pouls.

Il tira une langue toute rose à l'excellent docteur et ne fit qu'un bond dans les profondeurs de son lit.

C'était une des choses qui déplaisaient le plus à Jean, qu'on lui tâtât le pouls. Il prétendait que c'était une invention du docteur pour l'ennuyer, qu'il avait écouté, lui-même, bien souvent, et qu'il n'y avait rien du tout dans son bras qui fît *toc toc*.

Le docteur rit de plus belle :

— Je crois que nous pouvons, en effet, nous rassurer, dit-il à Mme Peyrolle; celui-ci ne paraît pas en trop mauvais état, il suffira, sans aucun doute, de l'éloigner de suite, pour éviter tout danger de contagion.

Jean ne comprenait pas, il regardait sa mère et s'étonnait de lui voir l'air triste et préoccupé :

— Je ne suis pas malade, maman, répéta-t-il.

— Mon chéri, dit Mme Peyrolle, c'est Mimi qui est malade. Elle a très mal à la gorge; laisse le docteur regarder dans la tienne, sans crier, parce qu'elle t'entendrait; elle vient de s'endormir et elle a la fièvre très fort.

Jean, à cette nouvelle, resta tout saisi; il laissa, sans rien dire, le docteur examiner sa gorge, en lui mettant une cuiller dans la bouche, opération qui, d'habitude, lui faisait jeter les hauts cris.



LA PORTE S'OUVRIT ET LE DOCTEUR ENTRA.

— Il n'y a rien du tout, déclara le docteur au bout d'une seconde.

Jean fut tout étonné de constater qu'en réalité cela ne faisait pas le moindre mal de se laisser regarder dans la gorge, et que, lorsqu'on ne criait pas, la chose allait beaucoup plus vite.

— Rien du tout! affirma le docteur Longuent, après un examen attentif de toute la petite personne de Jean; — mais il faut expédier tout de suite ce monsieur loin d'ici, à la campagne, si possible.

Jean le regardait, écarquillant les yeux, cherchant à comprendre : Expédier?... Ce sont les paquets qu'on expédie... Pourquoi le docteur Longuent parlait-il de lui comme d'un paquet à expédier?



Son père, sa mère, et le docteur, continuant leur conversation à mi voix et l'air grave, sortirent de la chambre.

— Maman m'expliquera, se dit Jean.

Puis il songea à Mimi, malade, avec la fièvre très fort! Il voulut aller la voir et, sortant encore de son lit, il s'élança hors de la chambre, dans le plus simple appareil, un pied chaussé d'une pantoufle, l'autre nu. Il allait ouvrir la porte de Mimi, quand un cri : — Où allez-vous, monsieur Tout-Petit! — l'arrêta net.

Et Marie, qui montait l'escalier en courant, l'attrapa par un pan de sa chemise, et le tira en arrière.

— Je veux voir Mimi qui est malade, fit Jean indigné, en essayant de se dégager.

— Non, non! il ne faut pas entrer dans sa chambre, répondit Marie, cherchant à le saisir.

Mais Jean se débattait comme un diable, et je ne sais comment la chemise, tirée en tous sens, put résister; il fallait qu'elle fût d'un bon tissu

Mme Peyrolle arriva au bruit; malgré le chagrin de Jean, sans écouter ses protestations et ses instances, elle le reporta vivement dans son lit.

Là, elle lui expliqua que Mimi avait une très vilaine maladie : la fièvre scarlatine, qu'il prendrait s'il allait auprès d'elle. Ses grands frères, non plus, ni ses sœurs ne devaient l'approcher, et jusqu'à ce qu'elle fût guérie,

ils seraient obligés de rester tout à fait au collège ou en pension, sans rentrer à la maison. Lui aussi, Tout-Petit, il fallait qu'il se montrât très sage et très raisonnable; son parrain allait venir le chercher tout à l'heure et se chargeait de le conduire en Normandie, chez sa tante Antoinette.

Jean se mit à pleurer, et se pendit au cou de sa mère : — Maman, garde-moi! je serai très sage, je ne serai pas malade!... je te le promets...

— Tu n'y peux rien, mon pauvre Tout-Petit! tu aurais beau promettre, tu attraperais la vilaine maladie tout de même.

— Oh! si! maman, oh! si! Ne m'envoie pas chez ma tante Antoinette, je veux rester avec toi.

Sa mère l'embrassa très fort, mais lui répéta :

— Il le faut, mon Tout-Petit. J'ai bien du chagrin aussi, ne m'en fais pas davantage en n'étant pas raisonnable, et en pleurant comme cela.

Jean essaya d'étouffer ses sanglots et cacha sa figure dans le cou de sa mère; l'idée de la quitter lui semblait abominable.

Cependant, lorsque Mme Peyrolle lui eut expliqué que la tante Antoinette avait une jolie maison de campagne, avec une ferme pleine de toutes sortes d'animaux, et qu'il s'amuserait tant, que les jours ne lui sembleraient pas longs, il se rasséréna un peu. La perspective du voyage en chemin de fer acheva de le raccommoder à peu près avec la situation.

Pensez donc, toute une journée en wagon! On emporterait le déjeuner dans un panier! Son parrain était très bon, il avait toujours des bonbons ou des joujoux dans ses poches; c'est vrai qu'il aimait un peu trop à faire des sermons, mais Jean se disait que les sermons ne l'empêcheraient pas de regarder par la portière, et c'est un plaisir dont on ne se lasse pas.

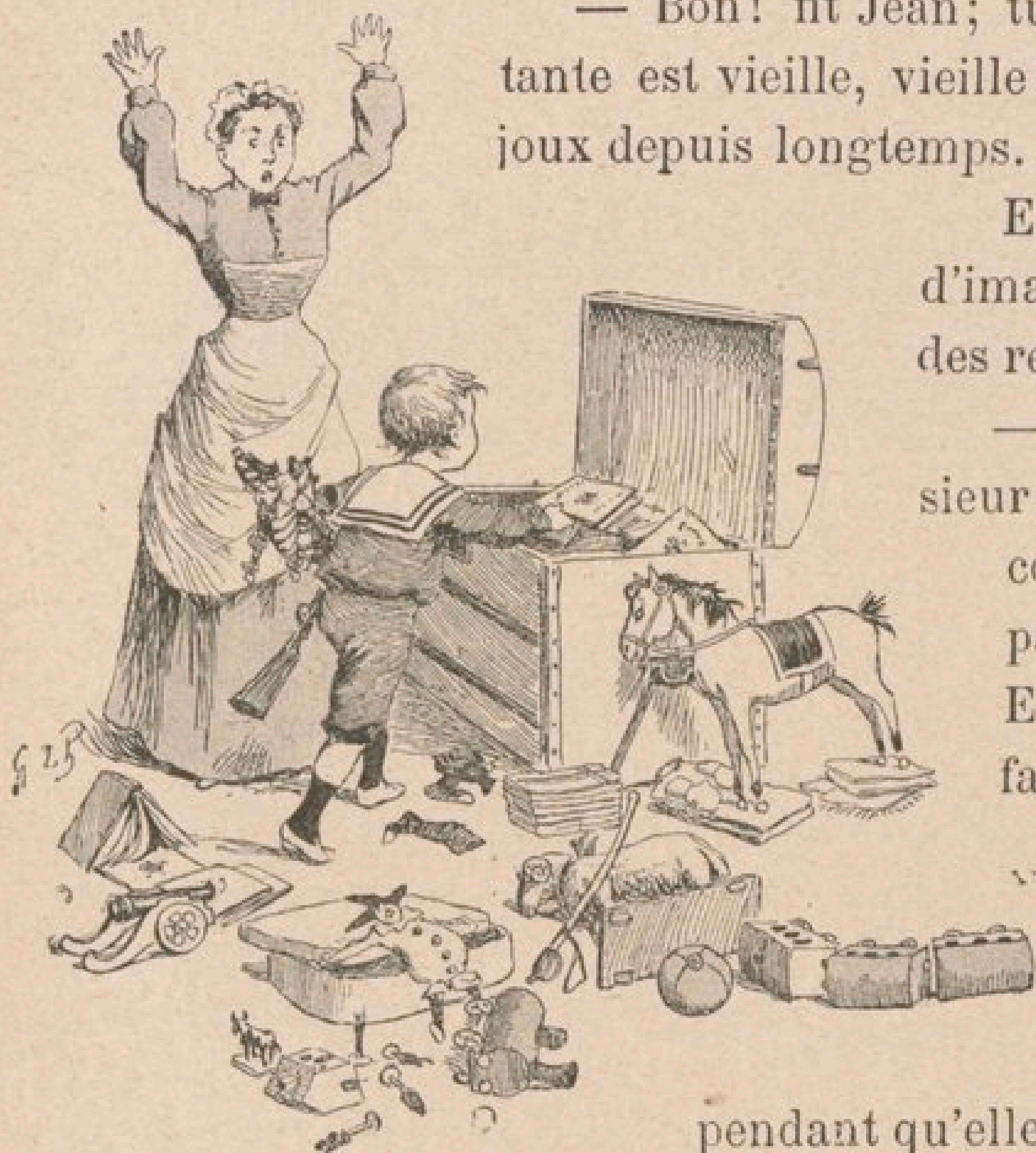
Quand sa mère eut fini de l'habiller, il ne pleurait plus, et il aurait été tout à fait content s'il avait pu emmener sa maman et Mimi, la pauvre Mimi qui allait rester seule et malade!... Jean Tout-Petit avait un très bon cœur, quoiqu'il n'aimât pas le docteur Longuent, aussi il redevenait triste en songeant à Mimi.

Mme Peyrolle le quitta pour retourner auprès de la petite malade, après avoir fait promettre à Jean de ne pas approcher de la chambre. Il s'assit tristement sur un tabouret et regarda Marie préparer sa malle.

Soudain, l'idée lui passa par la tête qu'il ne trouverait pas de joujoux chez la tante Antoinette, qui était vieille et n'avait pas d'enfants, et il courut chercher les siens. Bientôt, le plancher en fut couvert tout autour de Marie, malgré ses énergiques protestations contre cette invasion de polichinelles, fusils, sabres, canons et locomotives, au milieu des chaussettes et des chemises qu'elle empilait dans la malle.

— Assez, monsieur Jean, assez! Vous n'aurez que faire de tout cela, làbas; vous trouverez bien d'autres amusements.

— Bon! fit Jean; tu ne comprends pas, Marie, que ma tante est vieille, vieille!... Elle doit avoir cassé tous ses joujoux depuis longtemps.



Et il jetait dans la malle des albums d'images par-dessus des boîtes de lotos et des régiments de soldats.

— Je ne pourrai plus fermer, Monsieur Jean, si vous continuez! Regardez comme le couvercle bâille! il n'y a pas moyen de faire jouer la serrure. Et quel désordre! vous appelez cela faire une malle?

— Tiens, dit Jean, puisque tu es si grognon, je vais ôter cette vieille arche de Noé; tu la donneras à Mimi pour s'amuser dans son lit, pendant qu'elle sera malade.

A cette idée, Jean soudain tout triste se remit à pleurer des grosses larmes qui coulaient le long de ses joues roses, tandis qu'il cherchait parmi ses joujoux ce qu'il pourrait encore laisser; on aurait cru, à l'entendre, qu'il faisait son testament :

— Tu donneras aussi cette boîte de patience à Mimi, et puis, à papa mon jeu de solitaire... à maman un de mes crayons rouges... Tu diras à Pierre et à Louis que j'aimerais mieux aller au collège avec eux que chez ma tante Antoinette; tu donneras à Jeanne mon cahier d'écriture et tu pourras porter à Blanche mon vieux perroquet empaillé...

— Il est tout mangé aux mites, il est beau votre perroquet! ricana Marie en donnant un grand coup de poing sur la petite malle de Tout-Petit pour la fermer.

Au fond, Marie n'était pas contente parce que Jean n'avait pas encore songé à elle dans l'énumération de ses souvenirs.

— Ça ne fait rien, répéta Jean, donne-le-lui, puisque je n'ai pas autre chose; c'est pour leur dire adieu...

— Jean est-il prêt? cria la voix de M. Peyrolle.

Il parut à la porte, avec M. Ladignac, le parrain de Tout-Petit, qui tenait une valise.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, pour prendre le train de dix heures, ajouta ce dernier.

— Et Ursule, je ne lui ai pas dit au revoir! cria Jean en s'élançant vers l'escalier; puis, revenant en courant : — Et mon sac de voyage, il faut que je mette des billes dedans.

— C'est bien plus important de mettre votre chapeau sur votre tête, fit Marie qui le poursuivait, son grand chapeau de marin à la main.

Mais Jean lui échappa :

— Ah! mon Dieu! et Eulalie... Je voulais lui donner mon petit drapeau tricolore... Et puis, pour toi, Marie, laisse donc, que je te cherche quelque chose aussi pour toi...

— J'aurai bien assez de choses à raccommoder en souvenir de vous, soyez tranquille, monsieur Tout-Petit! grogna Marie tout en l'embrassant bien fort.

Jean se débattait :

— Laisse-moi courir chez Ursule!

Le parrain battait le rappel, avec sa canne, sur la première marche de l'escalier, et répétait :

— Nous allons manquer le train, c'est sûr!

Jean, pendu au cou de sa mère, ne pouvait pas se décider à la lâcher, et la pauvre maman l'embrassait encore, encore! en lui faisant mille recommandations. Enfin, M. Peyrolle prit son fils et le porta dans la voiture qui attendait devant la grille.

Jean vit de loin sa mère qui lui envoyait des baisers par la fenêtre, et,

tandis qu'il lui en renvoyait avec ses deux mains à la fois, le cocher fouetta ses chevaux et la voiture partit au grand trot. Tout-Petit pleurait un peu, mais essayait en brave de ravaler ses larmes.

— Allons, mon garçon ! Allons, mon petit! disait le bon parrain, en lui tapotant le genou pour le consoler. — Ça ne sera pas de ta faute, par exemple, si nous prenons le train de dix heures! Au moins, as-tu bien tous tes bagages?

Aussitôt, Jean se rappela une foule de choses qu'il avait oubliées, puis son sac, mal fermé, laissait échapper ses billes, et, finalement, il n'avait pas donné de souvenir à Marie, ni dit au revoir à Ursule... de plus, il avait perdu ses gants et n'avait pas demandé un mouchoir propre à Marie...

— Qui trop embrasse mal étreint! qui trop embrasse mal étreint! répétait le parrain, dans sa barbe grise; quand on veut faire trop de choses à la fois, on les fait mal, souviens-toi de cela.

CHAPITRE XI

« A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON »

Jean Tout-Petit et son parrain n'ont pas manqué le train de 10 heures. Ce train roule depuis longtemps déjà, et Jean n'a plus les yeux rouges. Il a vu défiler, devant la portière du wagon, des maisons, des arbres, des rivières, des prés, des vaches, des moutons, des grandes routes avec de la poussière qui vole en nuage, des villages avec leur clocher d'église, et des champs de blé tout pleins de coquelicots rouges... Tout cela a séché ses larmes et lui a fait oublier le chagrin du départ.

Cependant, Jean qui s'était imaginé qu'on ne pouvait pas se lasser de regarder par la portière d'un wagon, commence à n'y plus trouver tant de charmes. Un clocher d'église, cela ressemble beaucoup à un autre clocher, et un arbre à un autre arbre, et un troupeau de vaches à un autre troupeau de vaches. Si Jean Tout-Petit était au théâtre, il croirait qu'on se moque de lui et qu'on lui remontre des choses déjà vues!

Alors, il essaye de compter les poteaux de télégraphe, à mesure qu'ils passent, mais ceux-ci se sauvent si vite qu'il n'a pas même le temps de prononcer le chiffre.

Jean bâille et se détire ses bras, ce qui fait lever les yeux à son parrain absorbé, jusque-là, dans la lecture de son journal.

Il est très bon le parrain, il a bien installé Jean et il ne lui a pas encore fait un seul de ces grands sermons que son filleul n'aime pas.

Mais le pauvre Tout-Petit commence à tant s'ennuyer qu'il a presque envie d'un sermon pour changer. Très content de voir M. Ladignac se tourner vers lui, il commence bien vite à lui exposer une idée qui lui trottait par la tête depuis quelques minutes.

— Parrain, nous serons arrivés chez ma tante Antoinette quand nous serons au bout des grands fils, n'est-ce pas?

— Au bout des grands fils? répète M. Ladignac qui ne comprend pas du tout; quels fils?

— Ceux-là, dit Jean en lui désignant les fils du télégraphe.

Le parrain rit.

— Non, mon petit, ces fils ne sont pas là pour nous conduire chez ta tante, ils servent à envoyer les dépêches.

— Les dépêches? Les petits papiers bleus comme papa en reçoit?

— Oui, justement, les petits papiers bleus.

Le parrain reprend son journal. Jean réfléchit; il regarde les fils du télégraphe avec attention, puis, au bout de quelques minutes :

— Dis-donc, parrain, je n'en vois pas passer, des petits papiers bleus.

Cette fois le parrain, riant de nouveau, pose son journal :

— Tu es un bêta, mon pauvre Tout-Petit, cela te fera du bien de voyager, les voyages instruisent la jeunesse. Tu crois que les petits papiers bleus voyagent sur le fil? Tu comprends bien que le vent les emporterait!

— Alors à quoi servent-ils, les fils?

Le parrain se gratte l'oreille et tire sa barbe grise :

— C'est bien difficile à t'expliquer!...

— Dis tout de même, parrain.

— Eh bien! figure-toi que je sois dans le wagon à côté, et toi dans celui-ci; il y aurait une ficelle qui passerait à travers la cloison et viendrait s'accrocher... à ton oreille par exemple. Quand je voudrais te dire quelque chose je n'aurais qu'à tirer sur la ficelle; un coup voudrait dire : bonjour, deux coups : bonsoir, trois coups : ne te penche pas par la fenêtre, etc... Tu vois que nous pourrions très bien causer. C'est comme cela que l'on cause avec les grands fils que tu vois.

— Et les petits papiers bleus? demanda Jean qui tenait à ses petits papiers.

— Eh bien! les messieurs qui sont au bout des fils pour recevoir les dépêches, écrivent ce qu'on leur dit sur les papiers bleus que tu connais, et les envoient à l'adresse qu'on leur donne. Tu comprends, maintenant?

— Oui, très bien, fit Jean, et il se remit à regarder fixement les poteaux de télégraphe, tandis que son parrain reprenait son journal, très satisfait de son explication.

Mais, au bout d'une minute : — Dis donc, parrain, reprit Jean très sérieux, ça doit leur faire grand mal aux messieurs qui ont l'oreille attachée au bout du fil de fer, qu'on la leur tire tout le temps comme ça!

M. Ladignac laissa tomber son journal et leva les bras au ciel :



— Je ne t'ai pas dit qu'ils avaient l'oreille attachée; c'était pour te faire comprendre seulement... Sais-tu lire?

— Oui, dit Jean qui exagérait un peu; je sais lire toutes mes lettres, et puis des mots, jusqu'à la page vingt de mon alphabet.

— Bon! alors tu vas comprendre... A chaque bout du fil télégraphique, vois-tu, il y a une grosse aiguille qui peut tourner sur une pendule; au lieu de chiffres, comme sur les pendules ordinaires, on a écrit les lettres de l'alphabet sur celle-là. Quand on fait marcher le télégraphe, l'aiguille remue et montre les lettres que l'on veut; le monsieur qui est là pour recevoir les dépêches, les écrit bien vite sur un papier, à mesure que l'aiguille les montre. Avec les lettres on forme des mots comme tu sais, et l'on connaît tout de suite ce qu'a voulu dire l'autre monsieur qui est très loin, à l'autre bout du fil...

— Et qui le tire? achève Jean, enchanté d'avoir compris.

— Non, il n'a pas besoin de le tirer...

— Ah!... Alors comment est-ce qu'elle remue l'aiguille?

— C'est quelque chose que l'on fait passer dans le fil, quand on veut, et qui s'appelle l'électricité, c'est ça qui fait remuer l'aiguille.

— De quelle couleur est-ce que c'est, parrain, l'électricité? questionne Jean qui ne perd pas des yeux le fil télégraphique.

Le pauvre parrain s'en prend de nouveau à sa barbe :

— Ça n'a pas de couleur, tu ne la verras point passer, ce n'est pas la peine de la guetter...

Jean est tout désappointé :

— On aurait dû la faire rose ou verte, dit-il d'un ton mécontent.

Le parrain s'éponge le front :

— C'est très bien de faire des questions, murmure-t-il, c'est le moyen d'apprendre; moi, je réponds toujours aux questions que me font les enfants... Mais, vois-tu, l'électricité... il faut que tu sois un peu plus grand... Veux-tu que nous jouions à la bataille.

Jean accepte avec empressement. Son parrain tire un paquet de cartes de sa poche et les voilà installés sur la banquette. Jean est très fort à la bataille. Les cartes volent : — Je prends — tu me prends — bataille de dix! — C'est à moi! — Bataille de rois! — Je gagne, parrain!...

Jean gagne tout le temps. Son parrain n'est pas bon joueur, sans doute, car il se fâche chaque fois qu'il perd et se tire la barbe de désespoir, en poussant des exclamations indignées :

— Petit coquin! petit misérable! Comment, encore! Une bataille de dames! Il la gagne!... C'est à jeter par la fenêtre, cet enfant-là!

Jean, qui n'a pas peur d'être jeté par la fenêtre, rit comme un fou, du plaisir de gagner et de la colère de son parrain.

Après une première partie, M. Ladignac, vaincu, voulut sa revanche et on en entama une seconde. Ils étaient, parrain et filleul, tellement absorbés dans leur jeu qu'ils ne s'aperçurent pas que le train s'était arrêté et ne repartait plus. On claquait les portières, on criait un nom de ville, des locomotives sifflaient, ni l'un ni l'autre n'y faisaient attention.

Tout à coup, la portière de leur wagon s'ouvrit brusquement et une grosse voix d'employé cria : — Est-ce que vous êtes pour ici?

Le parrain de Jean qui venait encore de perdre une bataille de rois et que cela avait mis de mauvaise humeur, regarda l'employé par dessus son épaule et lui répondit d'un ton sec, mécontent d'être dérangé :

— Non, nous ne sommes pas pour ici... Et d'abord, qu'est-ce que c'est qu'ici?

— Ici, c'est Bouflons-la-Garenne, Monsieur; et si vous ne descendez pas tout de suite, on va vous mettre sous la remise avec le wagon, il ne continue pas plus loin.

— Comment, déjà Bouflons! s'écria M. Ladignac en se levant precipitamment cette fois. Vite! Tout-Petit, mon ami, ramasse les cartes pendant que je prends les bagages; nous n'avons que le temps de sauter dans notre train qui doit être de l'autre côté de la gare.

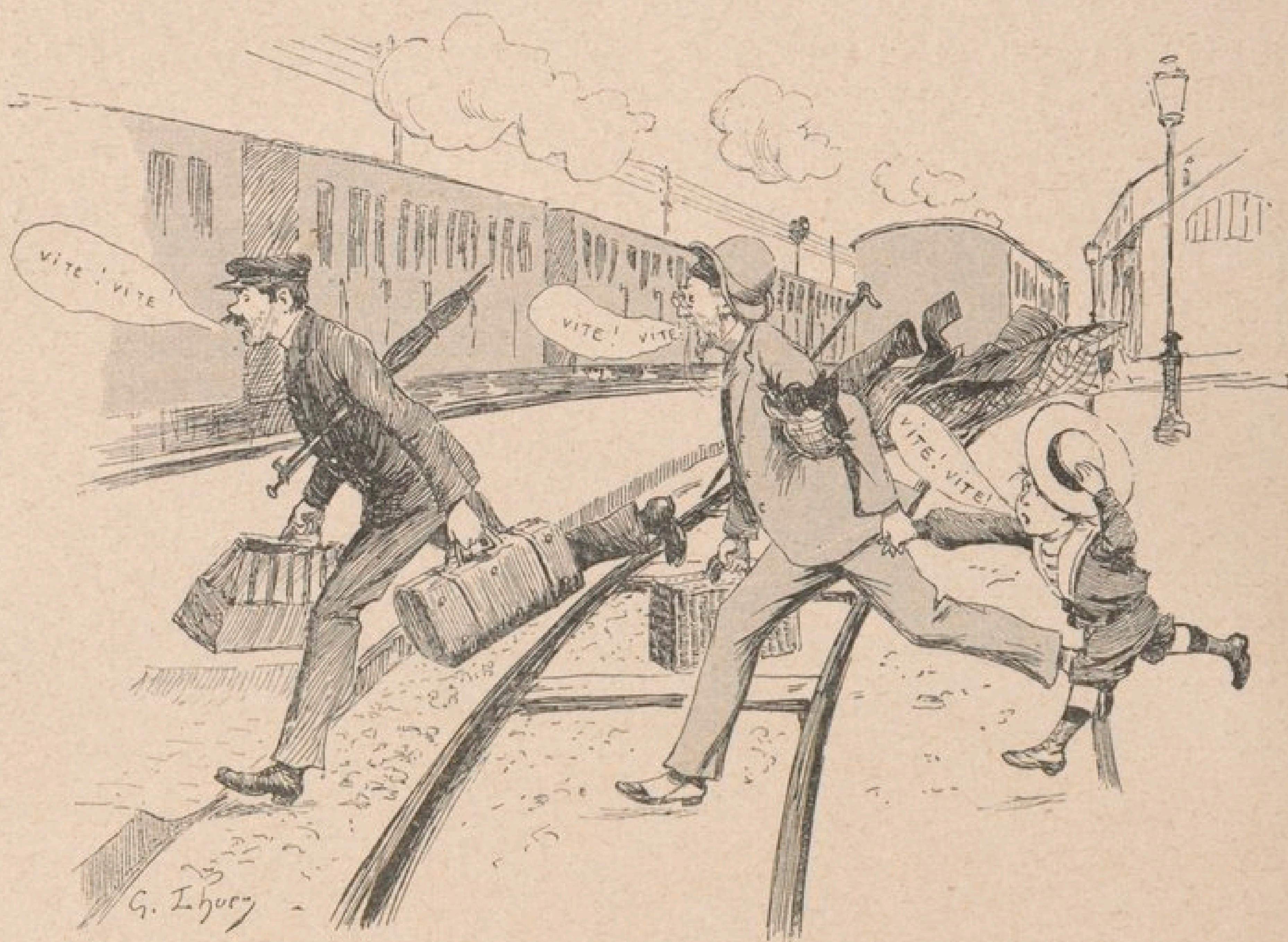


Ce fut une bousculade qui amusa beaucoup Jean. Son parrain jetait sacs et valises dans les bras de l'employé, courait après sa canne et son chapeau qui roulaient dans le filet, puis descendait les marches du wagon du plus vite de ses vieilles jambes. Tout-Petit suivit derrière, son parrain le prit par la main et ils commencèrent une course folle, à travers les trottoirs, et les voies sillonnées de rails.

— Vite! vite! disait l'employé.

— Vite! vite! répétait M. Ladignac.

Et Jean répétait : Vite! vite! en jouant de ses petites jambes du mieux



qu'il pouvait, un peu effrayé par les grosses locomotives, toutes fumantes, devant lesquelles ils passaient et qui semblaient leur envoyer des menaces avec des jets de vapeurs et des coups de sifflets stridents.

Enfin, ils atteignirent un autre train dont toutes les portières étaient fermées et qui s'ébranlait déjà. L'employé, jeta sacs et valises dans le premier wagon qui se présenta, en queue, et Jean et son parrain, s'élançant à leur suite, vinrent tomber sur les banquettes. Il était temps! Le train courait à toute vapeur sur les rails.

— Ouf! dit le pauvre parrain en épongeant son front chauve; les voyages sont bons pour la jeunesse; quand on est vieux, cela donne trop d'émotions!...

En achevant ces mots, M. Ladignac, tout épuisé, se laissa choir dans l'angle du wagon. On entendit résonner le bois sous son coude et, poussant une exclamation étouffée, il se redressa :

— Bonté divine! il nous a jetés dans un wagon de troisième, l im-

bécile! Aussi je me disais : sur quoi suis-je assis? C'était ce banc de bois!... Et un wagon mal accroché qui saute comme une chèvre sur les rails! Nous voilà bien! Pas d'arrêt avant une heure et demie. L'imbécile!... C'est vrai que l'on n'avait pas le temps de choisir, il fallait monter là-dedans ou rester sur le trottoir.

Jean Tout-Petit dont les jeunes os n'étaient pas affligés de rhumatismes comme les vieux membres de son digne parrain, prenait très bien son parti d'être en troisième. C'était un changement, cela lui suffisait. Les banquettes de bois n'étaient pas tendres, comme celles du wagon de première qu'ils avaient occupé avant; pour bien vérifier la chose, Tout-Petit sautait et se laissait retomber assis sur la planche : — C'est dur! disait-il en riant. En revanche, ce beau bois lisse se trouvait aussi commode qu'une table pour y échafauder des châteaux de cartes. Jean se mit aussitôt à l'œuvre, n'osant plus proposer une autre partie de bataille à son parrain. Les tressautements du wagon détruisaient à tous moments ses édifices, mais il recommençait avec persévérance, tirant un peu la langue aux moments difficiles.

Tout à coup, il rencontra deux yeux bruns fixés sur lui et resta ébahi, la main en l'air. Il avait bien vu une femme très modestement vêtue, assise à l'autre bout du wagon et tenant, appuyé à demi sur ses genoux, à demi sur la banquette d'en face, quelque chose qui avait semblé à Jean un gros ballot d'étoffe. Il n'avait rien vu de plus.

Et voilà que ce gros ballot se trouvait tout à coup avoir des yeux! deux yeux bruns qui le regardaient d'un air sérieux et triste.

Alors, en observant mieux, il constata que ce qu'il avait pris pour un paquet était un petit garçon, un peu plus jeune que lui et, surtout, si pâle, si maigre, si chétif, qu'au premier moment on l'aurait cru âgé de trois ans au plus. Il était bien enveloppé dans des châles, quoiqu'il fît très chaud; sa tête et son cou étaient entourés de mousseline blanche qui ne laissait à découvert que son petit visage presque aussi blanc. Il restait allongé, sans bouger, la tête posée sur les genoux de sa mère.

Jean se remit à ses châteaux de cartes. Il ne pouvait s'empêcher à tout moment de relever la tête pour voir si les yeux bruns le regardaient toujours.

Son parrain s'était endormi dans son coin, le front enveloppé de son mouchoir, la femme somnolait aussi, il n'y avait de réveillés dans le wagon que Jean Tout-Petit et les yeux bruns.

— S'il remuait, pensait Jean, on pourrait jouer à pigeon-vole ou à quelque chose, mais il ne bouge pas plus qu'un bâton... Il faut qu'il soit joliment paresseux ou qu'il ait grand mal à la tête!

Il n'osait pas interroger le petit garçon, quoiqu'il en mourût d'envie; et avec l'espoir de décider l'autre à commencer la conversation, il essaya, au moyen de son jeu de cartes, les constructions les plus fantastiques. Mais elles s'écroulaient toujours avant l'achèvement du chef-d'œuvre, et les yeux bruns restaient toujours graves.

Enfin M. Ladignac s'éveilla et tira sa montre :

— Encore trois quarts d'heure à passer sur ces planches!... Si nous voyions un peu, pour nous distraire, ce qu'Eulalie a mis dans ton panier de provisions?

Jean battit des mains. Cela creuse, paraît-il, de voyager, car il se sentait un appétit dévorant.

M. Ladignac atteignit le panier préparé par Eulalie « pour M. Dout-Betit et son barrain ». Après avoir étalé une serviette bien blanche sur la banquette, il tira du panier un poulet rôti, entouré de gelée et doré à plaisir, du pain frais, du beurre dans un petit pot, une tarte à la crème qui sentait la vanille, des cerises, une bouteille contenant de l'eau et du vin, enfin deux timbales, deux assiettes, deux fourchettes et deux couteaux.

— Cette bonne Eulalie nous a bien soignés! voilà de quoi nous occuper agréablement pendant trois quarts d'heure, dit M. Ladignac qui semblait presque aussi affamé que Jean, et se mit aussitôt en devoir de découper le poulet.

— Si nous mangions, nous aussi, dit à mi-voix la femme qui soutenait le petit garçon pâle. Elle le redressa un peu, en l'appuyant dans l'angle du wagon; puis elle tira un vieux panier caché sous la banquette. Elle en sortit un torchon de grosse toile dont elle fit une nappe sur ses genoux et sur lequel elle posa deux œufs durs, un petit cornet de sel, du pain qui semblait très rassis, et un petit fromage de chèvre, à la croûte noire et verte, qu'on aurait pris de loin pour une pierre.

La paysanne se mit à enlever la coquille des œufs, sans faire attention à Jean qui la regardait, les coins de la bouche un peu rabattus, car il trouvait l'œuf dur une chose très mauvaise et il s'étonnait qu'on pût se disposer ainsi, sans rechigner, à en manger un.

La voix de son parrain l'arracha à sa contemplation :

— Voilà qui est prêt! Veux-tu une aile ou une patte?

— L'aile, c'est meilleur, dit Jean, qui se retourna vers lui, fort heureux à l'idée que ce n'était pas des œufs durs qu'on lui offrait.

Son parrain le servit, se servit lui-même et tous deux se mirent à faire honneur à leurs provisions.

Jean avait à peine avalé quelques bouchées quand, levant la tête, il rencontra de nouveau le regard des yeux bruns. Leur propriétaire, les mains dégagées des châles, tenait un morceau de pain gris et un œuf dur, épluché, dont il avait grignoté la pointe tout au plus comme aurait pu le faire une souris peu affamée. Maintenant, il ne mangeait plus, il regardait Jean et son parrain attablés devant le festin d'Eulalie, et il avait l'air si pâle, si triste et si malade, que Jean, tout à coup, se mit à penser à Mimi, couchée dans son lit avec la fièvre.

Les yeux du pauvre Tout-Petit se remplirent de larmes, il reposa son morceau de poulet sur son assiette, il avait trop de chagrin pour manger... Pourtant, il se sentait une grande faim, au fond, tout de même. Il se moucha silencieusement; puis, pensant toujours à Mimi, il se dit que si elle avait été là, elle aurait eu pitié du petit garçon aux yeux bruns, si triste ment obligé de manger des œufs durs.

— T'as pas faim? dit à ce moment la paysanne, en regardant le petit d'un œil navré.

Il secoua la tête et laissa tomber l'œuf et le pain sur ses genoux.

— Tu prendrais peut-être bien un peu de fromage, si je te faisais une tartine?

Il secoua encore la tête, et ses yeux se tournèrent de nouveau vers Jean. Celui-ci n'y tint plus, et, d'une toute petite voix qu'il avait quand il était intimidé, il dit à la femme :

— Peut-être que votre petit garçon mangerait mieux du poulet que de l'œuf dur, Madame?

Elle releva à peine la tête et dit d'un ton morne, assez brusque :

— A quoi que ça servirait de le lui demander, puisque je n'en ai point à lui donner?

— Je lui donnerais bien *mon poulet*, s'il voulait, dit Jean, et il tendait son assiette pleine vers le petit malade, dont le pauvre visage commençait à sourire, à la vue de la belle aile de poulet et du pain blanc.

— Non, non, mon petit monsieur! dit la femme d'un ton plus doux, sa figure grimaçant comme si elle allait se mettre à pleurer; faut pas vous priver...



— Oh! il y en a d'autre, dit Jean, je vais prendre la *baguette de tambour*, s'il veut manger l'aile... N'est-ce pas, parrain que je peux bien lui donner?...

M. Ladignac, pendant ce dialogue, mettait deux lorgnons sur son nez, pour tâcher de comprendre quelque chose à la situation, car il était fort myope et, jusque-là, n'avait pas cessé de prendre le getit garçon aux yeux bruns pour un paquet de châles.

— Mais oui! mais oui! bien sûr! fit-il, dès qu'il eut compris. Donne-lui si tu veux; c'est bien, ce que tu fais là, mon Tout-Petit.

L'enfant attaqua l'aile de poulet, non plus comme une souris sans appétit, mais avec un entrain qui faisait sourire sa pauvre mère.

Questionnée par M. Ladignac, elle expliqua que son petit garçon avait une maladie avec un nom savant qu'elle ne pouvait pas prononcer. Pour empêcher son dos trop faible de se courber, on lui entourait de plâtre la tête, le cou et les épaules. Cet appareil était caché sous la mousseline, on ne le voyait pas, mais il empêchait le pauvre petit de faire beaucoup de mouvements; du reste, il était si faible qu'il n'en avait pas envie.

— Y a plus d'un an qu'il est comme cela, soupira la mère. A la campagne où nous vivons, il n'y a pas d'assez grand médecin pour le soigner. Je suis obligée de le mener tous les deux mois à X..., pour qu'on lui

remette son plâtre. Ça coûte bien cher, et il ne reste plus assez d'argent après, pour lui donner les douceurs qu'on voudrait, pauvre Lucien!

Le parrain de Jean était très bon et très charitable. Il écrivit le nom de la femme et son adresse, lui dit qu'il connaissait, à X..., un grand médecin auquel il la recommanderait, et qu'il lui obtiendrait des secours pour elle et son petit malade.

La pauvre femme s'essuyait les yeux de chagrin et de plaisir tout à la fois. Le plaisir finit par prendre le dessus, quand elle vit son petit Lucien, tout ragaillardi par la bonne nourriture, rire avec Jean, en partageant la tarte à la crème et les cerises, et en se barbouillant à qui mieux mieux, à cause des secousses du train.

M. Ladignac voulut qu'elle prît sa part du poulet, elle aussi. Quand tout le monde eut mangé à souhait, Jean et son parrain glissèrent dans le panier de la pauvre femme tout ce qui restait des provisions. Elle devait s'arrêter à la station où M. Ladignac et Jean comptaient changer de wagon, ils descendirent donc tous ensemble. La femme les remerciait avec une grande reconnaissance, le petit Lucien dit : merci, lui aussi, d'une pauvre voix faible; mais ce furent ses yeux bruns, surtout, qui surent bien remercier Jean Tout-Petit, lorsque celui-ci l'embrassa en lui disant adieu.

Après leur départ, Jean et son parrain regagnèrent un wagon de première, et M. Ladignac s'assit sur la banquette capitonnée avec un grand soupir de soulagement.

— On est tout de même mieux ici, ne trouves-tu pas? demanda-t-il à son filleul.

— Oui, fit Jean, c'est plus beau, on voit mieux par les fenêtres.... Tout de même, je suis content que nous soyons montés en troisième, parce que, sans cela, le petit Lucien n'aurait pas mangé de poulet.

— Tu as raison, répondit M. Ladignac, et tu as été très gentil. Je raconterai cela à ta mère, ça lui fera plaisir et à Mimi aussi... Elle aurait fait comme toi, Mimi, si elle avait été là.

Jean Tout-Petit rougit et hésita un instant, puis, la tête un peu basse, avec un remords :

— Oh non! Mimi, elle lui aurait donné toute sa tarte à la crème, moi j'en ai mangé la moitié.

CHAPITRE XII

LA TANTE ANTOINETTE. — « SELON L'OISEAU LE NID, SELON L'HOMME LE LOGIS. »

— Allons Jean! nous voici arrivés, mon petit, réveille-toi!

Ces mots, prononcés sur une note très élevée, firent bondir Jean sur la banquette où il se trouvait à demi couché.

— Je ne dors pas, dit-il un peu honteux, en se frottant les yeux de ses deux poings.

— Non, non, tu ne dormais pas! repartit M. Ladignac, en riant. — Alors, il doit y avoir sous la banquette un chien ou un voyageur qui ronflait tout à l'heure, quand je croyais que c'était toi.

Jean fit un mouvement pour se pencher et regarder sous la banquette; mais il vit bien que son parrain se moquait de lui. Il avait dormi! Comment cela lui était-il arrivé?... Il faisait encore grand jour, pourtant. La chaleur, le ronronnement du train, et l'impossibilité de changer de place avaient probablement provoqué ce somme.

Jean aurait eu presque envie de le continuer, mais son parrain rassemblait les paquets et le train ralentissait sa marche, en sifflant, pour annoncer son arrivée à une station.

Ce n'était qu'une petite maison perdue dans une plaine; il n'y avait pas de voyageurs et le chef de gare semblait dormir debout, faute, sans doute, d'avoir trouvé à qui causer depuis trop longtemps. Il parut se réveiller un peu, à la vue de Jean Tout-Petit et de son parrain.

— Bonjour, Monsieur Ladignac, dit-il avec empressement; vous voilà donc revenu dans nos pays?

— Je ne fais qu'y passer, répondit M. Ladignac; j'amène cet enfant

chez ma sœur. Comment la voiture n'est-elle pas là, à nous attendre?

A ce moment, on entendit un roulement lointain, puis, au tournant de la route, parut une calèche qui, par la forme et la couleur, semblait très vieille; sur le siège, un très vieux bonhomme tenait les rênes et le tout était tiré par une jument grise qui trottinait, le cou allongé et les sabots raclant le sol, comme une très vieille bête que cela fatigue de se presser.

— Voilà la voiture de Mlle Ladignac, Monsieur, dit le chef de gare; — et, aujourd'hui, on peut dire que Sébastien est en avance!

Sébastien, c'était le vieux cocher; il ne semblait pas s'émouvoir, en voyant qu'on l'attendait, bien que le chef de gare lui fît des signaux.

Enfin, la voiture se rangea devant le trottoir.

— La Grise n'aime point galoper, fit Sébastien pour toute excuse.

On chargea les bagages, Jean et M. Ladignac montèrent et l'on repartit; le chef de gare rentra d'un pas somnolent dans sa petite maison vide.

Tout-Petit et son parrain s'aperçurent bientôt que la Grise n'aimait pas galoper. La voiture roulait avec une lenteur majestueuse.

De temps en temps, M. Ladignac disait au cocher :

— Eh bien, Sébastien, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'aller un petit peu plus vite?

Sébastien, sa vieille figure ridée enfoncée dans le col de son manteau, avec la mine d'un gros hibou ennuyé par le grand jour, ne répondait pas, il se contentait de faire claquer son fouet en l'air et pas bien fort. La Grise, à ce bruit, rabattait une oreille puis l'autre, en secouant la tête, comme pour dire : « Je m'en moque! » et continuait du même pas nonchalant.

M. Ladignac finit par se laisser tomber au fond de la voiture, et dit d'un ton résigné :

— J'espère que tu n'as pas trop faim, mon pauvre Tout-Petit, car je crois que nous ne sommes pas encore près de dîner.

— Je n'ai pas très faim, parrain, répondit poliment Jean.

— Connais-tu l'histoire de la Belle au bois dormant?

— Oh! oui, fit Jean, Ursule me l'a racontée.

— Eh bien! c'est dans son château que je te mène, figure-toi : La maison de ta tante, c'est tout à fait le château de la Belle au bois dormant,

les gens y remuent peut-être un peu plus, mais toujours en dormant...

Jean ouvrait de grands yeux; il pensait :

— Moi qui croyais que la maison de tante Antoinette ressemblait à l'arche de Noé!...

Il reprit tout haut :

— Maman m'a dit qu'il y avait des bêtes...

— Oui... il y en a, mais elles ne s'agitent pas plus que les gens. Tu vois bien la Grise... Est-ce que tu ne te rappelles pas du tout ta tante?

— Je ne l'ai jamais vue, parrain.

— Si, tu l'as vue, seulement tu n'avais guère plus de deux ans quand tu es venu chez elle; alors il n'est pas étonnant que tu l'aies oubliée. Elle est très bonne, ta tante Antoinette, mais, quand elle n'est pas contente, elle gronde très fort; c'est pour cela que j'avais si peur de manquer le train à Bouflons-la-Garenne, elle m'aurait joliment grondé!



— Elle t'aurait grondé, parrain! s'exclama Jean, stupéfait que quelqu'un pût se permettre de gronder un monsieur aussi vénérable que M. Ladignac.

— Si tu crois qu'elle s'en serait gênée! Elle m'a grondé souvent dans sa vie; va! C'est ma grande sœur, vois-tu, elle a six ans de plus que moi, absolument comme Mimi avec toi.

— Mon Dieu qu'elle doit être vieille! s'écria Tout-Petit; car toi, parrain, tu es déjà très vieux, tu as bien... presque cent ans, j'en suis sûr!

Le parrain fit la grimace. Jean ne savait pas encore que lorsque les gens ne sont plus jeunes, il vaut mieux ne pas leur parler de leur âge.

— Je n'ai que soixante-treize ans, dit M. Ladignac, c'est suffisant, ne me vieillis pas, mon garçon. Cela en fait soixante-dix-neuf à ta tante. Il faudra être bien gentil avec elle, ne pas faire trop de bruit, pour ne pas la fatiguer, l'écouter respectueusement quand elle te parlera, toujours lui obéir... Elle aime les belles manières : tu lui baiseras la main en arrivant, et chaque matin en lui disant bonjour...

Le parrain continua longtemps ses recommandations mêlées de sermons, sur les devoirs d'un petit garçon envers une très vieille tante.

La voiture allait toujours tout doucement et le pauvre Jean, à moitié endormi, se sentait effrayé, comme un petit enfant des contes de fées d'Ursule, égaré dans un pays inconnu et étranger.

Au bout d'une heure, le parrain interrompit son sermon pour dire :

— Nous voici arrivés.

Et la Grise s'arrêta devant une grande grille fermée.

Sébastien fit claquer son fouet en grommelant et, au bout d'une minute, la grille s'ouvrit lentement, toute seule, aurait-on pu penser, car on ne voyait personne. Quand la voiture fut entrée, une voix dit :

— Bonjour M'sieu Ladignac. — Et Jean aperçut une bonne femme en coiffe, si ratatinée et petite qu'elle dépassait à peine la grosse borne placée à l'entrée. La Grise amena la voiture au bas d'un perron dont les marches étaient toutes vertes de mousses comme si on ne les montait jamais.

Jean et son parrain descendirent. Deux chiens s'avancèrent, quittant un coin de la cour où ils dormaient; ils marchaient doucement, leurs pattes étaient déformées, et leur poil tombé par plaques sur leur dos; ils n'aboyaient pas, ils avaient l'air trop fatigués pour faire cet effort.

— Bonjour Faraud, bonjour Rustaude, dit M. Ladignac en leur passant la main sur la tête. Il ajouta, à mi-voix : Ce sont les chiens de ta tante, Jean ; Faraud a dix-huit ans et Rustaude seize; il ne faudra pas leur tirer la queue, ni les taquiner d'aucune façon, ta tante se fâcherait.

On entra dans la maison. Le parrain de Jean lui prit la main et, après avoir traversé deux ou trois pièces assez obscures parce que les contrevents étaient fermés, et qui semblèrent grandes à Tout-Petit comme les salons du château de Versailles, ils arrivèrent dans une salle à manger non moins imposante; le plafond était si haut qu'on était obligé de se renverser la tête en arrière pour le voir.

— Bonjour, ma sœur, et bonsoir, dit le parrain dont la voix chevrotait gaîment; j'ai bien peur que nous n'ayons laissé refroidir ton dîner.

Une voix encore plus cassée que la sienne répondit : — S'il est refroidi, vous le mangerez froid; cela vous punira! Voici donc le petit.

Jean, intimidé, restait derrière son parrain qui le poussa vers le fau-

teuil de la vieille demoiselle. Elle n'y occupait pas beaucoup de place, tant elle était maigre et courbée, et Jean, tout d'abord, ne vit qu'une grande figure pâle et ridée, avec un long nez bossu et des yeux noirs qui le regardaient d'un air un peu sévère.

— Il a cinq ans et il n'est pas plus grand que cela!

Tout-Petit se sentit très humilié par cette exclamation, il se redressa pour tâcher de gagner quelques centimètres.

— Mon Dieu! dit le parrain, il a la taille de tous les enfants de son âge, ou à peu près...

— Les choses sont changées, alors, depuis mon temps, répondit la vieille demoiselle; — de mon temps, à cinq ans, on était déjà un homme pour la raison, et on n'en était pas si éloigné pour la taille.



Jean trouvait la tante Antoinette peu aimable et il n'avait pas du tout envie de lui baiser la main, quoique son parrain lui poussât la tête par derrière pour lui rappeler sa recommandation. Il finit tout de même par s'y décider, et le fit si gentiment que Mlle Ladignac se dérida aussitôt :

— Oh mais! je vois qu'il sait très bien saluer les vieilles dames... C'est très bien!... Après tout je n'ai jamais eu d'enfants et je n'en vois guère, il se peut que je me trompe sur leur taille à cinq ans. Approche-toi que je t'embrasse, mon petit.

Jean reçut le baiser de la tante Antoinette toujours très gentiment; pourtant il se dit qu'elle ne savait pas embrasser comme sa maman, et, en sentant son grand nez maigre s'enfoncer dans sa joue rose, il se rappela le perroquet d'un de ses amis qui lui avait donné un coup de bec près de l'oreille, un jour qu'il le taquinait.

— Allez vite quitter vos chapeaux et vos manteaux et vous brosser un peu, et revenez sans tarder! fit la vieille demoiselle, frappant dans ses mains comme le faisait Eulalie, pensa Tout-Petit, lorsqu'elle chassait les poules entrées indiscrètement dans sa cuisine.

M. Ladignac disparut au plus vite. Jean sentit une main prendre la sienne, et il aperçut alors, derrière lui, une grande et grosse femme auprès de laquelle Eulalie, avec sa taille de forte Alsacienne, n'aurait semblé

qu'une enfant. Elle avait de larges joues et un triple menton, qui cachait le nœud des brides de son bonnet; tout son corps paraissait rebondi et soufflé comme s'il eût été composé de coussins de plumes, et Jean sentait sa petite main engloutie dans la sienne.

Il n'eut pas peur cependant, parce qu'au milieu de l'énorme figure, penchée vers lui, deux yeux pâles, très bons et caressants lui souriaient, sous des bandeaux de cheveux gris un peu ébouriffés.

— Dépêchez-vous de le faire laver et de le ramener, Dorothée! repéta Mlle Ladignac en frappant de nouveau dans ses mains.

Dorothée entraîna Jean dans le corridor. Là, dans le noir, il se sentit pris à pleins bras, enlevé de terre, et embrassé sur les deux joues presque aussi violemment que si on avait voulu le dévorer. Il n'eut pas peur plus qu'avant; il se rendait bien compte que c'étaient là des baisers donnés par quelqu'un qui savait embrasser et qui aimait les petits enfants; cela lui fit grand bien, au contraire, au pauvre Tout-Petit qui se sentait aussi perdu, aussi loin de sa famille et de ceux qui lui prodiguaient d'habitude tant de caresses, que si on l'eût mené dans la lune.



— Est-il grandi et gentil ce beau chéri! murmurait Dorothée, tout en l'emportant très vite; est-ce que vous ne vous souveniez plus du tout de Dorothée, mon trésor?

Le trésor fut bien obligé d'avouer qu'il croyait voir Dorothée pour la première fois de sa vie.

— Je vous ai pourtant pouponné et câliné, autrefois, mais vous etiez si petit, si petit!... Nous allons refaire connaissance, allez Dorothée vous soignera comme son œil, et vous l'aimerez bien n'est-ce pas?... Que ça va donc être bon d'avoir un petit enfant dans la maison!

Tout en parlant, elle l'époussetait, lui brossait les cheveux, lui lavait la figure et les mains avec des mouvements si doux qu'ils semblaient incroyables quand on voyait ses bras et ses mains de géante.

— Vite! vite! retournons dans la salle à manger, sans cela Mademoiselle gronderait!

On se mit à table. Dorothée avait roulé le fauteuil de sa maîtresse à sa place, car la veille demoiselle était presque paralysée des jambes et ne le quittait guère que pour son lit.

Le dîner, malgré les menaces de Mlle Ladignac, avait été gardé bien chaud et était excellent. Mais Jean le trouva très grave et long; il n'osait pas parler et il ne comprenait absolument rien à la conversation de M. Ladignac et de sa sœur, de sorte qu'elle ne l'intéressait pas du tout.

Ceux-ci, cependant, causaient sans s'arrêter et semblaient enchantés des histoires qu'il se contaient. Ils riaient à qui mieux mieux, de leur rire fatigué de gens très vieux, et, au grand étonnement de Tout-Petit, il entendait, de temps à autre, la tante Antoinette dire à son parrain, d'un ton de gronderie :

— Tu n'as jamais été sérieux, Edgar! jamais!

Son parrain pas sérieux! Ah bien! par exemple qu'est-ce qu'il lui fallait donc à la tante Antoinette? Dans sa stupéfaction Jean finit par glisser au sein d'une méditation si profonde que sa tête se balançait en avant et en arrière, et que ses yeux se fermaient sans qu'il s'en aperçut. Il tomba, enfin, le nez dans son assiette, sur le dernier débris d'un massepain.



Il lui sembla bien qu'il était enlevé, bercé, retourné et secoué un peu, mais il se crut encore dans le train et ne prit pas la peine d'ouvrir les yeux. Enfin, on mit un baiser sur sa joue et il balbutia machinalement :

— Bonsoir, maman.

Quelqu'un murmura : — Ce n'est pas votre maman, pauvre mignon, c'est Dorothée.

Jean, n'entendit pas, il dormait déjà, aussi profondément et aussi tranquillement que dans son petit lit, à Versailles.

Pendant ce temps, la maman de Jean, assise à côté du lit de la pauvre Mimi, pensait à son Tout-Petit, emmené si loin d'elle, et qu'elle ne pouvait pas embrasser ce soir là! et ses yeux étaient tout pleins de larmes!...

CHAPITRE XIII

« LA JEUNESSE VEUT COURIR, LA VEILLESSE DORMIR »

Jean Tout-Petit, le lendemain matin, en se réveillant, vit Dorothée au pied de son lit. Elle lui proposa gaiement de l'aider à s'habiller.

Il fut très sérieux pendant cette toilette, quoique Dorothée fît tout son possible pour le dérider, en lui racontant toutes ses gentillesses lorsqu'il était venu, trois ans plus tôt, avec sa mère, faire visite à la tante Antoinette. Il disait, alors : « *à ba bar* » pour : à boire et, « *une pa par* » pour : une poire. Il avait une jolie robe rose qui lui donnait l'air d'une petite fille ce qui le fâchait beaucoup...

Ces souvenirs n'amusaient pas Jean autant que Dorothée qui en riait encore rien que d'y penser, et il restait grave comme un pape.

Il sourit, cependant, un peu, lorsqu'elle lui conta qu'il avait osé... oui osé! prendre à pleines mains le grand nez de « Mademoiselle » et le tirer de toutes ses forces!... Même que Mademoiselle, qui tient avant tout à ce qu'on la respecte, n'avait pas été contente.

Plusieurs fois, dans la journée qui suivit, Jean repensa presque avec effroi à cette aventure de son enfance; et, en regardant la figure de sa tante, il se disait qu'il aimerait mieux se risquer à tirer le nez d'un loup ou la trompe d'un éléphant, plutôt que de se permettre maintenant une telle liberté. Il fallait qu'il fût bien brave, à deux ans et demi!

Il passa la journée entre son parrain et sa tante, et elle lui sembla longue. On lui avait donné des livres d'images, mais c'étaient des images très sérieuses dont il ne pouvait pas rire tout seul, il lui aurait fallu Mimi pour les lui expliquer. En pensant à Mimi, à sa maman, à son père, aux grands

frères, aux grandes sœurs, tous si loin, son pauvre petit cœur se gonflait et il avait bien de la peine à s'empêcher de pleurer.

Le vieux parrain et la vieille tante, chacun dans un fauteuil, causaient ou sommeillaient sans s'apercevoir de rien. Et, par les grandes fenêtres, Jean voyait le jardin de la tante Antoinette, avec de grands arbres et de grandes allées et de grandes pelouses où personne ne passait.

Son parrain avait raison : sauf les toiles d'araignées qui manquaient, c'était tout à fait le château de la Belle au bois dormant!

Chaque fois que Dorothée entrait dans la pièce, et heureusement, cela arrivait assez souvent, elle lui faisait un bon sourire qui s'épanouissait d'une façon réconfortante, sur sa figure large comme une porte.

A la fin, n'y pouvant plus tenir, Jean se glissa, derrière elle, hors de la chambre, et, tandis qu'elle l'embrassait, il lui demanda :

— As-tu défait ma malle, Dorothée?

— Oui, mon trésor, je l'ai défaite; avez-vous besoin de quelque chose?

— Je vais chercher mes joujoux, pour m'amuser dans la chambre de tante Antoinette : mon chemin de fer, ma pompe à vapeur...

Dorothée leva ses grands bras vers le ciel, comme si elle avait eu la prétention de s'envoler :

— Porter votre chemin de fer et une pompe à vapeur dans la chambre de Mademoiselle!... Ah! mon pauvre Tout-Petit, qu'est-ce que vous dites là!... N'essayez pas! n'essayez pas, surtout!

Jean resta tout saisi, devant l'émoi de la bonne Dorothée :

— C'est que je m'ennuie, moi, tout seul et sans joujoux, avec parrain et ma tante; ils n'ont pas besoin de joujoux, eux, ils sont trop vieux, mais moi, je ne sais pas jouer sans joujoux!...

Il pleurait à moitié; Dorothée, tout attendrie, lui proposa d'aller jouer un peu dans sa chambre. Seulement elle ne pouvait pas lui tenir compagnie, il fut obligé de rester seul, parce qu'elle devait travailler dans le corridor auprès de la porte de Mlle Antoinette, afin d'être là de suite quand elle l'appelait.

Au bout de peu de temps, elle reparut l'air un peu penaud :

— Mademoiselle m'a grondée, il faut revenir près d'elle, mon pauvre Tout-Petit.

Jean se laissa reconduire docilement; il ne s'amusait guère mieux, dans le tête-à-tête avec ses joujoux.

— Ah! te voilà, dit la tante Antoinette, aussitôt qu'il entra; — tu m'as inquiétée, mon enfant, je ne savais ce que tu étais devenu. Il ne faut pas t'en aller comme cela, il faut rester près de moi. La maison est si grande, tu pourrais t'égarer dans les chambres, tomber dans les escaliers... ou par les fenêtres... et qu'est-ce que je dirais à ta maman?... Est-ce que tu n'as pas assez de livres? En veux-tu d'autres?

— Non, merci ma tante, répondit Tout-Petit sans entrain.

Son parrain qui était occupé à dresser un jeu d'échec, le regarda par dessus ses lunettes : — Le pauvret ne s'amuse guère, j'en ai peur, en notre compagnie; si on l'envoyait jouer dans le parc!

— Dans le parc! se récria Mlle Antoinette. Il pourrait tomber dans les citernes du potager, ou se faire mal de quelque façon. Non, non, il ne faut pas qu'il aille seul dans le parc.

— Il pourrait aller dans la cour d'entrée, — suggéra timidement Dorothée; — je le verrai très bien par la fenêtre près de laquelle je travaille, et je veillerai à ce qu'il ne lui arrive rien.

— C'est cela, approuva M. Ladignac.

La vieille demoiselle ne semblait pas tout à fait satisfaite, elle céda cependant à l'avis de son frère, mais en recommandant :

— Surtout qu'il ne parle pas aux gens qui passent sur la route..., qu'il ne fasse pas de trous dans le sable et qu'il ne taquine pas les chiens...

Jean promit tout ce qu'on voulut; et partit joyeux, donnant la main à Dorothée.

Celle-ci profita de l'occasion pour lui remettre une large tartine de confiture, avec beaucoup plus de confiture que de pain, en guise de goûter. Jean s'assit sur les marches du perron, pour la déguster; pourtant, il n'avait pas très faim, il se sentait trop triste. Les deux vieux chiens s'approchèrent de lui et il leur offrit sa tartine, mais comme ils n'aimaient pas les confitures, ils tordirent le nez et, tournant la queue, retournèrent se coucher au soleil.

Pour s'occuper, Jean se mit à gratter la mousse des marches avec son

petit couteau. Puis il ramassa des pierres, en ayant soin de ne pas faire de trous dans le gravier; il alla caresser Faraud et Rustaude, mais tous deux étaient trop vieux et trop endormis pour se donner seulement la peine d'ouvrir un œil en réponse à ses avances.

Enfin, Jean alla coller sa figure contre les barreaux de la grille et regarda sur le chemin. En face de lui, se dressait un grand talus surmonté d'une haie, et la route s'étendait, bordée d'arbres et déserte.

Tout-Petit resta immobile un long moment et comme il n'y avait rien là pour le distraire de ses idées tristes, il sentit une grosse larme glisser le long de sa joue, puis une seconde, puis trois, puis quatre...

Il fut interrompu, au milieu de cette occupation peu récréante, par un craquement de branches dans la haie, de l'autre côté de la route. Il leva les yeux et vit passer une tête qui, par la couleur des cheveux, des sourcils, des cils, voire même de la peau, ressemblait à une botte de carottes autant qu'il est possible à une tête de petit garçon d'y ressembler.

Cette tête le regardait avec une grande attention, et, sous les sourcils carotte, les yeux roux avaient un peu l'air de se moquer de lui.

Jean le regardait de son côté, sans rien dire... il n'osait pas et, de plus, il avait promis à sa tante Antoinette de ne pas parler aux gens qui passeraient.

Ils restèrent ainsi un long moment à se dévisager; tout à coup, la tête fit une grimace et tira la langue. Jean détourna les yeux avec un air de dédain; mais il ne put s'empêcher, au bout d'une seconde, de regarder de nouveau pour vérifier si la tête était toujours là.

Elle n'avait pas quitté son poste, et, au milieu de la figure rose, toute couverte de taches de rousseur, la langue rouge sortit de nouveau.

Jean commençait à se sentir mécontent, aussi à la troisième reprise, la langue impertinente se montrant encore, il répondit par un grandissime pied de nez, puis il fit demi-tour, et s'en revint près du perron.

Dorothée arrivait justement pour le chercher et le ramener dans la chambre de sa tante.

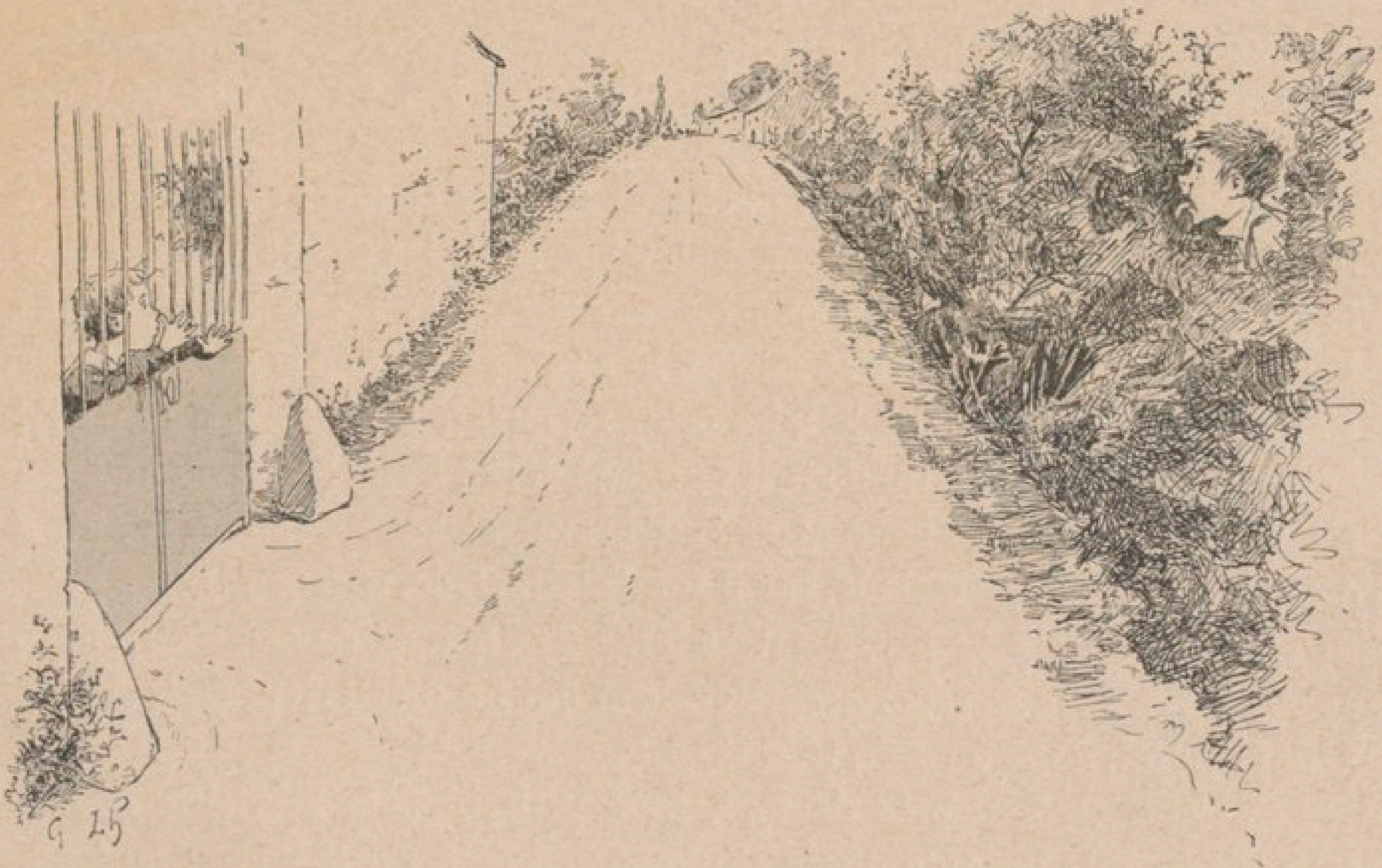
Le lendemain matin, le parrain de Jean partit sur ces mots encourageants :

— Ne t'ennuie pas trop, mon pauvre Tout-Petit... Courage! je pense que Mimi ne va pas être malade trop longtemps.

Jean trouvait que c'était déjà trop long comme cela.

Pendant les jours qui suivirent, il n'y eut rien de changé dans la vie de Jean. Sa tante le gardait dans sa chambre, à jouer avec des livres, auprès de son fauteuil où elle-même lisait, tricotait ou dormait.

L'instant animé de l'existence de Jean était l'heure passée dans la cour d'entrée, en mangeant son goûter en compagnie des vieux chiens. Il l'attendait avec impatience, et, chaque jour, allait coller sa figure contre la grille, pour voir si la tête carotte se trouvait dans la haie, de l'autre côté de la route. Et c'était toujours au moment où il commençait à pleurer d'ennui qu'elle paraissait brusquement au travers des branches.



On se regardait, puis la tête tirait la langue avec la même laide grimace, Jean ripostait par un pied de nez toujours prêt, et s'en allait, plein de dignité. Cela se renouvelait tous les jours.

La tante Antoinette se montrait fort satisfaite de son neveu. N'oubliant pas les recommandations de son parrain, le pauvre Tout-Petit que sa

tante intimidait terriblement, était aussi sage qu'un petit saint de bois.

Jamais Marie n'aurait reconnu son Tout-Petit si gai, si causant et si tapageur! Elle aurait cru qu'on l'avait changé en route.

Cependant, la tante Antoinette qui ne s'entendait en rien à élever les enfants, puisqu'étant vieille fille elle n'en avait jamais eu, faisait si mal les choses par ignorance et non par méchanceté. Elle possédait, en dépit de son grand nez revêche, un très bon cœur, et, derrière leurs lunettes, ses yeux noirs, si perçants, y voyaient très clair.

— Cet enfant est extraordinairement sage, — dit-elle un matin à Dorothée, quatre ou cinq jours après le départ de M. Ladignac, — mais il est aussi extraordinairement pâle. Il n'est pas malade?

— J'espère que non, répondit Dorothée; pourtant cela n'aurait rien d'étonnant, il manque d'air ici... Je sais qu'à Versailles il jouait toute la journée dans un grand jardin.

La tante Antoinette regarda Dorothée un peu de travers, sa témérité l'étonnait sans doute :

— Que signifie ce discours? fit-elle. — Puisque sa mère me l'a confié, il faut bien que je le garde près de moi. Je ne peux pas courir avec lui dans le parc, je suppose, ni l'abandonner à Sébastien qui n'est qu'une bête, ni à Perpétue qui ne sort pas de sa cuisine, ni à vous, puisque j'ai sans cesse besoin de vos services? Puis-je faire cela? répondez, donneuse de conseils!

— Alors, dit Dorothée dont les grosses joues tremblaient d'angoisse, malgré tous ses efforts pour avoir l'air brave; alors, Mademoiselle, n'y a qu'à le laisser tomber malade, car il tombera malade, sûrement!

Nouveau regard foudroyant de la tante à sa femme de chambre; mais, aussitôt, ses yeux se reportèrent sur Jean qui ne disait rien, assis sur un petit tabouret, dans un coin :

— Viens-ici, tout près de moi, mon petit, appela la vieille demoiselle d'une voix presque douce. Et lorsque Jean fut près de son fauteuil, elle l'examina attentivement, lui fit tirer la langue, tata son front...

— Il a le front très chaud! As-tu mal quelque part, dis, mon enfant?

Elle lui tenait la tête dans ses deux mains, et, là, de tout près, Jean vit bien que ses yeux noirs avaient quelque chose de très bon, tout au fond, tout au fond... Cette découverte l'encouragea :



— Oui, j'ai mal...

— Où ça, mon Dieu? s'exclama la tante dans une grande agitation.

— Je ne sais pas où, fit Jean.

— Mon Dieu, mon Dieu! gémit la vieille demoiselle, que c'est donc terrible les enfants! Dire que si je m'étais mariée, j'aurais pu en avoir quatre, cinq, dix, on ne peut pas savoir!... Je vais envoyer chercher le médecin.

Le médecin déclara que Jean n'était pas malade, mais que sous peine de le devenir, il lui fallait le grand air, courir, sauter en plein champs, vivre enfin, pendant quelque temps, comme un petit paysan.

— Comment allons-nous faire? dit la vieille demoiselle, — voyons, Dorothée, parlez donc; je vois que vous avez une idée, dites-la, pour une fois que cela vous arrive!

— Mademoiselle, je pensais que M. Jean pourrait passer une bonne partie de la journée à la ferme... Il y a là, la grande Lucette qui est bien soigneuse, et puis, le petit Lucas qui est déjà déluré comme pas un...

— Lucas Robinot, je le connais! dit le docteur en riant; il se tirera toujours d'affaire celui-là! Vous pouvez lui confier votre neveu, Mademoiselle; qu'il garde les moutons avec Lucas, rien ne peut lui faire plus de bien.

La vieille demoiselle resta très perplexe; enfin, dans la journée, elle dit à Dorothée :

— Va me chercher la mère Robinot, Lucette et Lucas, nous allons causer. Je ne veux pas leur confier mon neveu comme une corneille qui abat des noix.

Dorothée revint et, avec elle, une vieille paysanne qui tournait son tablier entre ses doigts d'un air tout intimidé. Derrière elles deux, se cachait un petit garçon dont Jean ne vit d'abord qu'un bras et une épaule.

La mère Robinot expliqua que sa petite fille, la grande Lucette, n'avait pu venir parce qu'elle lavait à la rivière.

La tante Antoinette entama aussitôt un long discours, tout plein de re-

commandations et de menaces, que la vieille écoutait avec componction!

— Ben oui, Mam'zelle!... Mam'zelle peut être tranquille... On soignera le petit monsieur tout le mieux qu'on pourra... Avec Lucas il ne craindra rien, Mam'zelle sait bien comme il est « débarbouillé » pour son âge...

Elle voulait dire débrouillé, mais sa maîtresse lui faisait si peur qu'elle en perdait la mémoire :

— Montre-té donc Lucas, répéta-t-elle, tirant par le bras le petit garçon qui se cachait derrière elle; — qué que t'as donc à être si honteux?

Lucas se décida à paraître et Jean faillit pousser une exclamation de surprise : Lucas c'était la tête carotte! La tête carotte portée sur des épaules solides, et par des jambes nerveuses... la tête carotte qui écarquillait les yeux, à son tour, en le reconnaissant...



—Voilà, Lucas, Jean, dit Mlle Ladignac; tu ne l'avais pas encore vu, mais la connaissance sera vite faite.

A cette phrase, Lucas profita de ce que la vieille demoiselle ne le regardait plus, pour faire à Jean une grimace si drôle que celui-ci ne put s'empêcher de rire.

— Tu ris! c'est bon signe, fit la tante enchantée, quant à toi, Lucas, s'il arrivait à mon neveu la moindre chose par ta faute, tu...

Suivirent des menaces à faire dresser les cheveux roux de Lucas comme des flammes de punch sur son crâne. Il n'en paraissait pas trop troublé, cependant.

— Je le soignerai, Mam'zelle... Je le porterai comme si c'était quasiment un agneau de mes brebis.

Et comme la vieille demoiselle riait, la grand'mère de Lucas affirma :

— Il en serait bien capable, allez, Mam'zelle ! il a tout juste dix ans et il est fort comme s'il en avait douze. Voyez ce qu'il est grand !... Y pousse, y pousse ! c'est comme les chardons et le chiendent sur les routes. « Mauvaise herbe pousse vite », c'est le cas de le dire... Grand comme ça, Mam'zelle, y veut rien faire à l'école, pensez !

Lucas baissait le nez.

— Allons, dit Mlle Ladignac, il ne faut pas désespérer, mère Robinot, on fera peut-être quelque chose de bon avec lui tout de même. Voyez le chiendent, on en fabrique de bonnes brosses...

Et la mère Robinot, mise à l'aise par la conversation, riposta avec un rire malin :

— Oui, Mam'zelle, des brosses pour étriller les ânes !

Tout le monde rit ; Lucas avait l'air un peu penaud.

Il se dérida, quand on lui dit d'aller voir à la cuisine s'il n'y avait pas quelque reste de pâtisserie du déjeuner. Sa grand'mère l'y accompagna et aussi Jean, pour faire de suite connaissance avec la ferme.

Dès que les deux petits garçons se trouvèrent dans le corridor, ils se regardèrent, et, tous deux à la fois se tirèrent la langue et se firent un pied de nez, puis ils se mirent à rire comme des petits fous, derrière le large dos de Dorothée et le dos voûté de la mère Robinot.

C'est ainsi que Jean Tout-Petit et son camarade Lucas commencèrent leur grande amitié.

CHAPITRE XIV

L'ARCHE DE NOÉ. — « UN IGNORANT TROUVE PARFOIS UN PLUS IGNORANT QUI L'ADMIRE »

Jean, à sa grande joie, put enfin constater que sa maman ne l'avait pas trompé et que la ferme, sinon la maison même de la tante Antoinette, ressemblait beaucoup à l'arche de Noé, par la quantité et la variété des animaux qu'on y voyait. Il y avait des chevaux qui piaffaient dans l'écurie, des vaches qui beuglaient dans l'étable, des moutons bêlaient dans la bergerie, des porcs grognaient dans la porcherie et des oies, des poules, des canards, des pintades, des coqs couraient et cacquetaient partout, sous la garde de deux gros chiens aux poils rudes.

Aussitôt levé, Jean courait à la ferme, sous la conduite de Dorothée, d'abord; mais elle renonça bientôt à l'accompagner. C'était inutile, en effet; la brave femme ayant depuis longtemps, vu sa corpulence, oublié la façon de courir, était à peine arrivée à la grille du château que Jean avait déjà gagné la cour de la ferme.

Là, Jean trouvait un grand bol de lait, tout frais tiré par la grande Lucette, et un morceau de pain bis qu'il croquait de grand appétit.

Lucette était une jolie paysanne de dix-sept ans, avec des joues roses, des cheveux blonds, un peu roux, et des yeux bleus qui riaient toujours.

Comme elle n'avait plus de mère, elle dirigeait la ferme avec sa grand'mère, la vieille Robinot, et soignait son père et son frère Lucas en bonne petite ménagère.

Souvent, Jean la trouvait occupée à tailler la soupe pour les hommes, dans une soupière en faïence à fleurs dont la grandeur le rem-



PETITS! PETITS! PETITS!

plissait d'étonnement; une grosse miche de pain coupée en tranches tombait au fond et y disparaissait tout entière, puis le contenu d'une marmite que Lucette renversait par dessus le pain, au milieu d'un nuage de fumée qui répandait un odeur appétissante de choux et de pommes de terre.

— Jamais ils ne vont manger tout ça, Lucette!

— Que si, monsieur Jean! même qu'ils n'en laisseront pas une goutte. Songez donc qu'ils sont quatre, sans compter la grand'mère et moi, et que tout le monde est levé depuis quatre heures. Qu'est-ce que vous faisiez à quatre heures, vous, monsieur Jean?

— Moi, je dormais, peut-être bien.

— Peut-être ben que oui!

Et comme Lucette riait, un peu moqueuse, Jean ajoutait, très sérieux :

— Demain, je me lèverai à quatre heures, pour venir les aider. Tu verras! tu verras! tu ne riras pas!

Mais Lucette n'eut jamais cette occasion de ne pas rire, et le soleil de quatre heures ne vit jamais Jean Tout-Petit à l'ouvrage, dans les champs.

Il n'en était pas moins bien accueilli, chaque matin, par Lucette qui ne manquait pas de l'enlever dans ses bras, comme une plume, et de l'embrasser une douzaine de fois sur les deux joues. Ces bons baisers-là consolaient un peu le pauvre Tout-Petit de n'avoir plus à embrasser ni père ni mère, ni grands frères, ni grandes sœurs!

Il faut avouer aussi qu'il y pensait beaucoup moins maintenant; il avait tant de choses à faire!

On allait donner à manger aux volailles. Lucette remplissait son tablier de graines, à croire qu'il en éclaterait, puis, au milieu de la cour, elle appelait : Petits! petits! petits!...

Et, de toutes parts, ils arrivaient, volant, courant, sautant : poules, poulets, canards, dindons, pintades... les coqs cocoricotant pour amener les retardataires. A chaque poignée de grains, c'était une bataille, coups d'ailes, coups de becs, cris d'indignation, gloussements de colère.

Les plus hardis sautaient après le tablier de Lucette, et finissaient par se percher sur ses épaules et sur ses bras. Elle en avait ainsi, parfois, deux ou trois, qui piaillaient, le cou allongé vers la provende, et dérangeaient sa coiffe en battant des ailes.

Cela amusait bien Jean qui prenait du grain dans sa petite main et l'offrait aux volailles; après un moment d'hésitation, elles arrivaient à qui mieux mieux, et il riait en sentant leurs becs durs piquer ses doigts. Il se trouvait très brave de ne pas crier.

— Je n'ai pas peur, tu sais, Lucette, disait-il fièrement. Au fond, il avait tout de même un peu peur, mais il ne le laissait pas voir, et cela rendait la chose encore plus amusante.

Après cela, on allait délivrer les oies, enfermées soigneusement avant la distribution des graines, parce qu'elles auraient tout dévoré sans rien laisser aux autres. On les conduisait dans une prairie où on les laissait paître ni plus ni moins que les vaches, et il fallait voir comme elles s'entendaient à tondre l'herbe avec leurs gros becs!

— Pourtant elles n'ont pas de dents, Lucette, tu sais, observait Jean.

— Heureusement! répondait Lucette; si elles avaient des dents qu'est-ce que ça serait donc? on n'arriverait plus à les nourrir, mon Dieu!

Jean regardait aussi Lucette préparer la pâtée des petits dindons et cela lui fournissait de nouvelles réflexions :

— Tu ne les aimes pas tes petits dindons, Lucette?

— Si je n'aime pas mes p'tits dindonneaux? Que si que je les aime! je ne voudrais pas en perdre un; ça vaut cher, m'sieu Jean, un dindon.

— Alors, si tu les aimes, pourquoi leur fais-tu une si mauvaise soupe : des horties hachées, et du poivre, là! tant que tu peux! Ce que ça doit être détestable!

Lucette riait : — Pas si mauvais que vous croyez, m'sieu Jean, voulez-vous en goûter?

— Oh non! par exemple! Et puis, tu sais, je crois bien que tes dindonneaux n'en voudront pas, tu mets tout de même trop de poivre.

— Je vais vous expliquer, m'sieu Jean, le poivre c'est pour les empêcher d'être malades.

— Alors, leur soupe c'est de la médecine, faisait Tout-Petit, de plus en plus dégoûté; pauvres bêtes!

Il n'y avait qu'un endroit où Jean ne voulait pas accompagner Lucette, c'était la porcherie. Les cochons lui faisaient une peur épouvantable, quand ils appliquaient leurs petits yeux rouges aux fentes de la porte, ou



passaient leurs groins entre les planches, avec des grognements horribles et des cris aigus, pour réclamer leur pitance. Jean se réfugiait dans les jupes de Lucette; il la tirait en arrière, voulant l'empêcher d'entrer au milieu de ces bêtes féroces et la suppliait de leur jeter leur nourriture par-dessus la clôture.

Lucette ne faisait que rire de ses terreurs; un seau plein de pâtée dans chaque main, elle poussait la porte et pénétrait dans la porcherie où son arrivée était saluée par un concert épouvantable, des vociférations, à croire que toutes les vilaines bêtes se dévoraient entre elles.

Jean, resté au dehors, se bouchait les oreilles, et appelait Lucette à grands cris. Quand elle ressortait, il était tout étonné de voir que les porcs ne l'avaient pas mangée, mais il la suppliait de ne plus y retourner.

Lucette, qui était savante, avait beau lui décrire toutes les bonnes et utiles choses qu'on tire des cochons : jambons, saucissons, boudins, des pinceaux qu'on fait avec leurs soies et du parchemin avec leur peau, Jean ne les trouvait pas plus aimables pour cela.

Quand la cloche du château, qu'on entendait très bien de la ferme, annonçait l'heure du déjeuner, Jean reprenait bien vite le chemin à travers la prairie, et passait par dessus l'échalier, avec l'aide de Lucette ou surveillé de loin par la mère Robinot qui le regardait faire, une main en écran sur ses yeux. Derrière la haie, Jean trouvait généralement Dorothée, et il tombait entre ses bras et sur sa poitrine comme sur un gros édredon.

Vite! vite! il fallait changer de chaussures, enlever sa blouse qui sentait l'étable, brosser ses cheveux souvent pleins de paille, et laver ses mains qui revêtaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Pendant ces différentes opérations, Jean racontait à Dorothée tout ce qu'il avait fait dans la matinée. Le second coup de cloche interrompait les conversations; Dorothée le saisissait par la main et l'entraînait, haletante, dans le corridor.

Il ne s'agissait pas de faire attendre Mademoiselle!

Puis la tante et le neveu déjeunaient en tête-à-tête. La conversation n'était pas très animée. Quoique Jean commençât à être un peu moins effrayé de sa tante Antoinette, il n'eût pas osé lui communiquer, comme à Dorothée, tout ce qui lui trottait dans la tête. Il attendait qu'elle lui posât, la première, des questions auxquelles il répondait de son mieux, s'appliquant à se tenir bien droit et à manger sans faire de maladresse, car, lorsque par hasard il lui en échappait quelqu'une, la sévère demoiselle ne manquait pas de dire, en pinçant les lèvres :

— Dorothée, essuyez la sauce que M. Jean a fait tomber sur la nappe ou : « Dorothée, redressez M. Jean qui se tient comme s'il avait une épine dorsale en coton ». Et elle appuyait sur le « monsieur Jean » d'une certaine façon dont Tout-Petit se sentait couvert de confusion.

Après le déjeuner, la tante faisait sa sieste, et Jean, sur un signe de Dorothée, s'esquivait tout doucement pour courir de nouveau à la ferme.

Alors, commençaient les meilleures heures de la journée, car Tout-Petit retrouvait son camarade Lucas qu'il ne voyait pas le matin, parce que Lucas allait à l'école.

Tous deux, armés d'une gaule, faisaient sortir les moutons de la bergerie, aidés par le bon chien Top-là. Ce dernier courait autour du troupeau, en aboyant de sa plus grosse voix, comme s'il voulait dévorer tout le monde, tandis qu'en réalité il ne faisait de mal à personne; il se contentait de tirer les moutons en les empoignant avec sa forte mâchoire dans l'épaisseur de leur laine, sans vraiment les mordre.

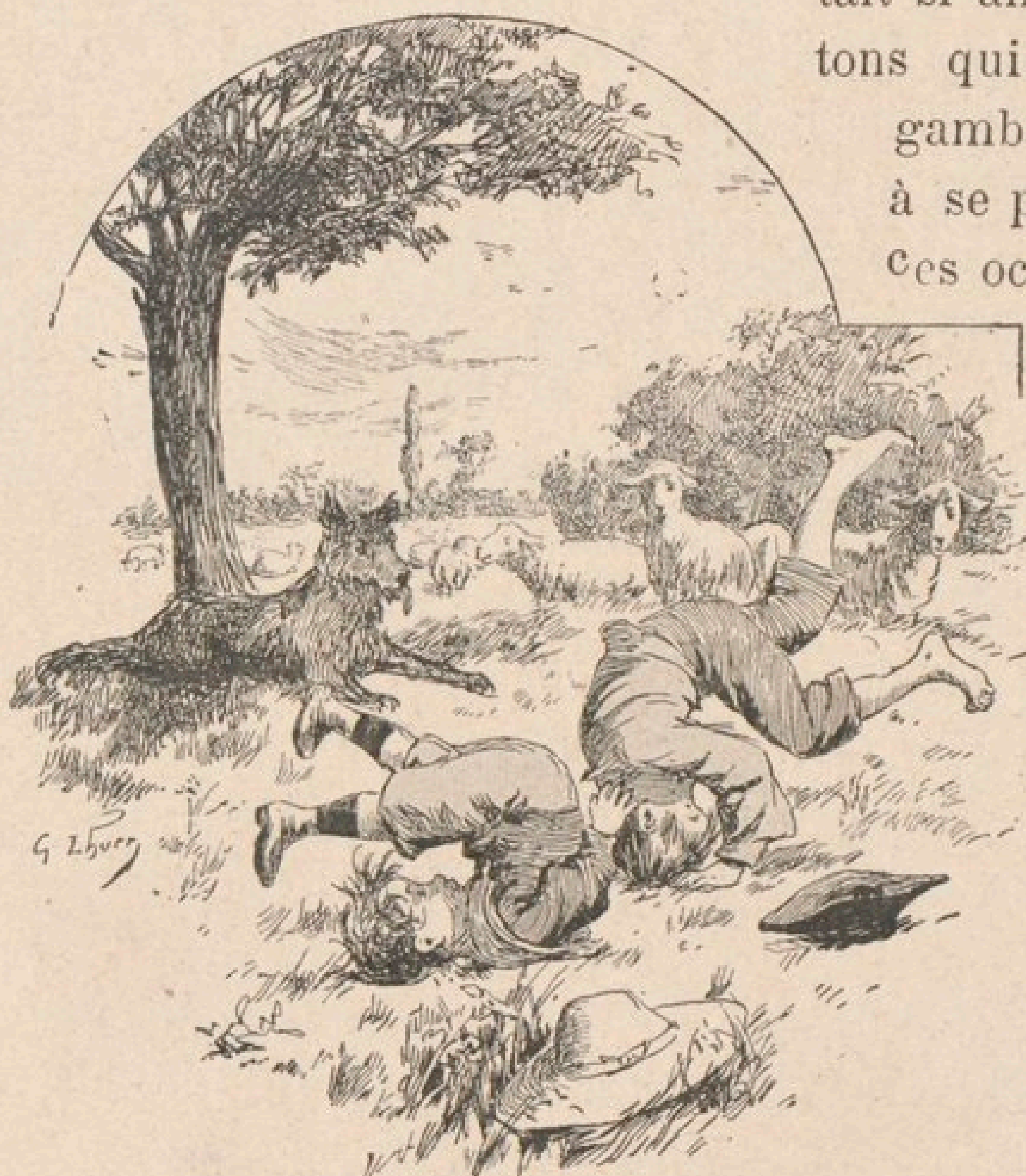
— As-tu la collation? criait la grande Lucette, que tout ce tapage amenait généralement sur la porte de la ferme; n'as-tu pas oublié de prendre le collation, Lucas?

La question était bien inutile, Lucas n'avait garde d'oublier la collation. Le bissac en toile, jeté sur son dos, se montrait toujours amplement gonflé, même il arrivait parfois à Lucette de se récrier :

— Ce n'est pas possible que les deux tartines et les trois pommes que je t'ai données fassent un si gros paquet! Que m'as-tu encore volé?

Mais Lucas, son bissac et son troupeau était déjà loin, avant qu'elle n'eût eu le temps de revenir de son étonnement.

On dévalait par de jolis sentiers tout verts; les charrettes y avaient creusé des ornières profondes, et de gros cailloux roulaient sous les pieds, vous faisant trébucher et parfois même tomber sur le nez; c'était si amusant de courir derrière les moutons qui bêlaient et Top-là qui aboyait et gambadait, qu'on ne songeait pas du tout à se plaindre. Lucas, du reste, avait dans ces occasions-là, un gros rire de si bonne humeur, qu'il était impossible de ne pas l'imiter.



Cette course folle finissait par aboutir à une grande prairie, bordée de haies fort hautes où les châtaigniers et les pommiers alternaient, reliés par des prunelliers et des églantiers tout emmêlés de ronces. On y entrait par une large barrière que Lucas refermait avec soin, quand tout le troupeau avait passé. Les moutons se dispersaient sur l'étendue du pré et se mettaient à brouter sans perdre une minute. Top-là s'allongeait à l'ombre de la haie; avec la conscience d'avoir bien rempli son devoir et gagné ce moment de repos; il laissait pendre tout haletant, sa langue rouge, et fermait à moitié ses yeux brillants. Rien qu'à moitié! au moindre bruit insolite, il les rouvrait tout grands et dressait ses oreilles vigilantes : il ne dormait jamais qu'en gendarme, ce brave Top-là!

De leur côté, Lucas et Jean se livraient à toutes sortes de gambades et de cabrioles; l'herbe tondue de près par les moutons formait un tapis moelleux et élastique, très agréable pour ce genre d'exercices.

Les premiers temps, Lucas, gardant bonne mémoire des recommandations et des menaces de Mlle Ladignac, traitait « M. Jean » avec des précautions et des ménagements extraordinaires, comme si on lui eût confié une belle potiche en porcelaine de Chine ou un beau carafon de cristal. Mais Tout-Petit, dans sa joie de retrouver le grand air avec la liberté de gambader et de faire du bruit, et un compagnon qui n'eût pas, comme la tante Antoinette et la bonne Dorothée, quelque soixante ans de plus que lui, Tout-Petit eut vite fait de mettre le grand Lucas à l'aise.

Le jeune paysan avait une phrase qui agaçait Jean au suprême degré :

— Les petits messieurs de la ville, comme vous, ne savent point faire ceci ou cela, disait-il en ricanant d'un air gouailleur; ils ont peur des bêtes, de tout... ils n'ont jamais rien vu, ils ne sont pas dégourdis, quoi!...

Tout-Petit, humilié, lui riposta au bout de deux ou trois fois :

— C'est très bête ce que tu dis là! Comme s'il n'y avait pas des animaux en ville, tout aussi bien qu'ici! On y voit des chevaux, des chiens... et même, quand il vient des ménageries, des bêtes que tu ne connais pas : des éléphants, des lions, des tigres...

— J'ai vu de toutes ces bestioles-là à la foire, moi aussi, ricana Lucas.

— Des ours...

— Il y a un bonhomme qui en promenait un dans le pays, au bout d'une chaîne, v'la trois mois, interrompit Lucas, toujours railleur.

— Des chameaux...

— Celui qui a des bosses? ah! je le connais bien!

— Des crocodiles... continua Jean avec rage.

— Le gros lézard qui a des écailles de poisson? C'est pas bien rare!

— ... Et des... des palmipèdes! cria, enfin, Tout-Petit à bout de ressources.

Cette fois, Lucas eut beau fourrager à deux mains dans sa perruque rousse, il ne trouva rien à répondre.

— Comment vous dites?

— Des pal-mi-pè-des!... répéta Tout-Petit en appuyant sur chaque syllabe avec importance.

— Ah çà! par exemple, ça, je connais pas!...

— Ah! tu vois, fit Jean très fier, tu n'en as jamais vu!

Si Lucas n'avait pas été aussi paresseux à l'école, il aurait su que « palmipède » est le nom savant par lequel on désigne tous les oiseaux qui ont une membrane entre les doigts des pattes, comme les canards, et il aurait pu répondre à Jean que l'on n'a pas besoin, à la campagne, de la visite d'une ménagerie pour rencontrer à tout bout de champ des palmipèdes : oies, canards, sarcelles ou poules d'eau. Grâce à son ignorance, il restait muet, et Tout-Petit triomphait, bien persuadé qu'en nommant les palmipèdes, il avait parlé d'un animal très extraordinaire et peu connu; il se sentait un grand orgueil de savoir son nom, quoiqu'il eût été fort en peine de le décrire, et n'aurait pas su s'il fallait lui attribuer des écailles ou des poils, des pattes ou des nageoires.



Cette première défaite du grand Lucas ayant donné de l'assurance à Jean, il s'efforça de le convaincre qu'il n'était ni peureux ni engourdi. Il lui fit voir, par exemple, qu'il savait grimper aux arbres, ce qui valut à sa culotte un gros accroc que Dorothée eut bien du mal à repriser sans que la tante Antoinette s'en aperçût. Enfin, Tout-Petit, en peu de jours, fit comprendre à son nouvel ami qu'aucune des hardiesses des petits paysans ne l'effrayait, et qu'il était prêt à les affronter toutes.

CHAPITRE XV

LES BATEAUX DE LUCAS. — « IL FAUT DISTINGUER ENTRE LE TIEN ET LE MIEN »

Un après-midi qu'il faisait très chaud, le grand soleil brillant comme une fournaise dans le ciel bleu, Tout-Petit et Lucas étaient allongés à l'ombre d'une haie et regardaient brouter les moutons, sans avoir le courage de bouger. Ils auraient presque eu envie de tirer la langue, comme le faisait Top-là, couché auprès d'eux.

— Qu'est-ce que j'entends donc? dit tout à coup Jean en prêtant l'oreille : tic tac, tic tac, tic tac!...

— C'est le moulin, tiens! fit Lucas en haussant les épaules; n'y a donc pas de moulin dans votre grande ville de Versailles que vous ne savez pas leur façon de chanter : tic tac, tic tac!... Je ne parlais pas encore que je connaissais déjà ça, moi!

— Oh! reprit Tout-Petit, bien sûr que je sais ce que c'est qu'un moulin... mais je voudrais bien en voir un de près.

— Il n'est pas tout près d'ici et les arbres vous empêcheraient de le voir, même en grimpant sur le pommier. Faudrait aller au bord du ruisseau. Et c'est qu'il y ferait meilleur que dans ce pré où il n'y a pas trois pieds d'ombre! ajouta le petit paysan en se redressant sur son coude et en fourrageant dans sa tignasse flamboyante, comme il ne manquait pas de le faire lorsqu'une idée le travaillait.

— Allons-y ! dit Jean qui sauta sur ses pieds, mais il s'arrêta embarrassé : — Ah non! c'est vrai, qu'est-ce qui garderait les moutons?

— Et Top-là, donc! fit Lucas, debout lui aussi. Croyez-vous qu'il ait besoin de nous pour garder les moutons!

Et s'adressant au chien qui avait pointé des oreilles en entendant son nom :

— Écoute, Top-là; nous allons faire un bout de promenade, aie l'œil sur les bêtes. S'il arrive quelque chose tu n'as qu'à aboyer, je t'entendrai, je ne vais pas loin.

Top-là avait écouté ce discours, ses prunelles brillantes braquées sur le berger, les oreilles dressées, rentrant sa langue rouge pour écouter avec plus d'attention.

— Il a compris? demanda Tout-Petit un peu incrédule, il a compris tout ce que tu as dit?

— S'il a compris! Au moins aussi bien que vous. N'est-ce pas que tu as compris, Top-là?

Top-là remua la queue vivement, ce qui, sans aucun doute, voulait dire : « Oui! oui! »

— Alors, partons, allons voir tourner le moulin, fit Jean en sautant de joie et s'élançant de nouveau vers la barrière.

Bientôt ils furent au bord du ruisseau, et trempèrent leurs mains dans l'eau fraîche dont ils se mouillaient la figure avec délice.

Le grand Lucas était un peu inquiet :

— N'allez pas trop vous pencher, monsieur Jean. Mon Dieu! si vous tombiez dedans! qu'est-ce que me ferait Mlle Antoinette! C'est qu'il est profond le ruisseau!...

— N'aie pas peur, déclara Tout-Petit, très brave, je ne tomberai pas. Et puis, d'abord, si je tombais au fond, je saurais bien remonter en dessus; papa m'a expliqué : on donne un grand coup de talon, au moment où on touche le fond, et crac! on s'en revient en l'air comme un ballon...

— Un grand coup de talon? observa Lucas, et si on tombe la tête la première, c'est ce qui arrive d'ordinaire, comment fait-on, alors?

— On donne un grand coup avec son poing, que tu es bête! et ça revient au même : on remonte encore comme un ballon.

— Un coup de poing, un coup de talon! grommela Lucas, — si c'était si simple que cela, il n'y aurait jamais de gens noyés et c'est pourtant pas rare!

— C'est que leur papa ne leur a pas expliqué, peut-être, reprit Tout-Petit qui tenait à son système.

Ils couraient le long du ruisseau et les tic tacs devenaient de plus en plus forts.

A travers les arbres, ils ne tardèrent pas à apercevoir le moulin, aussi blanc que si ses murs avaient été poudrés de farine, et coiffé d'un toit rouge comme le bonnet du petit Chaperon rouge.

Le ruisseau les en séparait, mais une petite passerelle en bois permettait de le traverser à cet endroit-là et menait presque devant la porte du bâtiment.

— Oh! le joli petit pont! dit Jean, passons-le, ce sera drôle et nous irons dire bonjour au meunier.

Il posait déjà le pied sur la première planche, Lucas le tira en arrière :

— Non, non! il ne faut pas entrer dans le moulin! il faut même nous cacher, parce que la meunière est une vieille bavarde qui raconterait à grand'mère que je m'amuse au bord du ruisseau au lieu de garder les moutons. Et puis, je serais grondé!

Lucas entraîna Tout-Petit, et bientôt ils eurent atteint l'endroit où le cours d'eau faisait un coude qui les cacha complètement.

— Oh! la grande roue! s'écria Jean, presque avec frayeur.

Ils se trouvaient, en effet, en face de la roue du moulin qui tournait en ce moment avec une grande rapidité, et faisait jaillir l'eau en écume blanche comme des flocons de neige. Son tic tac, de si près, devenait presque assourdissant.

Jean demeurait la bouche ouverte, tout plein d'admiration, lorsque la voix de Lucas l'arracha à sa contemplation :

— Hé! monsieur Tout-Petit, voulez-vous pas prendre un bain de pieds? L'eau est bien bonne!

Jean le regarda. Il avait ôté ses bas et ses sabots, et, assis au bord du ruisseau, frappait l'eau de ses pieds nus.



En deux tours de main, Jean fut déchaussé, lançant ses chaussettes d'un côté et ses souliers de l'autre.

L'eau était tellement fraîche, qu'on ne pouvait pas s'empêcher d'abord de crier et de retirer bien vite ses pieds; mais, peu à peu on s'y habituait et c'était si bon de sentir les petites vagues du ruisseau vous courir sur la peau, et les cailloux rouler tout froids sous les pieds!

— On dirait des petites tortues, dit Jean, es-tu sûr qu'elles n'ont pas des têtes et des pattes, ces pierres-là? Peut-être qu'elles vont les sortir tout à l'heure.

— Il n'y a pas de tortues, par chez nous, répondit Lucas; mais quelquefois, il y a des écrevisses sous les pierres du ruisseau. C'est ça qui est amusant à prendre! seulement faut pas se faire pincer les doigts...

— Et si elles nous pinçaient nos doigts de pied, pendant que nous nous baignons? demanda Tout-Petit, trouvant le bain moins séduisant et commençant à retirer ses jambes.

— Ah dame! votre peau rose de petit monsieur de la ville pourrait bien les tenter, ricana Lucas, ça aime la chair tendre, les écrevisses!

Jean pensa à l'ogre des contes de fée d'Ursule, qui aimait la chair fraîche, lui, et retira tout à fait ses pieds :

— Je me suis assez baigné, fit-il, tandis que Lucas riait. Avec quoi vais-je essuyer mes pieds?

— Mettez-les au soleil, ils seront bientôt secs; il n'y a pas de serviette qui essuie mieux que ça.

Jean s'étendit sur l'herbe, la tête à l'ombre et les jambes au soleil. Et tandis que le soleil les lui « essuyait », comme disait Lucas, il observait son compagnon. Celui-ci, barbottant toujours dans l'eau, cueillait autour de lui des feuilles de menthe, de mauve et de violettes et les attachait à la suite les unes des autres avec des brins d'herbe.

— Qu'est-ce que tu fais? questionna Jean intrigué.

— Je fais des bateaux, des flottilles; vous allez voir comme elles vont bien filer sur l'eau.

Quand il eut plusieurs « flottilles », de quatre ou cinq feuilles chacune, il les lança sur le ruisseau. Les petits bateaux verts flottaient, entraînés par le courant; on les voyait danser sur les vagues, quelques-uns étaient submergés, mais les autres les soutenaient et les tiraient après eux. Avec une baguette d'osier, Lucas les rattrapait, lorsqu'ils s'en allaient trop

loin; mais quelques-uns lui échappaient, et, attirés par le mouvement de la grande roue, disparaissaient bientôt dans les flots d'écume.

Jean très animé par ce spectacle se mit, lui aussi, à faire des flottilles; et peu à peu, suivant leurs bateaux qui descendaient le courant, ils se trouvèrent à une certaine distance de l'endroit où ils avaient commencé leur jeu et laissé leurs bas et leurs chaussures.

— Tenez, dit tout à coup Lucas, voyez-vous le grand Nicolas le garçon meunier. Qu'est-ce qu'il cherche donc comme ça, le nez à terre? Parions que ce sont ses sabots qui sont à trois pas de lui, près de la passerelle.

Un grand paysan, tout habillé de blanc comme un pierrot, et coiffé d'un bonnet de coton, parcourait la cour, en effet, dans tous les sens, et se grattait l'oreille de temps en temps d'un air embarrassé.

Enfin, il aperçut l'objet de ses recherches, qui était bien sa paire de sabots; il les prit, les examina, la physionomie satisfaite; puis, il se dirigea vers une échelle appuyée au mur du moulin, posa les sabots en bas et, grimpant les échelons, disparut par une lucarne.

Les deux enfants, bien cachés sous les buissons, l'avaient regardé faire, Lucas se moquant de lui. Quand il eut disparu, Jean s'écria:

— Ah! mon Dieu, nous n'avons plus fait attention à nos bateaux, ils sont tous noyés, partis!



— Ça ne fait rien, répondit Lucas, j'ai une bien meilleure idée! Attendez une minute.

Se glissant sous les branches des osiers, il gagna la passerelle qu'il traversa en courant, de même il courut jusqu'à l'endroit où le grand Nicolas avait déposé ses sabots, s'en empara, les mit sous sa blouse, et, à toutes jambes, s'en revint trouver Jean.

— Personne ne m'a vu, hein! vous n'avez pas aperçu de tête aux lucarnes? demanda-t-il tout essoufflé.

— Non, je n'ai vu personne; mais pourquoi as-tu pris les sabots du grand Nicolas?

— Pour faire des bateaux, tiens! Et quels beaux bateaux, regardez-moi ça! ils sont de taille; on y ferait coucher un enfant naissant! Tenez, monsieur Tout-Petit, prenez-en un; vous voyez, il y a un petit trou au haut du talon, ça lui sert à passer une corde pour attacher les deux sabots ensemble et les porter sur son épaule. Ça va nous servir à autre chose; j'ai de la ficelle, vous allez voir.

Tout en parlant, Lucas tirait de sa poche un grand bout de ficelle, qu'il coupa en deux, au moyen de ses dents, habituées à lui servir de couteau à l'occasion. Il en donna la moitié à Jean et lui dit : — Faites comme moi — puis il attacha le bout de ficelle qui lui restait à l'un des sabots, en le passant par le petit trou du talon.

Cette opération terminée, il lança sur l'eau ce bateau d'un nouveau genre, ayant bien soin de garder le bout de la ficelle dans sa main.

Tout-Petit s'empressa de faire de même, les deux sabots flottaient supérieurement, et, en tirant sur les ficelles, on leur faisait exécuter toutes sortes de manœuvres : longer le bord du ruisseau, gagner le large, revenir au port et aborder au milieu de mille dangers. Le plus amusant, c'était de les laisser s'égarer dans le grand remous de vagues et d'écume formé par la roue du moulin; on les sentait attirés par une force effrayante, les ficelles se tendaient et on avait toutes les peines du monde à les ramener dans des régions plus calmes.

Tout-Petit et le grand Lucas s'amusaient si bien qu'ils n'avaient plus d'yeux que pour leurs bateaux. Tout à coup, une voix tonnante les fit bondir, comme deux lièvres effarouchés, surpris au gîte :

— Ah! la la! bon Dieu! mes sabots neufs sur l'eau! c'est donc ça que je pouvions pas les trouver!

Ils reconnurent, au milieu de la passerelle, le grand Nicolas qui levait les bras au ciel. Dans leur effroi, ils avaient tous deux lâché les ficelles, et les deux sabots s'en allaient à la dérive, sur le ruisseau; à ce moment même ils étaient tout près de la grande roue, le remous les prit, on les entendit claquer contre les jantes, on les vit projetés deux ou trois fois en l'air, chaque fois plus ébréchés, puis ils disparurent!...



LUCAS EMPOIGNA JEAN PAR LA MAIN

Le grand Nicolas jurait et tempêtait sur la passerelle, prenant à témoin du méchant traitement qu'on faisait subir à ses malheureux sabots, le ciel et la terre. Sa colère et sa douleur, sans doute, lui éclaircirent la vue car, soudain, Jean et Lucas qui étaient demeurés atterrés, blottis sous les osiers, l'entendirent crier, tandis qu'il les menaçait du poing :

— Attends-moi, polisson, je te vois, va ! je vais t'apprendre à faire des bateaux avec mes sabots neufs !

Sans attendre la suite de cette menace, Lucas empoigna Jean par la main et, entraînant derrière lui le pauvre Tout-Petit plus mort que vif, se jeta avec son compagnon au milieu d'un fourré épais.

Le grand Nicolas, lancé comme un boulet de canon, dépassa leur cachette et perdit leur trace. Toujours jurant et tempêtant, il tournait sur lui-même, inspectant de tous côtés les bords du ruisseau, et continuait à menacer le coupable, qu'il croyait unique, des plus terribles châtiments : une raclée dont il se souviendrait encore dans cinquante ans et un bain dans le ruisseau qui lui ôterait le goût de la navigation !...

Tout-Petit, épouvanté, se serrait contre Lucas :

— Sauvons-nous ! sauvons-nous ! lui disait-il tout bas.



Lucas, qui ne perdait pas la tête, lui répondait sur le même ton : — Il ne faut pas bouger, il ne nous trouvera jamais là, et il finira par s'en aller. N'ayez pas peur.

Il avait beau dire, le pauvre Jean mourait de frayeur.

Enfin Nicolas se tut, et les enfants le virent se baisser pour ramasser quelque chose. C'était une des chaussettes de Jean !... Le grand Nicolas, trouva ensuite l'autre, puis les deux bottines, il mit le tout dans les immenses poches de son pantalon, et, cria une dernière fois :

— Je te retrouverai bien, polisson, avec ça ! C'est le garde champêtre qui se chargera de te faire ton affaire !

Et il reprit en maugréant la direction du moulin.

Lorsque les enfants l'eurent vu disparaître au haut de l'échelle, par la lucarne qui lui servait de porte d'entrée, ils respirèrent plus à l'aise.

— Restez là, monsieur Jean, dit Lucas, je m'en vais chercher mes sabots et mes bas que ce grand nigaud n'a pas vus.

Jean trouvait Lucas bien hardi d'oser encore se moquer du terrible Nicolas; pour lui, il avait presque envie de pleurer :

— Et moi? fit-il, qu'est-ce que je vais devenir sans mes chaussettes et mes souliers?

— Je vais vous mettre mes bas et mes sabots, proposa Lucas, j'irai nu-pieds, moi, qu'est-ce que ça me fait?

— Oui... mais,.. sanglota Tout-Petit, il va les donner au garde champêtre, il l'a dit... Et qu'est-ce que je vais devenir?.. on me mettra en prison!

— On ne vous mettra pas en prison, dit Lucas, qui se grattait la tête, mais c'est moi qui vais passer un mauvais quart d'heure. Si Nicolas s'en va réclamer sa paire de sabots à papa, je suis sûr d'en recevoir une bonne raclée!... Et, s'il rapporte vos souliers à Mlle Antoinette, ça sera encore bien pire! On ne voudra plus vous laisser venir avec moi...

Lucas dit cela d'un ton si triste, et avec une grimace si lamentable de toute sa figure couleur d'abricot trop mûr, que Jean en fut très attendri. Il aurait été bien fâché, lui aussi, de se trouver séparé de son grand ami Lucas.

— Alors que faire, Lucas?

— Écoutez, dit celui-ci, tout à coup, est-ce que vous n'auriez pas un peu d'argent par hasard?

— Si, j'ai tout ça, regarde.

Et Jean tira sa petite bourse; elle contenait trois francs, donnés par son parrain au moment du départ.

— C'est plus cher que ne valent les sabots de Nicolas; si vous les lui donnez, il n'aura rien à dire, et il faudra bien qu'il vous rende vos affaires.

— Mais je n'oserai jamais aller lui porter mon argent! fit Tout-Petit.

— Ni moi! répartit Lucas, je le connais! il n'attendrait pas l'explication et commencerait par taper... Savez-vous! nous allons tout conter

à Lucette, et c'est elle qui portera l'argent au moulin. Elle va me gronder, mais elle est bonne, Lucette, elle ne dira rien à papa...



Jamais Jean ne put marcher avec les sabots de Lucas; celui-ci fut obligé de le prendre sur son dos, pour le ramener à la ferme.

Là, la bonne Lucette écouta le récit des deux coupables. Lucas *reçut* une taloche qu'il trouva moyen d'éviter et un sermon terrible; mais il promit de ne plus recommencer et Lucette, avec les trois francs de Tout-Petit dans sa poche, partit pour le moulin.

Une demi-heure après, elle revenait, rapportant les chaussettes et les souliers de Jean, elle rapportait même vingt sous à Tout-Petit.

— J'ai demandé au grand Nicolas ce que valaient ses sabots, il m'a répondu deux francs, alors, vous comprenez, je ne lui en ai pas donné trois!

Les deux camarades en furent donc quittes pour la peur, mais apprirent tout de même, par cette aventure, qu'il faut respecter le bien du prochain.

A partir de ce jour, aussi, Lucette, rendue méfiante, se montra plus sévère; dans sa surveillance et ne laissa plus Jean s'en aller trop loin sous la seule sauvegarde de Lucas et de Top-là.

CHAPITRE XVI

« RIEN N'EST PLUS DANGEREUX QU'UN IGNORANT AMI. »

Il ne faut pas croire qu'au milieu de toutes ces distractions si nouvelles Tout-Petit oublia tout à fait sa famille : père, mère, frères et sœurs. Il avait trop bon cœur pour cela.

Il songeait bien souvent, au contraire, à eux tous, à sa mère, surtout, et à Mimi. Chaque matin, lorsqu'il allait souhaiter le bonjour à la tante Antoinette, après lui avoir baisé la main, suivant la recommandation de son parrain, il ne manquait jamais de lui demander timidement :

— Est-ce que maman vous a écrit, tante Antoinette?

Et il était tout content quand elle lui répondait que oui et que Mimi commençait à aller mieux. Mais la tante Antoinette, le jugeant trop petit, sans doute, ne se donnait pas la peine de lui lire ce qu'écrivait sa mère, et Jean, cependant, aurait bien voulu le savoir...

— J'écrirai une lettre à maman, se dit-il un jour; alors elle me répondra à moi, pas à la tante Antoinette, et je lirai toute la lettre, du commencement jusqu'à la fin!

La seule chose embarrassante, c'est que Tout-Petit ne savait pas écrire. Oh! il savait déjà tracer des lettres, des *o,* des *n,* des *b,* mais il ne savait pas assembler des mots. Comment donc écrire une lettre?

Il eut l'idée de recourir à son ami Lucas.

— Saurais-tu écrire une lettre! lui demanda-t-il un jour.

— Une lettre!... dame! une lettre... je saurais pas trop, c'est difficile! fit Lucas empoignant ses cheveux roux.

— Tu as pourtant appris à écrire, à l'école?

— Oh oui! j'ai appris...

Il n'avait pas l'air très sûr de la chose, aussi Jean lui dit sévèrement :

— Montre tes cahiers.

Ils étaient à ce moment-là tout près de la ferme. Lucas alla chercher ses cahiers. Ils étaient graisseux, déchirés, les pages écrites à moitié seulement et couvertes de taches d'encre : on voyait tout de suite que c'étaient là les cahiers d'un mauvais écolier. Jean se récria :

— Quelle horreur! Tu n'écris pas mieux que ça, toi qui es si grand! Tu as appris seulement à faire des pâtés, pas à écrire! Que de pâtés! que de pâtés!

Lucas, très honteux, baissait le nez; il essayait de se défendre :



— A l'école, vous savez, monsieur Jean, les encriers, ils tombent facilement... les uns leur donnent des coups de coude, les autres des coups de pied ou de genou, enfin sans qu'on sache comment, il vient de l'encre sur les cahiers... Et puis, les taches de graisse, c'est la faute aux tartines que me fait Lucette, elle met trop de beurre...

— Et tu en remets quand elle a le dos tourné, je t'ai bien vu, va!

— Enfin, monsieur Jean, je ne serai pas officier comme vous dites que vous serez plus tard, vous... Je n'ai pas besoin d'en savoir si long.

— Alors tu ne pourrais pas m'écrire une lettre, une petite lettre que je te dicterais? soupira Jean.

— Tout de même... fit Lucas, si ça n'est pas trop long et si vous dictez très doucement.

— J'irai si doucement que tu entendras toutes les lettres des mots; affirma Jean, très heureux de la bonne volonté de son camarade. Tu as de l'encre et une plume, je vais chercher du papier, j'en ai apporté dans ma malle, du joli rose que Mimi m'avait donné.

Jean courut au château et revint bientôt avec un cahier de papier à lettre rose tendre et une enveloppe pareille :



— C'est un secret, recommanda-t-il, il ne faudra le dire à personne. Nous allons l'écrire dans le pré aux moutons.

Ils s'installèrent tous deux dans un coin du pré, un tronc d'arbre renversé servant de table. Ils posèrent dessus l'encrier, la plume, et le papier. Top-là les regardait faire, semblant très intéressé.

Avant de toucher au beau papier rose, Lucas s'essuya et se re-essuya les mains sur sa blouse et sur le fond de son pantalon.

— Tu n'as pas tripoté les tartines qui sont dans le bissac, au moins? demanda Tout-Petit d'un ton sévère.

Lucas protesta qu'il ne les avait même pas regardées, et enfin, armé de la plume, attendit que Jean commençât à dicter :

— Ma chère maman, dit Tout-Petit d'une voix vibrante, comme s'il eût commandé tout un escadron de soldats.

« *Ma chair moman* », écrivit péniblement Lucas.

— C'est très bien, dit Jean qui ne s'aperçut pas de l'orthographe singulière employée par son secrétaire; tu n'as pas gribouillé ça fait une très belle ligne!



Lucas, encouragé par ces compliments, se redressa avec fierté, et replongea sa plume dans l'encrier d'un geste plein d'assurance; aussi en la retirant, il fit tomber sur la belle page rose un énorme pâté!

Jean poussa un cri de désespoir. Lucas ne perdit pas la tête :

— Attendez! je connais un bon moyen, ça ne paraîtra pas!

Et, d'un coup de langue, il enleva le pâté, non sans faire une horrible

grimace, car l'encre n'avait sans doute pas aussi bon goût que le beurre de Lucette.

Malgré les prétentions de Lucas, « *ça* » paraissait tout de même; sa langue avait laissé sur la feuille rose une grande traînée grise.

— Il faut en recommencer une autre, déclara Jean; prends garde! si tu fais des pâtés tout le temps je n'aurai pas assez de papier, et puis, jamais nous n'arriverons au bout.

Lucas jura qu'il allait prendre très peu d'encre et faire bien attention. Après la première ligne, deux autres pâtés, plus gros encore que le premier, confirmèrent cette bonne résolution, Jean s'arrachait les cheveux :

— Jamais nous ne pourrons en venir à bout, tu es trop bête. Mimi aurait déjà écrit dix lettres, elle!... Et elle n'est pas si vieille que toi!

Le pauvre Lucas écoutait ces remontrances avec une grande humilité. Il tirait sur ses mèches rousses et disait tristement :

— C'est que c'est pas facile non plus, monsieur Jean, l'encre est si tant barbouilleuse!

Enfin, après trois essais infructueux, un quatrième fut couronné de succès : il n'y avait qu'un tout petit pâté et deux gribouillages!

Il fallut bien s'en contenter, car le joli papier rose était épuisé. Du reste le résultat était fort lisible, les lettres bien formées et très appuyées, le brave Lucas y ayant mis toute son énergie.

Seulement Jean avait dicté :

« *Ma chère maman,*

« *Bonjour. J'ai bien du chagrin de ne plus te voir et tout le monde. Mais tante Antoinette n'est pas si méchante qu'elle en a l'air, et Dorothée est très grosse mais très bonne, et Lucette est bien gentille. Je m'amuse beaucoup avec Lucas; c'est lui qui écrit, je dicte; il fait beaucoup de pâtés, mais, ça ne fait rien tu liras bien tout de même. Nous gardons les moutons avec Top-là, et il y a beaucoup de petites bêtes très drôles dans l'herbe; il y a aussi des pommiers qu'on grimpe très bien. J'ai déchiré mon pantalon, tu ne le diras pas à Marie; Dorothée l'a recousu, et elle ne m'a pas grondé, tu le diras à Marie. Est-ce que Mimi sera bientôt guérie? Je voudrais bien qu'elle n'ait plus mal à la gorge et qu'elle soit ici pour jouer avec moi et Lucas. Ma chère maman, je t'embrasse bien fort, et papa, et Pierre, et Louis, et Blanche, et Jeanne, et Mimi. Écris-moi une longue lettre.*

« *Ton petit garçon qui t'aime, maman,*

« JEAN TOUT-PETIT. »

Et Lucas avait écrit :

« Ma chair Moman,

« Bonjoue. Jeai billin du chat grain de ne plut voir et tous les mondes. Mes tant Tantoinette nez passi méchant quel an à lère et Daurautté es trai gros mé tré beaune et Lucette ai billin gentille. Je mamuse bocou, avé Lucas, sait lui qui quécri, je digte, il fé bocou de pas té, mé sa ne fait rillin, tu lirat billin tout de maime. Nous gardont lait mouston avé Topela, et ililla bocou de petit baite tré draule dent l'airbe, ililla aussi dé paumillé con grainpetré billin. Jé daigiré mon pentallon tu nele dix rat passa Marie; Daurotté lard coussu, elle ne mapas gronté, tulle dix rata Marie. Esse queue Mimi ce rat billinteau guérri? Je voudret billin quel nez plumalala george et quel soille ici pour chouer avé mois et Lucas. Macher Moman jetten brasse billin forte et papa et Piaire et Louit et Planche et Jeane et Mimi. Aigri-moi une longle lettre.

« Ton peti garsson quitte hem, moman,

« JEAN TOU-PETI. »

Les quatre pages roses étaient remplies. Jean trouva sa lettre magnifique, il embrassa Lucas et sauta de joie sur le pré.

— Je ne peux pas relire, avait-il dit, parce que je ne connais pas bien l'écriture, mais tu as écrit comme je t'ai dicté, n'est-ce pas? donc ça doit être très bien.

Il fallut ensuite rédiger l'enveloppe. Ce ne fut pas une petite affaire. Jean dicta fièrement et Lucas, soufflant, geignant, tirant la langue, écrivit en zigzaguant sur l'enveloppe :

« Madame Pérolle
« Affennu de Pari
« Verresaille
« Saine-et-Oies »

Heureusement pour le pauvre Jean, les employés de la poste ont une imagination active et souple et ils sont habitués à exercer leurs talents sur des adresses et des écritures souvent bien grotesques.

Le grand Nicolas du moulin, qui n'avait pas gardé rancune à Lucas et à Jean pour l'affaire des sabots neufs, fut chargé par eux de porter la lettre à la ville, Lucas sachant qu'il devait y aller dans sa carriole, avec des sacs de farine, ce jour-là même.

Dès le lendemain, Tout-Petit guettait déjà le facteur, comme s'il eût pu lui rapporter en si peu de temps la réponse de sa maman. Le jour d'après, son impatience était encore plus grande; il ne voulait pas quitter le bord de la grand'route, et, grimpé sur un talus, cramponné à un vieux chêne tout tordu, qui penchait au-dessus du fossé, il épiait au loin l'apparition de la casquette bordée de rouge, objet de tous ses vœux.



Enfin cette bienheureuse casquette parut! Jean en trépignait, et quand l'homme fut tout près, il dégringola dans le fossé, la tête la première et les talons vers le ciel, en poussant un cri de joie et d'impatience que le brave facteur prit pour un cri de douleur. C'était un bon père de famille; tout ému, il releva Tout-Petit avec des paroles consolantes :

— Avez-vous rien de cassé, au moins? Vous êtes trop petit pour grimper comme ça sur les grands talus.

— Je ne suis pas cassé, ça m'est égal! répondit Jean, en s'arrachant aux mains du bonhomme qui le palpait dans tous les sens; — regardez vite dans votre boîte, vous devez avoir une lettre pour moi.

Le facteur mit ses lunettes sur son nez et cligna des yeux malins :

— Comment vous appelez-vous, Monsieur? C'est-y une lettre de votre dame ou d'un de vos enfants que vous attendez?

Jean était trop excité pour comprendre la plaisanterie, il haussa les épaules : — J'ai pas de dame ni d'enfants, c'est une lettre de maman. Regardez vite : M. Jean Peyrolle.

Le facteur remuait ses lettres :

— Il n'y a rien pour ce nom-là.

Et comme la frimousse ronde de Jean commençait à se plisser, les coins de la bouche rabattus et les yeux pleins de larmes :

— Ne vous faites pas de chagrin, mon pauv'petit homme, ça sera pour demain votre lettre, pour sûr.

Malgré cette promesse, Jean resta bien longtemps à pleurer, couché tout de son long dans le fossé tapissé d'herbe épaisse et fraîche. Lucas le retrouva dans cette posture, et, pour l'arracher à son chagrin et le distraire, il lui fallut extraire du fond de son sac ses meilleurs tours. Il lui apprit à préparer des bâtons englués pour prendre des moineaux et ils en attrapèrent deux qu'ils mirent dans une cage d'osier.

— Ce sera pour Mimi, disait Jean, mais il restait très triste malgré tout. La tante Antoinette, elle-même, fut frappée de sa mélancolie et recommença à se tourmenter de la crainte qu'il ne fût malade. Jean dut lui affirmer à plusieurs reprises qu'il n'avait mal nulle part et que Lucas ne le tracassait d'aucune façon, pour rassurer la vieille demoiselle.

— Je ferais peut-être mieux de te garder près de moi, dans ma chambre, quoi qu'en dise le docteur, fit-elle, après lui avoir fait tirer la langue et examiné le blanc des yeux.

— Oh non! repartit Tout-Petit vivement, je... je vous ennuirais trop, tante Antoinette. Je ne suis pas malade et demain je vais aller tout à fait bien.

Le lendemain matin, Lucas ne put pas l'empêcher de reprendre son poste d'observation, deux heures d'avance, au sommet du talus, dans les branches du chêne.

Jean commençait à désespérer de revoir jamais la casquette bordée de rouge, lorsqu'enfin il l'aperçut au loin, dans la poussière de la route.

Le cœur du pauvre Tout-Petit se mit à battre bien fort. Mon Dieu! si le facteur allait ne pas avoir encore la fameuse réponse?... Sa maman n'avait peut-être jamais reçu la lettre rose, on l'avait peut-être égarée à la poste!...

Enfin le facteur fut tout près. Le pauvre Jean était si émotionné qu'il n'avait pas le courage de descendre de son perchoir. Il demanda d'une toute petite voix :

— Avez-vous une lettre pour Jean Peyrolle, aujourd'hui?

Le facteur, qui ne l'avait pas vu, releva la tête vivement :

— Jean Peyrolle? mais oui, mais oui! il y a une lettre pour lui.

Il n'avait pas fini sa phrase que Jean roulait déjà, comme une boule, au bas du talus.

— Bon Dieu! bon Dieu! il va se casser bras et jambes! C'est-il possible de faire des culbutes pareilles!

— Donnez vite! vite! disait Jean, la main tendue, et trépignant d'impatience.

Le bonhomme mettait ses lunettes et ouvrait sa boîte sans se presser; Tout-Petit se sentait bouillir! Le facteur prit une enveloppe où l'adresse était tracée en très gros caractères :

— Voilà : M. Jean Peyrolle, chez Mlle Ladignac »...

Jean la lui arracha, sans écouter la suite, et s'enfuit avec son trésor.

Lucas était à l'école ce matin-là, Jean alla se poster, pour l'attendre, sur le sentier par lequel il avait l'habitude de revenir. Assis sur une borne, il contempla d'abord, longtemps, avec délice, l'enveloppe qui contenait la chère lettre; puis, il se décida, enfin, à l'ouvrir et tira le papier couvert de l'écriture de sa maman : quatre longues pages!

Mais, le pauvre Tout-Petit avait beau regarder de tous ses yeux, et les écarquiller tant qu'ilpouvait, il n'arrivait pas à lire; les caractères d'écriture l'embrouillaient, lui qui ne lisait déjà pas trop bien dans un livre imprimé. Il reconnaissait, de ci de là, une lettre, mais cela ne lui disait pas le sens des mots. C'était vraiment triste de tenir sa lettre dans ses mains et de ne pouvoir la lire! Jean Tout-Petit se repentait très fort d'avoir été souvent si paresseux et de n'avoir pas mieux appris.

Il était tellement absorbé par ses efforts infructueux qu'il n'entendit pas arriver Lucas. Il est vrai que celui-ci courait pieds nus sur le sentier, ayant mis ses galoches dans son sac d'écolier.

Lorsqu'il fut tout près de Jean, il cria gaiement :

— Ah bien! c'est joliment intéressant ce qu'elle vous écrit votre maman, monsieur Jean! vous ne voyez et n'entendez plus rien.

— Oh! Lucas! cria Tout-Petit, à son tour, te voilà! tu vas me lire ma lettre... Parce que je ne vois pas... très bien...; l'écriture ça me gêne...

Lucas laissa tomber son sac par terre et prit la feuille de papier que

lui tendait Jean. Puis il commença à se gratter la tête, signe que la situation était critique.

— Lis donc! fit Jean impatienté; au lieu de te tirer les cheveux.

— C'est que vous savez, monsieur Jean, l'écriture,... moi aussi ça m'embrouille. Attendez un peu, que je regarde.



Et, en ânonnant et traînant entre chaque syllabe, Lucas épela :

« Mon Tout-Petit chéri, ta maman pense bien à toi et voudrait bien te voir et t'embrasser...

— Montre, que je voie, interrompit Jean, en tirant la feuille à lui. C'est là qu'il y a : « Mon Tout-Petit chéri »?...

Il répéta la phrase, deux ou trois fois, comme s'il la lisait, puis, rendant la feuille à Lucas :

— Après? continue.

— Heu... heu... fit Lucas cherchant l'endroit où il en était resté; — Heu... heu... « t'embrasser... Mimi a plus mal à la... gorge que... que tout... » heu... « jamais elle ne sera guérie »...

Jean poussa un cri de désolation :

— Comment dis-tu? « Mimi a plus mal à la gorge »...

— Oui, répéta Lucas : « Mimi a plus mal à la gorge que tout, jamais elle ne sera guérie... nous ne sommes pas... pas près de nous... revoir... »

Jean éclata en sanglots et se laissa tomber sur la borne, la tête dans ses bras. Lucas consterné chiffonnait la lettre :

— Voyons, monsieur Tout-Petit, faut pas vous désoler si fort... faut se faire une raison,... tout le monde est malade à son tour... avec le temps, elle se guérira votre sœur...

— Tu dis que maman a écrit : « Jamais elle ne sera guérie! sanglota Jean. »

— C'est une manière de parler, sans doute, repartit Lucas, tirant plus

nerveusement ses mèches rousses; comme qui dirait qu'elle en a encore pour un peu de temps...

Jean ne voulait pas se laisser consoler par ces suppositions encourageantes; il pleurait toujours, et si fort qu'il s'était laissé rouler au bas de la borne et restait étendu, dans une pose désespérée, la figure cachée entre ses mains. Lucas, à genoux près de lui, avait beau continuer ses discours consolants, il ne les écoutait pas.

Enfin Lucas, ne sachant que faire, prit le parti d'aller jusqu'à la ferme et de conter à Lucette ce qui se passait. Lucette, abandonnant son beurre qu'elle barattait, courut, les manches retroussées, à l'endroit où le pauvre Tout-Petit était toujours dans la même lamentable attitude.

Elle s'assit par terre, le prit sur ses genoux, et le câlina avec toutes sortes de douces paroles; mais les larmes de Jean coulaient, coulaient, et son pauvre petit corps était tout secoué par de gros sanglots.

— Où est la lettre? dit enfin Lucette, lisons-la jusqu'au bout, je suis sûre qu'il y aura quelque chose de meilleur dans la fin.

La lettre s'était envolée sous un buisson, Lucas l'ayant laissée tomber au hasard, avant de courir à la ferme. Gourmandé par Lucette pour sa négligence, il finit cependant par la retrouver et l'apporta à sa grande sœur.

Lucette tenait toujours Jean serré contre elle; elle jeta un coup d'œil sur le papier et, poussant une exclamation, elle allongea à son frère une gifle qui se perdit dans sa tignasse, Lucas l'ayant esquivée.

— Grand nigaud! cria Lucette, comment as-tu lu? Il n'y a pas un mot de ce que tu as dit! Écoutez, mon Tout-Petit, ne pleurez plus, Lucas ne vous a dit que des bêtises; je vais vous la lire, moi, la lettre de votre maman!

Et Lucette lut sans ânonner ni hésiter :

« Mon Tout-Petit chéri, ta maman pense bien à toi et voudrait bien te voir et t'embrasser. Mimi n'a plus mal à la gorge du tout? » Vous entendez, monsieur Jean? « plus mal à la gorge du tout; mais elle ne sera guérie tout à fait que dans une quinzaine de jours. Nous sommes bien près de nous revoir ». Vous entendez, monsieur Jean? « Nous sommes bien près de nous revoir, et ce sera une grande joie pour tout le monde, on fera une belle fête... »

Jean s'était redressé, peu à peu, sur les genoux de Lucette, pour mieux écouter; il ne pleurait plus, mais de gros soupirs le secouaient encore.

— C'est bien vrai qu'elle a écrit cela, maman, Lucette?

— Si c'est vrai?... Vous pouvez vous le faire lire encore par Dorothée et même par Mlle Antoinette Ladignac! Mais surtout ne vous le faites plus lire par Lucas, ce grand serin! Est-ce possible de lui avoir fait un chagrin pareil, à cet enfant! Tu n'as pas honte de ne pas être capable de lire une lettre, à ton âge? Et une lettre écrite comme celle-là, les mots sont moulés comme de l'imprimé!...

— C'est pas de ma faute! balbutia Lucas tout penaud, rabattant ses mèches rousses sur ses yeux pour cacher sa confusion. M. Jean me disait : « Vite, vite! lis donc! » J'avais pas le temps de m'y reconnaître...



— C'est pas plus la faute de M. Jean que celle du chat! Si tu travaillais à l'école, au lieu de regarder voler les mouches et de faire des farces, tu ne serais pas ignorant comme un âne... Un garçon de ton âge... tu me fais rougir de honte pour toi!... Et, si tu étais plus près, ce que tu recevrais une bonne paire de taloches!

Lucas, ainsi prévenu, se gardait bien de se rapprocher.

— Laisse-le, Lucette, dit Jean maintenant consolé, et qui avait une trop bonne amitié pour le grand Lucas pour lui en vouloir longtemps; il n'a pas fait exprès. Lis-moi la suite de ma lettre :

Lucette reprit sa lecture :

« On fera une belle fête. Mimi s'en réjouit d'avance; elle s'ennuie bien de ne pas t'avoir pour jouer avec elle. Ta lettre l'a beaucoup amusée, elle a ri si fort qu'elle n'en pouvait plus et te charge de beaucoup de compliments pour ton ami Lucas qui sait si bien faire les pâtés. Mimi dit qu'il devrait se faire pâtissier. Sois toujours gentil avec ta tante Antoinette qui

est très bonne, et obéis bien à tout le monde. Mimi te recommande de ne pas laisser manger tes moutons par les loups, elle voudrait les voir et les embrasser. Au revoir, mon petit garçon, ta maman t'embrasse très fort, ainsi que ton papa et Mimi. Tes grands frères et sœurs sont toujours en pension, où ils ne s'amusent pas comme toi. Je t'embrasse encore, mon chéri, ta maman qui t'aime. »

Quand Lucette eut fini, il fallut qu'elle recommençât, et cela trois fois de suite. Jean était consolé, il riait aussi gaîment qu'il avait pleuré tristement un quart d'heure plus tôt. Lucas commençait à relever la tête.

— Mlle Mimi a trouvé *ma lettre* bien écrite tout de même, disait-il avec orgueil.

Lucette lui rabattit ses prétentions :

— Tais-toi donc! tu fais le beau comme l'âne qui croyait jouer de la flûte. Elle se moque de toi, Mlle Mimi, voilà! En attendant que tu te fasses pâtissier, moi je retourne à mon beurre.

Jean passa toute la journée, sa lettre à la main, cherchant des gens de bonne volonté pour la lui lire; Mlle Antoinette, Dorothée, la mère Robinot furent employées tour à tour, il n'en avait jamais assez. Mais, quand Lucas lui offrait ses services, il refusait vivement :

— Oh non! pas toi! tu me lirais encore des choses qui me feraient pleurer!

Enfin, il arriva à savoir sa lettre par cœur, de sorte qu'il put la lire sans le secours de personne.

CHAPITRE XVII

« TÉMÉRITÉ N'EST PAS VAILLANCE. » — « AU DANGER ON CONNAIT LES BRAVES. »

A peu de jours de là, un après-midi, Lucas dit à Jean :

— Savez-vous ce que j'ai vu ce matin, en sortant de l'école?

— Comment veux-tu que je le sache? répartit Tout-Petit, puisque je n'y étais pas.

— Eh bien, voilà ce que j'ai vu, reprit Lucas, écrasé par la logique de ce raisonnement : j'ai vu une baraque de saltimbanques qui s'installaient sur la place. Il y a un hercule qui a des bras qu'on prendrait pour des cuisses, et une danseuse de corde, et des chiens savants, et un paillasse qui fait des grimaces à vous faire rire tout un mois, et, aussi, un singe habillé en grenadier, avec un bonnet à poil.

— Oh! comme je voudrais les voir, cria Jean; seulement je n'oserai jamais demander à tante Antoinette de m'y envoyer avec Dorothée.

— Ils vont donner des représentations tous les soirs, pendant huit jours. Ça coûte deux sous, pour entrer; c'est pas cher, mais je ne sais si papa voudra me les donner, fit Lucas mélancolique.

— Moi je te les donnerai; j'ai encore vingt sous, tu sais, suggéra Tout-Petit; nous pourrions y aller tous les jours si tante Antoinette voulait... Seulement... Peut-être que Dorothée osera lui demander pour moi...

— Il paraît, observa de nouveau Lucas, au bout de quelques minutes de silence, — que le gros hercule va donner une séance cet après-midi... c'est-à-dire tout à l'heure... Il doit enlever avec ses dents un tonneau et un homme assis dessus... Ça sera tout de même curieux!... Si on n'avait

pas ces sales moutons à garder!... Il y a bien Top-là, mais Lucette m'a donné une telle secouée l'autre fois, le jour des bateaux, pour les avoir laissés dans le pré...

— Est-ce que c'est loin le village? demanda Tout-Petit.

— C'est pas bien loin, surtout en passant par le pré aux bœufs...

— Eh bien! allons voir l'hercule, avant de sortir les moutons, proposa Jean. Nous reviendrons bien vite...

— Et qu'est-ce que dira Lucette?

— Tu lui diras que c'est moi qui t'ai emmené, ça fait qu'elle se fâchera bien moins fort.

Tous deux causaient ainsi, près de l'échalier donnant sur la route, en face du château, où Lucas était venu attendre Jean après le déjeuner. Ils regardèrent autour d'eux et ne virent personne, tout le monde faisait encore la sieste de midi dans la ferme.

— Eh bien, courons vite! dit Lucas se décidant et prenant Tout-Petit par la main.

Ils traversèrent un champ labouré et arrivèrent à la barrière d'un grand pré où paissaient au moins une vingtaine de bêtes à corne.

Au moment d'ouvrir la barrière, Lucas fit une grimace et s'arrêta :

— Bon! je ne pensais plus qu'aujourd'hui on devait sortir le petit taureau. C'est qu'il commence à être méchant quelquefois! Le voyez-vous là-bas, avec sa tête frisée et ses gros yeux. Si j'étais tout seul, je passerais bien, mais, avec vous, je n'ose pas... S'il arrivait quelque chose! j'ai peur...

— Tu dis que tu passerais si tu étais seul? fit Jean piqué, moi je n'ai pas peur!...

— Vous n'avez pas peur?... C'est que c'est une vilaine bête, voyez-vous, un taureau furieux, monsieur Jean. Tenez, nous ferons mieux de faire le grand tour...

— Non, non! répéta Tout-Petit, rouge de colère et frappant du pied; je n'ai pas peur, je veux passer par là! Tu dis que tu y passerais tout seul, je n'ai pas plus peur que toi, moi!

Et Jean tirait la barrière à deux mains. Lucas la retenait, hésitant et embarrassé :



LE TAUREAU SE MIT A SA POURSUITE.

— Au moins, ôtez votre cravate rouge, monsieur Jean; donnez-la-moi, je vais la mettre dans ma poche. Le rouge, il n'y a rien comme cela pour exciter les taureaux et même les bœufs.

Jean consentit à ôter sa cravate qu'il donna à Lucas, et ils s'engagèrent dans le pré. Lucas tenait toujours Jean par la main et se glissait avec précautions le plus loin possible du taureau.

Ils avaient fait à peine la moitié du chemin, quand l'animal, qui n'avait cessé de se gratter l'échine contre un pommier noueux, s'arrêta net et fixa sur eux ses gros yeux aux reflets rouges.

— Il nous regarde! murmura Lucas.

— Il nous regarde! répéta Tout-Petit de même et, soudain, saisi de terreur, il lâcha la main de Lucas et se mit à courir.

— Ne courez pas! ne courez pas! ça va l'exciter! lui cria Lucas à mi-voix.

Jean n'écoutait rien, il n'avait qu'une idée : atteindre le bout du pré et la barrière, pour se mettre à l'abri des terribles yeux rouges.

Le taureau ne lui en laissa pas le temps; ainsi que le craignait Lucas, excité par la course de l'enfant, il se mit à galoper à sa poursuite avec un meuglement de colère. En trois bonds il eut rejoint le pauvre Tout-Petit, et, d'un violent coup de tête dans les reins, l'envoya comme une balle, à plusieurs mètres de là, tomber lourdement sur l'herbe.

Il le regarda une seconde et s'élança de nouveau, les cornes baissées. Jean, qui s'était retourné, mais n'avait pas eu le temps de se relever, poussait des cris affreux. Les cris de Lucas lui répondaient; le taureau, loin d'être effrayé, n'en courait que plus vite... Il n'était plus qu'à trois pas de Jean, lorsque le brave Lucas, qui accourait de toutes ses forces, l'atteignit et lui donna un grand coup d'une baguette de noisetier qu'il tenait à la main.

La bête tourna à peine la tête de son côté et fit mine de se reprécipiter sur Jean; mais Lucas ne lui en laissa pas le temps, tirant de sa poche la cravate rouge de Tout-Petit il se mit à l'agiter vivement sous les yeux du taureau. Cette fois, celui-ci fit tout à fait volte-face et s'élança à la poursuite de Lucas. Leste comme un singe, le berger bondissait, se cachait

derrière les pommiers, tournait sur lui-même et, toujours, agitait la petite cravate rouge, pour empêcher le taureau de songer de nouveau à Jean. Tout le temps, Lucas poussait des cris d'appel pleins de détresse, Bien lui en prit, car des paysans qui travaillaient dans le voisinage, l'entendirent et accoururent armés de fourches...

Il était grand temps : le pauvre Lucas épuisé, trébuchait et, quelques minutes plus tard, serait tombé sous les cornes du taureau.

Les paysans parvinrent à arrêter la méchante bête, en l'effrayant avec leurs fourches; ils le rattachèrent solidement à un tronc d'arbre, au moyen de sa longe qu'elle avait brisée et qui lui pendait encore autour du cou. Lorsque tout danger fut ainsi conjuré, les paysans se tournèrent, furieux, vers Lucas :



— Es-tu idiot, petit gars! Pourquoi lui secouais-tu un chiffon rouge sous le nez? Tu voulais donc te faire mettre en pièces! criaient-ils.

Lucas ne les écoutait point. A genoux au milieu du pré, à côté de Jean étendu sans mouvement, il pleurait à chaudes larmes.

— Il l'a tué, il l'a tué! répétait-il en s'arrachant de vrais poignées de sa tignasse rousse.

Les braves paysans relevèrent Jean et l'emportèrent. Lucas suivait derrière, avec de gros sanglots, et répétait :

— J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu! Il l'a tué, il l'a tué!

Heureusement, Lucas, dans sa douleur, se trompait : Tout-Petit n'était pas tué, mais simplement évanoui.

Il revint à lui, dans son lit, chez la tante Antoinette. On lui frottait les

membres avec quelque chose qui sentait très fort, et des compresses froides rafraîchissaient ses tempes.

Au moment où il ouvrit les yeux, une voix tremblante disait :

— A-t-on mis le meilleur cheval à la carriole de la ferme, pour ramener le médecin?

Et Jean vit la vieille demoiselle debout près de son lit. Debout! elle qu'il n'avait jamais vue hors de son fauteuil! Et tout le long de ses vieilles joues ridées, de grosses larmes coulaient, tombant de ses yeux noirs qu'on aurait cru incapables de rire ou de pleurer!

Ce spectacle étonna tellement Jean qu'il en ouvrit des yeux démesurés.

— Ah! le voilà qui revient à lui! fit Dorothée, dont les larges mains frictionnaient énergiquement Tout-Petit.

Et la tante Antoinette, se penchant sur l'enfant, lui demanda de sa voix qui tremblait :

— Souffres-tu, mon pauvre petit? Dis-moi où tu as mal; au dos? à la poitrine? à la tête?

Jean ne répondit pas, car une espèce d'étourdissement lui avait fait de nouveau fermer les yeux.

Enfin le médecin, que Mlle Ladignac avait envoyé chercher en toute hâte, arriva. Il tourna et retourna Tout-Petit, déclara qu'il n'avait rien de cassé à l'extérieur ni à l'intérieur, et qu'il en serait quitte, sans doute, pour une forte courbature, mais qu'il fallait le garder dans le plus grand calme, pour éviter la fièvre.

Au milieu de la nuit, Jean eut un peu de délire; il se croyait encore poursuivi par le taureau et jetait des cris de terreur. Une main caressa la sienne, il vit vaguement une forme blanche assise auprès de son lit et deux yeux noirs, tout pleins de tendresse, penchés sur lui, tandis qu'une voix chevrotante lui murmurait :

— N'aie pas peur! n'aie pas peur! il n'y a pas de taureau; tu es dans ton lit... Ta vieille tante est près de toi et saura bien te protéger.

Et Tout-Petit sentit avec une grande certitude que sa vieille tante saurait le protéger; si bien qu'il se rendormit, à moitié couché dans ses bras.

Il fut fort étonné, en se réveillant, de se trouver là. Dorothée, qui

marchait dans la chambre, avec de grandes précautions pour ne pas faire de bruit, disait à mi-voix :

— Mademoiselle va sûrement se rendre malade! Passer ainsi toute la nuit dans un fauteuil, sans presque dormir!

La vieille demoiselle répondit sur le même ton :

— Je passerai deux ou trois nuits, s'il le faut! Je n'aurais jamais dû quitter des yeux cet enfant. Personne ne me remplacera plus auprès de lui.

Pendant la journée suivante, Jean, qui se sentait le corps tout endolori comme si on l'avait battu, ne demanda pas mieux que de rester tranquille dans son lit, comme l'ordonna le médecin qui revint le voir. Mais il s'ennuyait un peu, malgré tous les joujoux tirés de sa malle, et que Dorothée avait placés auprès de lui; malgré les efforts de la tante Antoinette pour le distraire, en dressant des rangées de soldats de plomb, de ses vieux doigts tremblants, dans les plis des draps. Les soldats tombaient tout le temps sur le nez, à mesure que la vieille demoiselle les redressait; on aurait dit un champ de bataille après un affreux combat où tout le monde aurait été tué. C'est peut-être cette idée triste qui mit tout à coup des larmes dans les yeux de Jean.

La tante Antoinette, navrée et inquiète, recommença ses interrogations :

— Pourquoi pleures-tu? Qu'est-ce que tu voudrais?

Encouragé par le regard si adouci de Mlle Antoinette, Jean balbutia :

— Je voudrais voir Lucas...

La vieille demoiselle fronça le sourcil, et ses yeux reprirent leur air sévère.

— Lucas! dit-elle, tu ne verras plus Lucas. C'est un petit vaurien qui a failli te faire tuer. Je devrais le faire enfermer, moi, dans une maison de correction, et je ne dis pas que je ne le ferai pas.

— Enfermer dans quoi, tante?

— Dans une prison pour les enfants, où on les corrige sévèrement.

Jean se mit à pleurer à chaudes larmes :

— Oh! tante, il ne faut pas mettre Lucas en prison, c'est lui qui a empêché le taureau de me tuer.

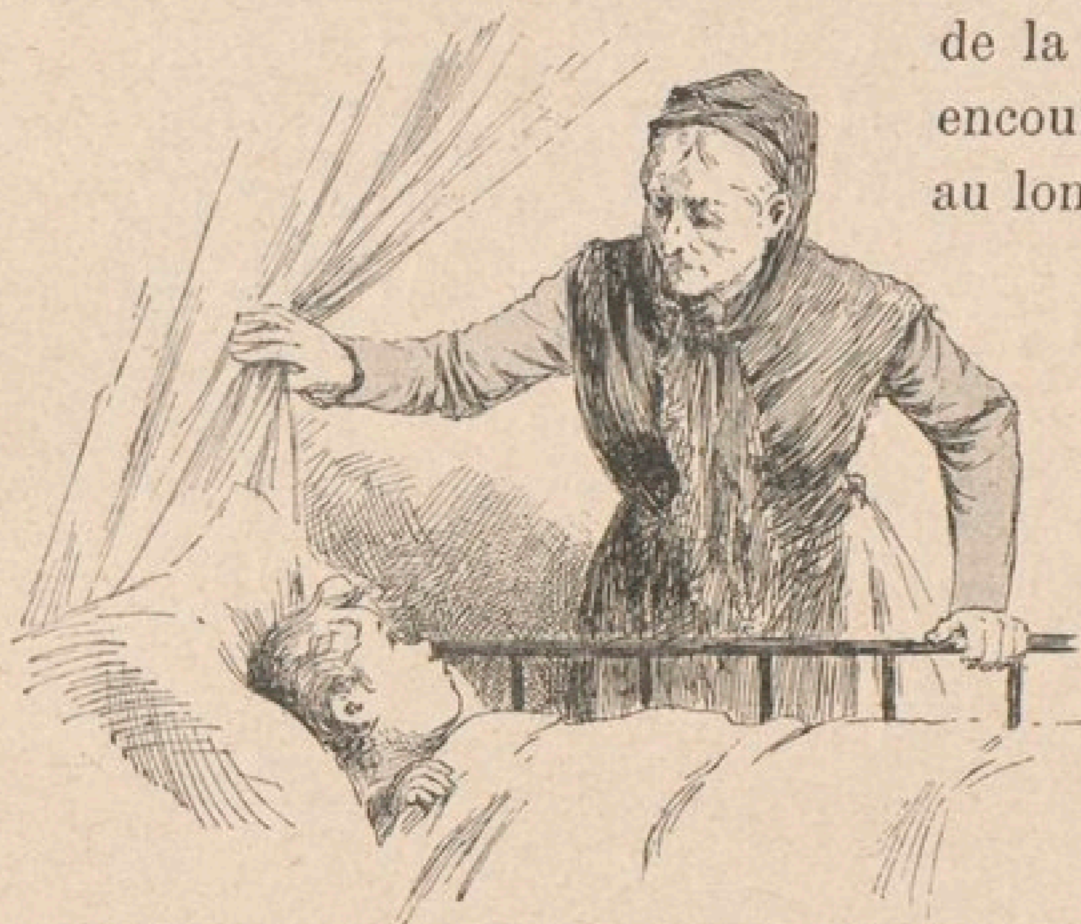
— Empêché d'une drôle de façon! En te faisant entrer dans le pré?

— Il ne voulait pas, tante, c'est moi qui ai voulu absolument passer par le pré... Et puis, après, il a arrêté le taureau avec ma cravate...

Jean fut interrompu par ses sanglots.

Mlle Antoinette n'y comprenait rien. L'idée que Lucas eût arrêté le taureau avec une cravate, lui semblait difficile à admettre; mais, désolée de voir son neveu pleurer si fort, elle lui dit doucement :

— Ne pleure pas, mon cher petit; raconte-moi tranquillement ce qui s'est passé et je te croirai.



Jean, qui avait de moins en moins peur de la vieille demoiselle et que Dorothée encourageait par des signes de tête, fit tout au long le récit de l'aventure. D'après lui, au moment où *il n'avait plus rien vu* (c'est-à-dire où il s'était évanoui), Lucas venait d'arrêter le taureau, en le prenant par les cornes avec la cravate rouge.

Et comme Mlle Ladignac, sans contredire son neveu, de peur de lui faire de la peine, se tournait, un peu surprise, vers Dorothée, celle-ci se hasarda à dire d'une voix qui tremblait légèrement :

— C'est vrai, Mademoiselle, le petit Lucas a détourné le taureau de M. Jean et l'a attiré sur lui, en agitant la cravate rouge devant ses yeux; si bien que les deux hommes qui sont arrivés à leurs cris ont cru d'abord qu'il était fou, le voyant exciter comme cela, après lui, cette bête furieuse...

— Vous voyez, tante, comme il a été brave et que ce n'est pas sa faute...

— Son père l'a tout de même battu, pour vous avoir laissé entrer dans le pré, monsieur Jean, dit Dorothée.

Jean se mit à pleurer en répétant :

— C'était pas de sa faute, c'est moi qui ai voulu y entrer...

— Ne pleure plus, dit Mlle Ladignac; tu as été assez puni de ta témérité et de ton entêtement, je suis sûre que tu ne recommenceras plus. Quant à Lucas, il avait fait une sottise en te cédant, il méritait donc une punition. Cependant il s'est conduit en brave, tu as raison quand tu dis qu'il t'a peut-être sauvé la vie et il est juste, aussi, qu'il soit récompensé. Dorothée, allez dire qu'on le fasse venir.

Lucas arriva bientôt, tout honteux et pas trop rassuré, se demandant ce que lui réservait la terrible Mlle Antoinette; son visage, ses cheveux, tout flambait. Lucette venait derrière, le poussant devant elle. En les apercevant, Tout-Petit jeta un cri de joie; il tendait les bras à Lucette qui avait grande envie de courir l'embrasser, mais n'osait pas, intimidée par Mlle Ladignac.

— Vous voilà, Lucette, dit la vieille demoiselle, de son ton le plus imposant; je suis contente de vous voir avec Lucas. Je veux lui dire devant vous, et vous le répéterez à votre père, que je sais maintenant comment les choses se sont passées et que je juge que Lucas a bien réparé par sa bravoure l'imprudence commise en cédant à Jean. Je ne veux donc plus qu'on lui fasse de reproches pour cette imprudence... et je lui permets de venir jouer avec M. Jean...

— Oh oui! oh oui! cria Tout-Petit en battant des mains; merci, tante Antoinette!

La vieille demoiselle qui avait grand besoin de prendre un peu de repos, pensa, non sans raison, que les deux amis s'amuseraient mieux et plus librement, elle absente. Elle s'en alla donc, les laissant avec Lucette, sous la garde de Dorothée.

Deux jours plus tard, Jean était tout à fait remis de son accident, et il n'aurait demandé qu'à reprendre, comme avant, ses courses à travers prés, en compagnie de Lucas; mais la tante Antoinette n'entendait plus de cette oreille-là. Elle permettait bien à Lucas de venir jouer avec Jean, seulement il ne fallait pas sortir du parc ni même des allées découvertes où on pouvait les surveiller par les fenêtres du château.

Souvent, le père de Lucas le retenait à la ferme pour quelque travail et Jean était obligé de jouer tout seul, comme aux premiers jours de son arrivée chez sa tante. Mais, il n'avait pour ainsi dire plus peur de la vieille de-

moiselle, il osait maintenant causer avec elle et devenait presque bavard, lui parlant de Mimi, de ses grands frères, de Blanche et de Jeanne, et de tout ce qu'il faisait dans son grand jardin de Versailles. La tante Antoinette ne l'empêchait pas de parler, au contraire; au grand étonnement de Dorothée, elle semblait prendre plaisir aux bavardages du petit garçon et l'encourageait par ses questions et ses réponses.

Enfin, un beau jour, Dorothée faillit se trouver mal de stupéfaction en entrant dans la chambre de Mlle Ladignac : elle y aperçut Jean, traînant une locomotive suivie de nombreux wagons, autour des meubles et du fauteuil même de Mlle Antoinette qui le regardait faire d'un air satisfait!

CHAPITRE XVIII

« TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN. »

— Jean Tout-Petit, dit Mlle Ladignac à la fin du déjeuner; tu as été très sage, tu t'es tenu bien droit sur ta chaise, tu n'as pas parlé la bouche pleine, et tu n'as pas fait tomber ton couteau; agis de même, ce soir, au dîner, et je te promets une surprise pour demain.

— Quelle surprise, tante? demanda Jean, très intrigué.

— Si je te le dis ce ne sera plus une surprise; mérite-la et tu l'auras.

Jean, qui était un peu curieux, se creusa la cervelle toute la journée, pour tâcher de deviner ce que pouvait bien être la surprise réservée par la tante Antoinette; mais le soir, il n'était pas plus avancé que le matin.

Il avait essayé de questionner Dorothée, et celle-ci lui avait répondu d'un ton presque effrayé :

— Si vous croyez que Mademoiselle me dit ses secrets!

Pourtant, elle était très mystérieuse, elle aussi, Dorothée! Jean avait été étonné de lui voir ouvrir toutes grandes les fenêtres de deux ou trois chambres voisines de celle qu'il occupait, et qui jusque-là étaient restées tout à fait closes. Elle avait fait battre les meubles par le jardinier, le vieux Sébastien qui ne disait jamais rien, non plus que sa femme, la cuisinière, une toute petite bonne femme très sourde. Jean, jugeant inutile de les questionner, avait fait de nouvelles tentatives auprès de la grosse Dorothée, avec quelques câlineries pour l'attendrir :

— Qu'est-ce que tu fais là, *ma petite* Dorothée? Pourquoi fais-tu battre les meubles si fort? Pourquoi ouvres-tu les fenêtres?

— C'est pour chasser les souris, monsieur Tout-Petit.

Jean avait beau écarquiller les yeux, pour voir sortir les souris par la fenêtre, il n'en apercevait pas la queue d'une.

Le soir, lorsque le dîner fut achevé, Jean dit gravement :

— Tante Antoinette, je me suis tenu bien droit sur ma chaise, je n'ai pas parlé la bouche pleine, je n'ai pas fait tomber mon couteau, est-ce que j'aurai ma surprise?

— Oui, certainement, tu auras ta surprise.

— Et... et... de quelle couleur sera-t-elle, questionna Jean.

La vieille demoiselle se mit à rire :

— Tu le verras demain; je crois qu'elle sera couleur du temps, comme la robe de Peau-d'Ane.

Jean rêva toute la nuit de sa surprise couleur du temps, comme la robe de Peau-d'Ane. Le lendemain, il s'éveilla de très bonne heure.

Il faisait un soleil superbe.

— Si ma surprise est couleur du temps, dit Jean à Dorothée, en s'habillant, elle sera bien belle!

Dès qu'il eut souhaité le bonjour à sa tante il s'écria, n'y tenant plus :

— Et ma surprise, tante Antoinette?

Il regardait tout autour de la chambre, espérant la découvrir, mais il ne voyait rien du tout.

— Descends dans la cour, dit la vieille demoiselle, et attends un peu, tu la verras.

Jean descendit au plus vite dans la cour. Il n'y trouva que les deux vieux chiens : Faraud et Rustaude, dormant comme d'habitude, allongés sur le sable, au soleil. Il alla jusqu'à la grille qui était ouverte, inspecta le chemin et ne vit rien.

— Tante Antoinette m'a dit d'attendre et que ma surprise viendrait, se dit-il avec une confiance absolue dans la parole de la vieille demoiselle; il s'assit sur les marches de l'escalier, en poussant un soupir d'impatience.

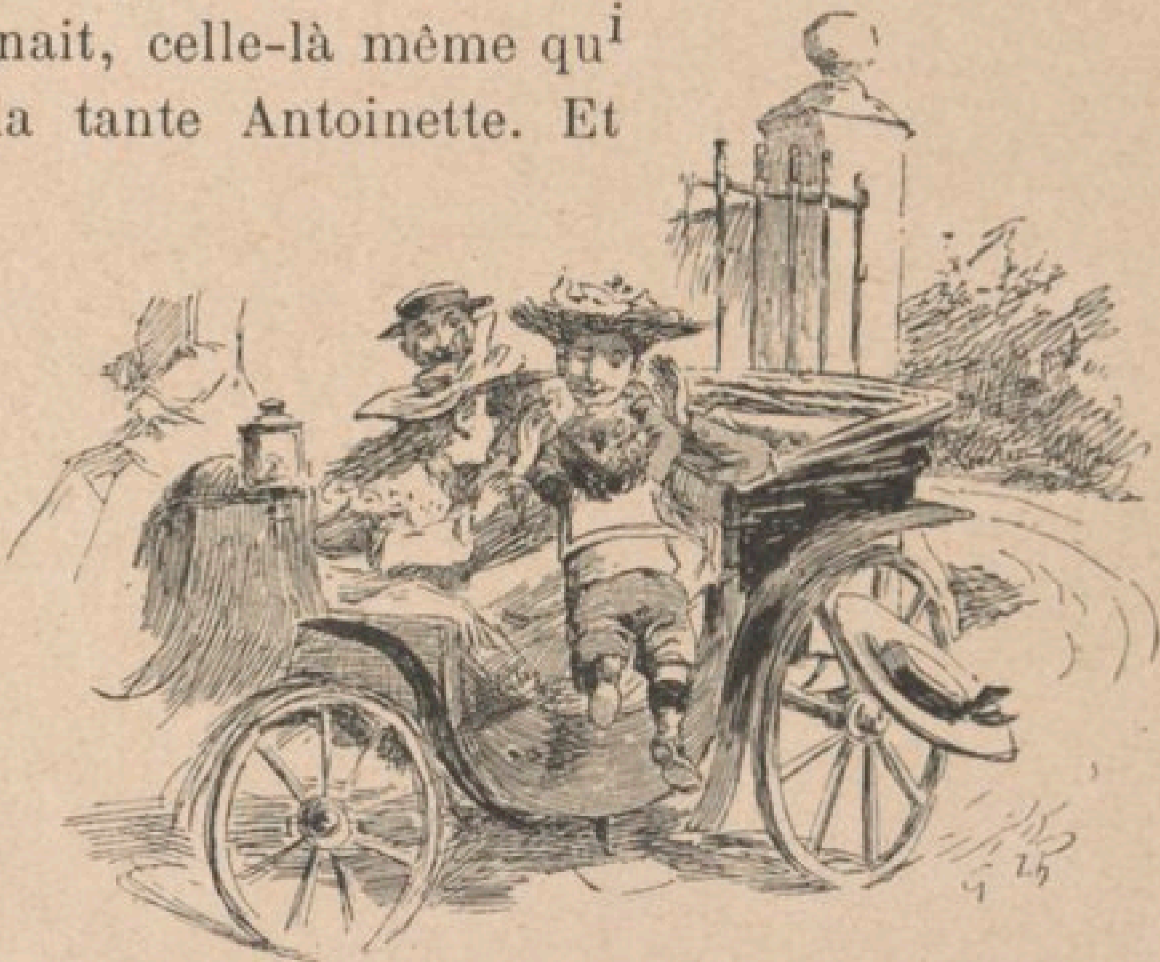
Au bout de quelques minutes, comme il restait aussi immobile qu'une statue en pierre, un papillon vint tourbillonner autour de sa tête, rasant le bout de son nez. Tout-Petit enleva son chapeau et se mit à courir après la jolie bête.

Il avait déjà fait deux ou trois fois le tour de la grande cour, à la pour-

suite de l'insecte quand un bruit de roues se fit entendre sur le chemin; on entendait aussi le son des sabots d'un cheval, retombant avec lenteur sur la terre, et une petite voix frêle cria gaiement : — Allons! la Grise, allons! trotte donc un peu pour les derniers trois pas!

Jean, à ce moment, était sur le point d'abattre son chapeau sur le beau papillon d'or. Au son de la voix, il s'arrêta net et se tourna stupéfait, presque effaré, vers la grille.

Entre les deux montants parut, la tête de la Grise, qui ne voulait pas trotter, même pour les derniers trois pas. Elle baissa l'oreille droite, puis la gauche, donna un petit coup d'épaule et fit tourner lentement la voiture qu'elle traînait, celle-là même qui avait amené Tout-Petit chez la tante Antoinette. Et Tout-Petit qui regardait, bouche ouverte, son chapeau à la main, poussa un grand cri de joie!



Dans la voiture, il apercevait sa maman, puis son père, et enfin Mimi, maigrie et grandie, mais toute rose de plaisir, Mimi qui criait en battant des mains : — Jean! Jeannot! nous voilà, Tout-Petit!

Ah! la bonne surprise, préparée là par la vieille tante! Une surprise vraiment couleur du temps, toute pleine de joie et de soleil!

Il y eut cinq minutes d'une confusion indescriptible, pendant lesquelles Jean passa des bras de sa mère dans ceux de son père, puis se pendit au cou de Mimi et vint retomber sur les genoux de sa maman.

Enfin, on se calma un peu, et on gagna le salon où Mlle Ladignac attendait, dans son grand fauteuil, l'arrivée de ses visiteurs.

— Es-tu content de ta surprise? demanda-t-elle à Jean.

Celui-ci, pour toute réponse, grimpa sur le bras du grand fauteuil et embrassa la vieille demoiselle sur les deux joues.

— Voyez-vous, reprit Mlle Antoinette, en attirant vers elle Mimi qui

restait un peu intimidée, devant sa longue figure sévère pourtant souriante à ce moment-là; — voyez-vous, j'ai eu près de moi, depuis plus de six semaines, un petit garçon si respectueux, gentil et obéissant avec sa vieille tante, que j'étais toute triste à l'idée de me séparer déjà d'un si aimable compagnon. Et puis on m'avait tant parlé de la chère petite Mimi que j'avais envie de renouveler connaissance avec elle.

Elle releva, de ses longs doigts pâles, le menton aminci de Mimi et ajouta :

— J'espère bien que vous ne me quitterez tous les deux, que lorsque ces joues-là seront devenues rondes et roses comme celles de M. Tout-Petit.

Au bout d'une quinzaine de jours, on avait mené si bonne et joyeuse vie que les joues de Mimi se trouvaient arrondies et rouges comme des pommes d'api. Sa mère la contemplait avec bonheur. Elle s'étonnait aussi de voir son petit garçon si fortifié et déluré, toujours prêt à protéger sa sœur, dès qu'un danger était à craindre.

— Le voilà tout à fait un homme, disait-elle en riant; on ne pourra bientôt plus appeler Tout-Petit, un si grave personnage!



Enfin, il fallut songer au départ. Dorothée laissait tomber de grosses larmes sur les chaussettes de Jean et les chemises de Mimi, en préparant leurs malles.

Lucette aussi, essuyait ses yeux tout rougis, tandis que Lucas prenait ses cheveux flamboyants à poignées.

Il avait cependant un grand sujet de joie, Lucas. M. Peyrolle n'avait fait qu'amener sa femme et sa fille et était reparti, dès le lendemain, pour retrouver ses autres enfants à Versailles.

Mais il avait voulu voir Lucas, pour le remercier d'avoir défendu si bravement son fils contre le taureau; puis il l'avait interrogé sur son existence et sur ses goûts.

Le petit berger avoua qu'il n'aimait pas beaucoup l'école, ni garder les moutons, mais qu'il aurait bien voulu apprendre l'état de menuisier; seulement son père disait que l'apprentissage coûtait trop cher, tandis qu'on pouvait l'employer à la ferme sans rien payer du tout.

Alors M. Peyrolle était allé trouver le père de Lucas et lui avait dit qu'il se chargerait de payer, l'année suivante, l'apprentissage de son fils, chez le menuisier du bourg, de concert avec Mlle Ladignac, qui voulait s'associer à cette récompense bien méritée.

Deux jours plus tard, Lucas avait reçu de Paris un beau petit établi en bois, avec toutes sortes d'outils, pour s'exercer à son futur métier. Mais, le bonheur de scier, de raboter et de clouer ne l'empêchait pas de voir avec chagrin son petit compagnon de deux mois le quitter.

Le matin du dernier jour, Mlle Ladignac fit rouler son fauteuil jusque sur le perron pour voir partir la voiture. Elle aussi avait une larme au fond de ses yeux sévères, en embrassant une dernière fois Jean, et le désignant à Mme Peyrolle, elle lui dit d'une voix qui tremblait un peu :

— En dépit de mes appréhensions et de mes inquiétudes, je vous le rends sain et sauf, ma chère nièce : tout est bien qui finit bien. Mais puisque je me suis montrée digne de votre confiance, ramenez-le-moi quelquefois... et qu'il n'oublie pas sa vieille grand'tante.

Jean, voyant qu'elle disait cela tristement, se sentit tout triste, lui-aussi, malgré la perspective du voyage si amusant avec sa mère et Mimi. Il mit ses bras autour du cou de la vieille demoiselle et dit, en l'embrassant encore, sans s'inquiéter du grand nez dur qui froissait sa joue ronde :

— Tante Antoinette, je ne vous oublierai pas; je vous aime bien...

Puis, de son pas tranquille, la Grise ébranla la voiture et sortit lentement de la cour.

Le perron et la tante Antoinette et Dorothée, debout près d'elle, disparurent bientôt, ainsi que la grande maison dont toutes les fenêtres et tous les contrevents étaient fermés, comme si elle se disposait à se rendormir, fatiguée de tant d'agitations.

Aussi longtemps qu'ils purent voir la voiture, Lucas et Lucette restèrent sur le chemin, faisant des signes d'adieu auxquels Tout-Petit et

Mimi répondaient de leur mieux; enfin, un tournant de route les cacha derrière les arbres.

Et maintenant, avant de nous séparer, amis lecteurs, écoutez un dernier conseil et gardez-le dans votre souvenir :

« Grandissez, chers petits, que l'on aime tant, grandissez, il le faut, en science et en sagesse, mais conservez toujours vos cœurs d'enfants! »

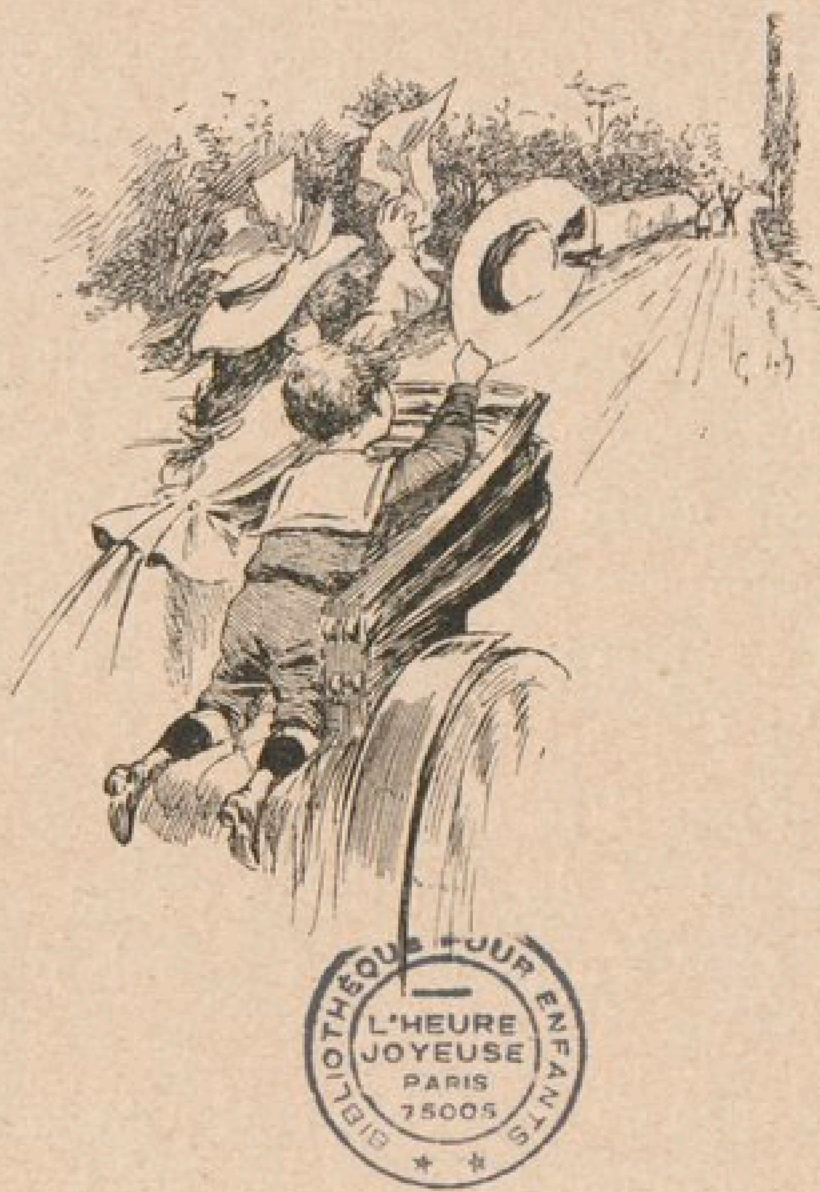


TABLE DES MATIÈRES

VOYAGES EXCENTRIQUES

Par **PAUL D'IVOI**

COLLECTION DE VOLUMES GRAND IN-8° COLOMBIER ILLUSTRÉS

Brochés .... **10** fr.
Reliés toile tranches dorées plaques couleurs .... **12** fr.

Les cinq sous de Lavarède. 117 dessins de LUCIEN MÉTIVET.
Le cousin de Lavarède. 150 dessins de LUCIEN MÉTIVET.
Le corsaire Triplex. 115 dessins de LOUIS TINAYRE.
Le docteur Mystère. 115 dessins de L. BOMBLED.
Le sergent Simplet à travers les colonies françaises. 132 dessins de LUCIEN MÉTIVET.
Jean Fanfare, 110 dessins de LUCIEN MÉTIVET.
La capitaine Nilia. 117 dessins de LOUIS TINAYRE.
Cigale en Chine. 115 dessins de L. BOMBLED.

Massiliague de Marseille. 115 dessins de L. BOMBLED.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Par **HENRY LETURQUE**

COLLECTION DE VOLUMES IN-8° COLOMBIER ILLUSTRÉS

Brochés .... **5** fr.
Reliés toile, plaques couleurs, tranches dorées .... **7** fr.

Le Trois-mâts la Tirelire. 40 dessins de Beuzon.

L'Évadé de la Katorga. 40 dessins de DAMBLANC.
Le Grand Serpent. 40 dessins de DAMBLANC.

BELLE COLLECTION DE VOLUMES IN-8° RAISIN ILLUSTRES

Brochés .... **4** fr.
Reliés toile, plaques couleurs tranches dorées .... **6** fr.

ÉDOUARD LABOULAYE

Contes bleus. (6e édition). Illustrés de 200 gravures d'après les dessins de YAN' DARGENT.
Nouveaux contes bleus. (5e édition). Illustrés de 120 gravures d'après les dessins de YAN' DARGENT.
Derniers contes bleus. (2e édition). Illustrés par H. PILLE et H. SCOTT de 130 gravures.

ASSOLANT. — Histoire fantastique du célèbre Pierrot. Illustré de 100 gravures d'après les dessins de YAN' DARGENT.

COLLECTION DE VOLUMES IN-8° JESUS ILLUSTRES

Brochés .... **3** fr. **50**
Reliés toile plaques, tranches dorées .... **5** fr.

LÉO DEX

Trois reporters à Fachoda. Illustré par E. VAVASSEUR.

LÉO DEX

Le record du tour de la terre. Illustré par P. DUFRESNE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté Égalité Fraternité



PRIX MUNICIPAL